

LA FILLETTE AUX PIEDS NUS

Une enfance à Vienne

« Ce n'était qu'une enfant malgré ses airs de femme
Elle allait les pieds nus, dans les rues mal pavées
Elle narguait les gens, elle troublait les âmes [...]
Toi la fille aux pieds nus, princesse de la rue
Tu régnais sur la ville avec tes yeux tranquilles
Dis la fille aux pieds nus, quelle fille étais-tu ?
Madone sans évangile, à quel jeu jouais-tu ?
A quel jeu jouais-tu, toi la fille aux pieds nus ? »

Chanson écrite par Georges Moustaki

La fille aux pieds nus

I.

Il y a ceux qui font l'Histoire, qu'on appelle les Grands Hommes et il y a ceux qui sont à l'écart. Il y a ceux qui surfent sur la vague, qui restent un instant au sommet avant l'irréversible chute et ceux qui sont avalés, reflusés sur la plage, avant même d'avoir pu lever le doigt. Il y a ceux qui, assoiffés de puissance, portés par les bonnes faveurs du monde, se disent qu'ils marqueront un jour de leur sceau le monde qu'ils assiègent et les autres qui resteront dans l'ombre. Parfois, c'est emportés par la rage et la rancœur, l'hymne à la haine, qu'ils conquièrent le monde et nous lèguent leur héritage de destruction sauvage et d'anéantissement. Tous ceux dont nos manuels d'histoire sont remplis sont des héros qui exaltent le patriotisme, la grandeur d'un empire ou d'une nation, des guerriers sacrificateurs qui ne reculent devant aucun meurtre ou compromission pour asseoir leur pouvoir. Comment à la lecture de ce qu'on nous enseigne à l'école, ne pas voir un seul mot d'ordre : la notoriété se mesure au nombre de batailles remportées, de conquêtes de territoires et à la quantité de sang versé ? Il n'y a que deux

choses dignes d'intérêt : la Guerre et la Conquête. Pourtant depuis l'Antiquité, il y a d'autres évènements marquants que les grandes conquêtes et les batailles d'Actium, Leipzig, Marignan, Verdun ou Stalingrad... Il y a tant de prouesses artistiques et scientifiques, de génies oubliés ou si mal connus (on ne cite que les plus célèbres qu'on ne fait que commémorer), de grands esprits dont la mission fut de construire une culture éclairée résistant aux assauts de la barbarie. Il y a tant de prouesses secrètes aussi et tant d'hommes dont le seul vœu fut de se préserver du mal. Ce qui est en soi de la bravoure, une bravoure, certes, discrète, mais combien est exemplaire la vie d'un être qui résiste à toutes les tentations de faire le mal autour de lui, au nom de l'empathie qu'il éprouve pour les autres. Mais qui parle de ces êtres-là ? Leur combat serait trop peu spectaculaire pour remplir une page de l'Histoire, leur sainteté trop ordinaire pour éveiller l'attention des masses. Qui sait ?

Bien sûr, il y a ceux qui résistent à l'Histoire et ce sont les vrais héros anonymes qui laissent parfois comme testament leurs mémoires. Au détour d'une ruelle, on les découvre dans une vitrine, happés soudain par le besoin de connaître la vie insolite et courageuse d'un héros inconnu. Il faut beaucoup de courage pour vivre évidemment. Il en faut encore plus, pour lutter contre le mal, cette gigantesque machine de guerre, avec pour seule arme, le respect infini de la vie, le souvenir imprégné de tous ceux qui ont souffert avant soi, et qu'il faut honorer

parfois, au prix de sa vie. Bien sûr, il y a ceux qui transforment l'Histoire, qui réparent le monde et qui tentent par tous les moyens de laisser derrière eux un monde un peu moins inhumain. Ils ont su graver sur leur chemin de vie, la force de s'ériger jour après jour, contre de gigantesques lames de fond. Ils ont modifié le cours de l'Histoire pour que la bonne volonté triomphe sur les bas instincts et les intérêts égoïstes. Il y a les Nelson Mandela, les Gandhi, Martin Luther King, l'Abbé Pierre. Ils sont nos modèles, ils nous inspirent la bonté et la générosité, ils nous poussent au-delà des frontières de notre servitude quotidienne.

Il y a ceux qui font l'Histoire, ceux qui y résistent et il y a l'immense majorité qui subit l'Histoire. Il y a tous ceux que l'Histoire rejette, dont on ne parle jamais ou très rarement. Il arrive aussi que cette immense majorité ait son heure de gloire, comme au temps des révolutions. Mais ces instants de victoire du peuple sont bien fragiles et éphémères. Ils sont très vite rattrapés par des impératifs de puissance et récupérés par un chef de file. Il y a ceux qui ne comprennent pas l'Histoire et ce sont les enfants. Les enfants ne comprennent pas pourquoi tant de guerres noircissent les pages de leurs manuels scolaires. Ils ne font pas la différence entre Alexandre le Grand, Jules César et Napoléon. Ce sont tout juste pour eux des Géants dont il faut apprendre quelques dates au risque de se faire rabrouer par la maîtresse d'école. Que gardent-ils de ces batailles épiques, rien qui ne les éclaire

sur l'effort civilisateur des grands empires qui se sont succédé, sur l'avancement de l'humanité sur le plan artistique, spirituel et moral. Rien qui ne leur donne des clés pour affronter leur vie plus tard, pour comprendre un tant soit peu, la logique du bien qui a façonné les époques qui les précèdent. Rien qui ne justifie à leurs yeux tant de morts, de monticules de cendres et de tragédies oubliées. Est-ce que ces Grands Hommes qui ont fait l'Histoire savent que la perte d'un être cher au combat est une blessure irréparable ? Est-ce qu'ils savent que rien ne pourra venir combler le vide de cette disparition ? Est-ce qu'ils savent que ce ne sont pas seulement d'innombrables pertes humaines que leur soif de puissance a occasionnées mais des angoisses abyssales sur plusieurs générations ? La deuxième guerre mondiale avec son cortège de massacres génocidaires n'a pas fini de hanter enfants, petits-enfants et arrière petits-enfants.

Et pourtant combien autant d'intérêt il y a dans tous ceux qu'on oublie et qu'on sacrifie. Combien il y a de grâce et de magie, d'héroïsme et de courage, dans le combat solitaire d'un père de famille qui rejoint le maquis, d'un prisonnier de guerre qui tente de s'évader, d'une mère esseulée qui, chaque jour, compte les dernières provisions qu'il lui reste, dans l'innocence d'un enfant qui joue dans la rue, pendant que les Grands se font la guerre...Combien il y a de miracle dans ces oiseaux qui continuent de chanter même en temps de guerre et de bombardements, dans la patience imperturbable d'un musicien qui

compose jour et nuit, alors que le monde autour de lui est en train de s'écrouler.

De cette ville dévastée en 1945, qui fut autrefois la capitale d'un grand empire, Hermine garde des souvenirs vivaces. Des souvenirs qu'elle ne cesse de raviver au gré de ses promenades quotidiennes et que le plus petit évènement de la vie, rappelle, soit dans la fracture d'une douleur vive et fugace, soit dans un éclat de rire. Mais toujours avec une émotion durable qui émaille sa journée et remplit ses nuits solitaires. Depuis que son mari est décédé, Hermine n'a plus personne à qui confier les souvenirs de sa vie autrichienne pendant la guerre. C'est peut-être la raison pour laquelle, ils sont devenus si précieux à ses yeux. Ils sont devenus son bien le plus précieux. Et ce ne sont pas forcément de grandes choses, souvent de toutes petites choses, de petites anecdotes qui la font sourire ou lui donnent les larmes aux yeux. Des micro-événements vers lesquels elle trouve un réconfort et qui l'aident à lutter contre la tristesse de vieillir seule. Quand elle plonge dans l'enfance, dans le paradis de l'insouciance, c'est comme si la vie revenait et la gaieté s'empare d'elle, éclaire son visage pendant un tout petit instant, avant que le chagrin ne revienne assombrir son quotidien. La disparition de son mari, c'est un peu comme si tout lui avait été enlevé. Elle n'a plus que ces petits riens qui jaillissent comme des faisceaux de lumière qui illuminent l'obscurité de sa solitude. De minuscules moments de joie auxquels elle s'accroche comme à un rempart, qui la

préservent de l'amertume et du désespoir et qui rendent les dernières années de la vie, un peu moins fatales et sombres. Des parcelles de vie infimes qui, au regard des catastrophes se profilant en Europe à cette période-là prennent un relief différent, car ils montrent la force de vie et de bonheur qu'on peut arracher à la violence d'une époque. Ce sont de petites choses, mais terriblement résistantes et rien ne peut les broyer. Pas même le Géant de l'horreur que fut Hitler.

Hermine voit le jour à Vienne le 23 juillet 1936, deux ans seulement, avant la plongée vertigineuse dans les enfers. Enfant, elle ne se doute pas encore qu'elle sera témoin de la période la plus obscure de l'histoire de sa ville natale, période qui hante encore l'actualité de la Vienne d'aujourd'hui. Mais avant de basculer dans la noirceur la plus décomplexée, Vienne fut l'épicentre d'une civilisation, d'un empire dirigé par une dynastie les plus éclairées. S'il y a bien une ville qui garde l'empreinte d'une fécondité artistique en Europe incontestable, d'un bouillonnement culturel, intellectuel et d'un foisonnement musical inégalé, c'est Vienne. C'est pendant plus de 150 ans que se forgèrent à Vienne, les plus grands génies musicaux et qu'au début du siècle dernier, les esprits les plus hardis posèrent les jalons d'une modernité révolutionnaire, tant dans la littérature que dans la peinture, dans la psychologie que dans l'architecture, dans la philosophie que dans la musique. Grâce à leurs innovations radicales, ils firent de la Vienne de La Belle Epoque, une des plus grandes capitales culturelles de l'Europe

dont le prestige a contribué fortement au rayonnement actuel international de l'ancienne capitale impériale. La Vienne « fin de siècle » est une période marquée par des découvertes culturelles et scientifiques extraordinaires qui a vu naître le célèbre psychanalyste viennois, Sigmund Freud et le peintre Gustav Klimt, né en 1862, figure de proue de la Sécession ou Jugendstil, l'équivalent à Vienne de l'Art nouveau. Soucieux de rompre avec l'académisme, les peintres de la Sécession n'en demeurent pas moins attachés à la tradition autrichienne, comme en témoigne leur fidélité à l'art baroque, par l'usage des courbes et de l'ornementation. Même si le Jugendstil constitue un mouvement dissident, il ne traduit pas la même radicalité révolutionnaire que représentent le cubisme de Picasso, l'art abstrait de Kandinsky ou le fauvisme de Matisse. Même constat pour Otto Wagner salué comme un des plus grands architectes viennois. L'architecte, alors directeur de l'Académie des Beaux-Arts avait rejoint les artistes de la Sécession. Si ses oeuvres sont marquées par un fonctionnalisme novateur et si l'avant-gardisme est perceptible dans la construction d'entreprises colossales dédiées à la municipalité – c'est lui qui mit sur pied tout le réseau de la Stadtbahn, le RER viennois et les infrastructures du Canal du Danube, notamment – sa signature reste toutefois empreinte d'une continuité inconsciente avec le classicisme architectural, comme le prouvent la Maison des majoliques qui domine le marché Naschmarkt, la Postsparkasse ou l'église Saint-Léopold am Steinhof, bâtie dans le parc

d'un hôpital psychiatrique, lieu de prière célèbre pour ses vitraux conçus par Koloman Moser.

Avec ses 2 millions d'habitants en 1910, Vienne était l'une des plus grandes villes d'Europe, mais elle conservait un charme provincial, contrairement à Paris, Berlin ou New York, villes emblématiques d'un modernisme plus triomphant. Si la Vienne de la Belle Epoque est devenue rétrospectivement, dans les années 1970, la capitale culturelle du XXe siècle, elle le doit certainement à une grande figure de la modernité viennoise, Sigmund Freud, dont les inventions ont conditionné les avancées de la psychanalyse au XXe siècle. Le terme de psychanalyse apparu en 1896 fonde une science neuve qui modifie radicalement les fondements de la psychologie humaine. En proie à ses pulsions, jouet de l'inconscient et de ses désirs refoulés, l'homme n'est plus le capitaine du navire de son psychisme, plus maître de son esprit. Fort de publications retentissantes, *L'interprétation des rêves* en 1889 et *Trois essais sur la théorie sexuelle* en 1905, Freud, après avoir théorisé le fameux complexe d'œdipe et placé l'inconscient au centre de son système psychologique, devient, grâce à sa nouvelle méthode d'investigation des mystères de la psyché, l'homme le plus célèbre de l'époque. Il inaugure en 1908, à l'aide de ses disciples, la Société viennoise de psychanalyse. Un de ses disciples devenu dissident, Alfred Adler, créera sa propre école basée sur la psychologie individuelle.

S'il y a une autre figure phare de la modernité viennoise, c'est bien Arnold Schönberg dont les expérimentations en matière de musique atonale, puis dodécaphonique, musique conçue à partir de l'utilisation systématique des douze sons de la gamme chromatique sont révolutionnaires. Aucun musicien, avant lui, ne fut si novateur. En rejetant le système tonal traditionnel, il est un peu comme Freud dans la pensée, à l'origine d'une révolution musicale dont les répercussions façonneront la musique du XXe siècle. Et puis il y a aussi, au cœur de la Vienne « fin de siècle » Ludwig Wittgenstein, l'un des philosophes les plus influents de la modernité, avec son célèbre *Tractatus logico-philosophicus*. Sans compter les expressionnistes comme Oskar Koloschka et Egon Schiele qui ont accompagné le mouvement de la Sécession, l'effervescence incroyable qui caractérisa la littérature du début du siècle avec Hugo Von Hofmansthal, Karl Kraus, Arthur Schnitzler et un peu plus tard, Stefan Zweig et le célèbre directeur de l'opéra impérial de Vienne, Gustav Mahler, musicien de grande envergure dont la rigueur et le perfectionnisme ont marqué son temps. Et toute cette fourmilière de penseurs moins connus qui sortaient des sentiers battus, les instigateurs de l'Ecole de Vienne, pionniers d'une nouvelle pensée économique et les chantres de l'austro-marxisme qui bouleversèrent les théories politiques.

Tous ces penseurs et artistes dont l'activité créatrice était foisonnante ont inauguré une nouvelle façon de considérer l'individu et

une nouvelle conception de l'existence. Tous étaient viennois, la province étant restée en marge du mouvement et la plupart étaient juifs. Ils voulaient se faire les défenseurs de l'avènement d'un homme nouveau, l'homme citadin, international ouvert sur les autres, cristallisant toutes les innovations les plus spectaculaires et délaissant les archaïsmes de la tradition. L'art devait traduire un impératif éthique, les pensées profondes de l'artiste et une exigence de vérité intime. Il ne s'agissait plus seulement d'œuvrer pour la beauté mais aussi pour la vérité. Les oeuvres exploraient les forces de l'inconscient, étaient à l'origine de nouveaux concepts spirituels et illustraient le désir de cet homme nouveau de s'inscrire dans un cosmopolitisme de la pensée et une conception fraternelle du monde. Leur rayonnement ne cessa de grandir au cours du XXe siècle et fabriqua l'identité culturelle et touristique de la Vienne actuelle.

L'intégration de la communauté juive d'Europe centrale dans la société autrichienne qui caractérise la Vienne de la Belle Epoque ne se fit pas sans heurts...Même si la constitution de décembre 1867 leur garantissait l'égalité juridique avec les autres citoyens de l'Empire austro-hongrois, la jalousie de la part des chrétiens et des partis conservateurs que suscitait leur présence prépondérante dans la presse, les professions libérales, les secteurs de l'industrie, de la banque, du commerce en faisaient de véritables ennemis du peuple, un groupe ethnique à part, que les nationalistes désignaient comme leur bête noire.

Ils étaient passés en quelques décennies des affres de la pauvreté et de la persécution à la prospérité la plus manifeste. Ils jouissaient de la protection des Habsbourg et en retour les familles juives les plus fortunées financèrent en grande partie la construction de la Ringstrasse, si chère à l'empereur François-Joseph. S'ils ne constituaient qu'un dixième de la population viennoise, leur intégration dans les catégories socio-économiques défendues par l'idéologie libérale était remarquable et beaucoup exerçaient des professions indépendantes. Cependant avec la victoire des sociaux-chrétiens sur les libéraux, ils devinrent à la fin du XIXe siècle les proies d'un antisémitisme virulent harangué notamment par le nouveau maire de Vienne en 1897, un certain Lueger. C'est peut-être en partie l'arrivée de cet idéologue antisémite et grand démagogue à la mairie de Vienne qui explique leur ralliement si catégorique à la modernité naissante et la présence de si nombreux Juifs dans la Vienne de la Belle Epoque. Si la « Vienne de Sigmund Freud » est marquée par un essor de la communauté juive considérable, elle est scindée en deux courants opposés : emportée par le souffle nouveau de la modernité et en même temps freinée et obscurcie par les sillons d'un antisémitisme de moins en moins latent, attisé par le déchaînement des nationalismes et les luttes ethniques au sein d'un empire de plus en plus morcelé. C'est une époque écartelée par deux aspirations contradictoires qui s'entrechoquent en permanence et qui annonce les sombres présages de la fin d'un monde, l'éclatement de l'Empire et la victoire fatale du

nationalisme et du repli sur soi sur cette formidable poussée de lumière dans l'aventure de la pensée que fut la Belle Epoque.

Mais outre ce rayonnement culturel et intellectuel prodigieux, Vienne est avant tout la « capitale mondiale de la musique », l'incarnation d'une tradition impériale toute entière vouée à la musique, au théâtre et à l'opéra. C'est peut-être le cliché le plus ancré à l'étranger et qui attire le plus de touristes, mais cela n'en reste pas moins une réalité qui fait la fierté de nombreux Viennois. Pendant des siècles, la dynastie des Habsbourg a abrité, protégé, mécéné les musiciens les plus talentueux. C'est en effet l'impératrice Marie-Thérèse (1717-1780) qui fit de Vienne la capitale de la musique européenne, en accordant une place privilégiée à la musique à la cour des Habsbourg. L'amour de la musique y régnait et l'impératrice invitait souvent Mozart et Gluck à jouer dans sa maison. Son culte pour la musique faisait d'elle une mère très attentive à l'éducation musicale de ses enfants. Elle accueillait les musiciens français et italiens célèbres de l'époque. L'empereur Léopold 1er de Habsbourg (1640-1705) s'adonnait à la composition et l'empereur François-Joseph (1830-1916) ne ratait jamais l'occasion de se rendre à l'opéra. Son zèle se mesurait à la connaissance qu'il avait de chaque note d'opéra. Force est de constater que la suprématie de la musique dépassait parfois l'intérêt pour la politique et devait assurer le prestige de la dynastie impériale. C'est à Vienne que les plus grandes symphonies virent le jour, avec Mozart, Haydn et Beethoven, même

s'ils ne sont pas d'authentiques musiciens viennois. En tout cas, leur culture, leur formation musicale est viennoise. Haydn venait de Hongrie, Beethoven de la Rhénanie, Mozart de Salzbourg. Si Vienne est sans conteste le berceau de la symphonie, elle est aussi celui de la valse, avec les célèbres Johann Strauss père et Johann Strauss fils, et du lied, avec Franz Schubert, tous trois autrichiens. Ainsi Vienne partageait avec Paris ce titre distinctif de capitale européenne de la musique car elle disposait d'un public averti, fanatique de la musique (toutes les couches de la société avaient une prédilection pour la musique) et les grands musiciens bénéficiaient d'une protection impériale qui faisait de la ville un contexte idéal pour faire fleurir leur génie.

C'est peut-être aussi parce que Vienne était au centre d'un Etat supranational, une ville cosmopolite enrichie par les immigrations tchèques et hongroises (et bien d'autres), où se mêlaient quatorze langues et une foultitude de confessions religieuses, qu'elle fut si longtemps le terreau de la rencontre des arts, et si propice au développement de la vie intellectuelle, artistique, musicale et littéraire. L'allemand était minoritaire à Vienne et à la cour impériale, on parlait sans complexe aussi bien en français qu'en espagnol ou en italien. Une telle diversité ne se rencontre pas partout et le façonnement d'une culture commune, qui se nourrit de l'apport des autres, où l'étranger est plus un allié qu'un ennemi fut la préoccupation majeure de la dynastie

des Habsbourg, inspirée par le grand rêve d'une Europe unie et fraternelle, faisant l'apologie des arts et cultivant l'harmonie entre les peuples.

Avec la chute de la monarchie des Habsbourg en 1918, c'est tout un monde qui s'écroule et l'ensemble des valeurs dont elle a porté l'étendard au fil des siècles qui lui a garanti un prestige si durable. C'est *Le Monde d'hier* décrit par Stefan Zweig dans son livre posthume qui progressivement disparaît. L'empire, autrefois facteur d'équilibre géopolitique se trouve au début du XXe siècle assailli par les conflits de nationalités et par la montée en puissance de l'irrégentisme notamment de la Serbie, doctrine nationaliste née en Italie visant à réclamer l'adjonction à un Etat de certains territoires, au nom de leur appartenance ethnique et linguistique historique. C'est ainsi qu'au cœur du violent conflit qui opposait l'Autriche-Hongrie et la Serbie, survint un événement tragique : en visite officielle à Sarajevo en vue d'apaiser les tensions avec les Balkans et d'y restaurer la suprématie des Habsbourg, le couple héritier du trône de l'Empire, l'archiduc François-Ferdinand et sa femme sont assassinés le 28 juin 1914 par un nationaliste serbe, Gravilo Princip. Ce meurtre est à l'origine de l'embrasement de l'Europe et conforte la position de l'Allemagne qui saisit l'occasion d'entrer en guerre pour asseoir sa puissance. Un mois après l'assassinat de l'archiduc, l'Autriche-Hongrie signe une déclaration de guerre contre la Serbie. Deux camps vont s'opposer dans une guerre

sanglante pendant quatre ans, la Triple-Alliance (Autriche-Hongrie, Allemagne et Italie) et la Triple-Entente (Russie, France et Grande-Bretagne). François-Joseph, l'avant-dernier empereur de la monarchie des Habsbourg, monarque constitutionnel qui jouissait d'une grande notoriété auprès du peuple et qui avait su résister tant bien que mal à l'éclatement, grâce à son sens de l'autorité mourut avant la fin de la guerre, laissant derrière lui un Empire en ruine. Son successeur Charles 1er fut peu de temps après la guerre contraint à quitter le pouvoir et à s'exiler en Suisse, la nécessité de l'instauration d'une république étant dans tous les esprits. Avec lui, plongeait dans l'oubli six siècles et demi de prestige et de rayonnement dynastique ; les Habsbourg connurent un sort comparable aux Romanov en Russie, à l'empire allemand et ottoman. Ces trois empires s'étaient bel et bien volatilisés mais subsistait d'eux un reliquat de souveraineté : l'Etat turc perdurait en Asie mineure, l'Allemagne était un Etat-nation et l'Union soviétique était devenue la Russie. Que restait-il de l'Autriche-Hongrie ? Rien. Un petit Etat que les Alliés sommèrent d'appeler première république d'Autriche. Que restait-il de Vienne ? La nostalgie d'une grande époque révolue qui éclairait timidement le visage des passants qui circulaient dans une ville moribonde, le sentiment d'avoir été réduite en poussière minant une population habituée à avoir été au centre d'une métropole internationale, la prophétie qui couronnait les regards que la fin de Vienne était arrivée. Vienne, au sortir de la guerre, n'était plus que la capitale d'un petit pays réduit au neuvième de son ancienne superficie,

peuplé de 6 420 000 habitants en 1919 contre 54 millions d'habitants au temps de l'empire. Dans les rues, toutes les boutiques étaient dépeuplées, les maisons détruites par les bombardements. Il n'y avait plus de pain, plus de fruits, de légumes, de viande, toutes ces denrées qui en plus d'être nécessaires à la vie stimulent l'appétit de vivre et donnent la force d'avancer. Ces artères remplies de gravats, ces trains privés de charbon dont les wagons étaient déchiquetés, ces cratères qui éventraient les trottoirs étaient les dernières photographies d'un monde disparu où la désolation revêtait le faste et le luxe d'antan. Toute la vie économique, sociale, politique, intellectuelle, artistique viennoise d'après-guerre sombra dans le déclin, malgré quelques soubresauts. Un déclin qui s'achèvera par une tombée vertigineuse dans les ténèbres, avec l'arrivée d'Hitler au pouvoir en Allemagne, l'annexion de l'Autriche en 1938 qui entraînera la quasi disparition de la communauté juive viennoise.

Un des soubresauts significatifs de cette période d'entre-deux-guerres, somme toute sombre, fut l'avènement de « Vienne la Rouge » instaurée par la municipalité sociale-démocrate des années 1920 qui mit en oeuvre un projet humaniste de logements et programmes sociaux destinés aux masses ouvrières pour faire face à la pénurie de logements. Jusqu'en 1934, ce sont les sociaux-démocrates qui ont le pouvoir à Vienne, un pouvoir fortement secoué par la pression grandissante des antisémites, des partis nationalistes allemands et des sociaux-chrétiens

qui voient dans l'impulsion de « Vienne la Rouge », l'œuvre de socialistes juifs révolutionnaires qu'il faut combattre à tout prix, au même titre que la Révolution russe de 1917. La droite autrichienne se range de plus en plus du côté des antisémites et n'hésite pas à l'afficher un peu partout de manière ostentatoire. Les contrastes entre les deux partis politiques dominants se creusent et « Vienne la Rouge » figure comme un grand mouvement de résistance à la tendance conservatrice du reste de l'Autriche. Le maire social-démocrate de Vienne, Karl Seitz, épaulé par Hugo Breitner, responsable financier de la ville fut à l'origine de cette création de logements, inspirée de l'austro-maxisme et des idées véhiculées par le libéralisme allemand et juif. Le célèbre Karl-Marx-Hof situé dans le quartier de Heiligenstadt, à Döbling, dans le XIXe arrondissement en est devenu le symbole avec ses mille six cents logements. Ce socialisme municipal restera une marque de fabrique de la capitale autrichienne dont la gestion future gardera l'empreinte.

Dans ce contexte de guerre froide entre la droite et la gauche autrichiennes, la droite créa sa milice paramilitaire nationale (Heimwehr) et la gauche sa milice républicaine (Schutzbund). Parallèlement, les partisans du national-socialisme obtinrent des succès électoraux notoires en avril 1932, notamment en province. La montée fulgurante du nazisme en Allemagne inquiétait les dirigeants autrichiens. Le nouveau chancelier d'Autriche, Dollfuss n'eut de cesse

de lutter contre cette menace impérieuse, tandis que le contexte économique de l'Autriche rendait la perspective d'une annexion à l'Allemagne de plus en plus salutaire. Le 30 janvier 1933, Hitler fut nommé chancelier d'Allemagne. Bien que déterminé à combattre le nazisme et farouchement opposé à Hitler, Dollfuss instaura une véritable dictature fasciste en Autriche, l'austro-fascisme, en suspendant le régime parlementaire et en plongeant le Schutzbund dans l'illégalité. Au comble de cette radicalisation, éclata une terrible guerre civile en février 1934 qui réduisit à néant les forces sociales-démocrates : les milices ouvrières qui avaient protesté à Linz et à Vienne contre ce nouveau fascisme furent écrasées par les combattants de la Heimwehr qui assaillirent dans un déluge de tirs d'artillerie le célèbre Karl-Marx-Hof, fleuron de l'identité socialiste viennoise. Cette guerre civile provoqua la dissolution du parti social-démocrate, l'exil des socialistes, la mort de plusieurs milliers de membres de la Schutzbund et l'arrestation de 10 000 citoyens. Avec Dollfuss, « Vienne La Rouge », n'existait plus et la communauté juive viennoise était menacée de toutes parts. Cette politique autoritaire et fasciste se poursuivit avec la prise de pouvoir de Schuschnigg, après l'assassinat de Dollfuss par les nazis en juillet 1934. Comme son prédécesseur, Schuschnigg ambitionnait de contrecarrer le nazisme, en résistant à la volonté d'Hitler d'en faire un territoire allemand. Même s'il résista quelques mois, le désir d'annexion d'Hitler devenait de plus en plus péremptoire. Sous la pression de la terreur du dictateur allemand, Schuschnigg, seul et sans véritable soutien pour

faire reculer l'imminence de l'Anschluss, (les socialistes chassés du pouvoir refusèrent son invitation à créer un rempart social-conservateur contre Hitler) se résolut finalement à céder. Le 11 mars 1938, une vague gigantesque de manifestations nazies secoua la province autrichienne, prélude à l'invasion par Hitler, le lendemain, de l'Autriche. Schuschnigg capitula, en annonçant sa démission à la radio.

Difficile de comprendre pourquoi cette entrée fracassante d'Hitler en Autriche ne provoqua aucune résistance et fut accueillie par le peuple comme un événement providentiel. Était-ce l'aveuglement que procurait son charisme et la promesse d'endiguer le fléau du chômage qui en fit un homme si unanimement ovationné ? Était-ce le sentiment généralisé en Autriche d'appartenance à une grande nation allemande, aux lendemains de la grande guerre qui avait dévasté l'empire, après des siècles de stabilité impériale et l'espoir d'un retour à la sécurité en se ralliant à la figure d'un grand chef ? Toujours est-il qu'Hitler prononça son discours sur l'Anschluss depuis le balcon impérial de la Hofburg, devant une foule subjuguée : près de 200 000 Autrichiens agglutinés l'acclamèrent. La violence qui s'ensuivit, seuls les Juifs et les opposants politiques en furent les victimes silencieuses. Comment les Juifs pouvaient-ils espérer se révolter contre les odieuses humiliations qu'ils subirent cette année-là, quand la conscience internationale restait muette et que personne ne s'indignait, quand tant d'Autrichiens

hypnotisés par la séduction du diable, réclamaient leur sauveur ? Vienne fut subitement le théâtre d'ignobles scènes de cruauté et fut submergée par le déni du droit, le déchaînement d'une orgie de bestialité et d'inhumanité qu'Hitler avait érigé en loi en toute impunité. C'est ainsi que de nombreux Juifs furent contraints de lessiver les trottoirs, agenouillés et rués de coups et de crier en chœur « Heil Hitler ! », tout en faisant disparaître les traces de slogans de haine à l'égard du nazisme, gravées sur le bitume et sur les murs. D'autres assistèrent dans l'effroi aux pillages de leurs maisons, à la confiscation de leurs meubles et à la démolition de leurs commerces, sous l'œil indifférent des passants. Si pour les Autrichiens, Hitler était la réponse au marasme économique et à l'insécurité, pour les Juifs, la bienveillance de la monarchie des Habsbourg et des sociaux-démocrates, fers de lance de « Vienne la Rouge » venait de s'éteindre à tout jamais, laissant Vienne aux mains des brutes les plus improbables de son histoire qui allaient saccager des siècles de prestige et de gloire.

II.

Paris, Vienne, décembre 2011

A l'aéroport Roissy-Charles de Gaulle, l'affluence était à son comble, en cette matinée de décembre, quelques jours avant Noël. L'arrivée des fêtes se lisait sur tous les visages enfiévrés par l'excitation. De nombreux appels retentissaient dans le hall bondé, où des chariots se croisaient indéfiniment, avec les cris et les pleurs des enfants en bas âge. Une véritable ruche fourmillant de toutes parts ! Des centaines de voyageurs se ruèrent vers les comptoirs d'enregistrement, dans un mélange d'exaltation liée à l'anticipation et d'anxiété. Hermine, accompagnée de son mari, de son fils, de sa belle-fille et de ses deux petits-enfants avaient pris le taxi de Rouen pour se rendre à l'aéroport. Chaque fois qu'Hermine se rendait à Paris, son euphorie était paroxystique. Bien sûr, cette fois, elle n'aurait pas le temps de se promener dans la ville mais dans le taxi, la sensation de liberté et de griserie que lui procurait l'approche de la capitale fut la même que

lorsqu'elle flânait sous les arcades du Louvre, en attendant son mari qui était en mission. Elle adorait la capitale et son architecture, se balader sur les Champs-Élysées, flâner dans les boutiques de Chaussée d'Antin La Fayette. Elle aimait le bruit, le vrombissement des voitures, ces bruits de ferrailles et de moteurs, le passage du métro sur les rails à l'air libre avec son roulement tonitruant, les manifestations et les clameurs d'indignation dans les rues, ce rythme trépidant si propice à la découverte et à l'enchantement. Elle observait toujours avec un air amusé ces milliers de gens qui couraient en tout sens, esclaves de leurs occupations, affolés à l'idée de manquer un train et souvent peu enclins à la politesse. Ce qui ne la gênait nullement. Elle affichait toujours un sourire, même en temps de pluie, ou quand la grisaille écrasait la ville, aux promeneurs insatisfaits, aux parisiens les plus pressés dont l'expression pouvait être crispée et peu avenante. Jamais les exhalaisons de rouge à lèvres, de parfum, d'haleines fétides et de transpiration ne l'insupportaient même si elles étaient condensées dans des espaces fermés où grouillaient des fantoches aux allures d'automates. Non, ce spectacle la rendait joyeuse et c'est toujours avec un plaisir redoublé qu'elle errait dans Paris. Hermine était comme ça, toujours de la partie, enjouée comme une gamine, intrépide, à l'affût de la moindre trouvaille, curieuse de tout, émue par le moindre élan de joie, comme elle l'était toute jeune, à Vienne, dans les rues crevassées par les bombes, regorgeant de secrets que seuls les enfants des rues connaissaient. Depuis l'enfance, son bonheur se satisfaisait de peu de choses, de la

simple fluidité de la vie qui passe, avec toutes ses surprises et ses merveilles, du simple fait d'être vivant et d'assister à un spectacle sans cesse inédit...Parce que si la vie peut être douloureuse, elle n'est jamais monotone, elle redouble de nuances et de couleurs et il faut savoir ouvrir les yeux pour comprendre le miracle qu'elle représente. Hermine faisait partie de ces êtres rares qui ont su reconnaître très tôt la préciosité de l'existence.

Le sort avait décidé qu'elle vivrait en province, loin du brouhaha assourdissant de la capitale française. Son installation à Rouen, peu de temps après la guerre, fut le fruit du hasard. Elle aurait pu s'installer à Paris et elle aurait goûté au prolongement de sa vie à Vienne, aurait grandi dans un appartement pas très grand, avec peut-être de hauts plafonds et de grandes fenêtres, mais avec pour simple vis-à-vis des montagnes d'immeubles tous aussi insipides les uns que les autres. Mais à Rouen, détail qui a toute son importance, elle avait bénéficié, grâce au mariage de sa mère avec Lucien, son beau-père, d'une maison et d'un jardin, choses qu'elle n'aurait certainement pas eues si le hasard l'avait menée à Paris. Parce qu'il était rare d'avoir une maison de ville avec un jardin à Paris. De toute façon, Hermine ne regrettait rien. Le destin l'avait faite atterrir à Rouen, une journée de l'année 1947, et c'était un hasard heureux. Heureux, parce que cette ville fera d'elle une femme comblée, ne rêvant que chaque jour de pouvoir prolonger un peu plus ce bonheur si parfait. Pourtant, toutes les bonnes choses ont une fin.

Hermine le savait. Dans quelques années, elle serait octogénaire. Mais l'âge a ses vertus. Il donne des fruits délicieux, la capacité de vivre chaque jour comme si c'était le dernier et de se délecter de chaque instant à l'aune des souvenirs qu'il peut graver, le plaisir toujours neuf de replonger dans le passé, de colorer cette longue descente de saveurs inconnues...Et puis la certitude que la seule chose qui ne meurt jamais, quand on a su découvrir la paix d'une réconciliation totale avec soi, fruit du grand âge : l'amour. Enfin, c'est ce qu'elle s'efforçait de penser, même si les années accusent une lente défiguration du corps, creusent les sillons d'une vieillesse enlaidissante qui ne doit son honneur qu'à l'approfondissement des relations humaines qu'elle suscite inévitablement. Mais bon, se rassurait-elle, combien de fois Jean-Claude lui avait marmonné, une fois qu'elle s'était habillée : « Tu es belle, tu es aussi belle intérieurement, qu'extérieurement. » Ces mots lui ravissaient le coeur et elle en oubliait qu'elle avait 75 ans.

Forte et enrobée, ce sont les robes amples qui lui seyaient. Elle évitait les échancrures et les coupes serrées qui donnaient à voir ses quelques kilos en trop. Aujourd'hui elle portait une robe Léonard, noire, en jersey de soie, aux imprimés floraux, dont les fleurs étaient sans limites géométriques. La marque de fabrique de la maison de mode Léonard était que les manches de la robe étaient couvertes d'une bande fleurie. Hermine affectionnait particulièrement ces robes, elle qui avait travaillé pendant quinze ans dans la couture, chez un fourreur, les

Fourrures Pierre à Rouen. Le magasin était situé dans le haut de la rue Jeanne d'Arc et était concurrencé par les fourrures Roger et le Léopard des Neiges, autres grandes enseignes dans la fourrure de luxe. Le patron des Fourrures Pierre était un spécialiste de l'astrakan dont les bouclettes sont bien serrées et très prisées par les clients. L'astrakan ou breitschwantz est une fourrure de jeunes agneaux karakul qui transitait à l'origine par la ville d'Astrakhan en Russie. L'astrakan correspond soit à la fourrure d'agneaux abattus très rapidement après leur naissance (généralement 1, 2 ou 4 jours), soit à la fourrure de foetus dans les derniers jours de leur gestation. Ces peaux foetales proviennent d'animaux mort-nés. Les foetus sont extraits du ventre de leur mère et leur fourrure est prélevée. La surface obtenue étant très petite, il faut beaucoup d'animaux pour confectionner chaque vêtement (il faut environ une trentaine d'agneaux pour un manteau). Les manteaux et ensembles fabriqués à partir d'agneaux karakuls se vendent à plus de 25.000,00 euros.

C'est dans cette maison qu'Herminie apprit son métier, grâce aux talents de sa patronne qui avait été première chez Revillon à Paris. Herminie s'était présentée avec sa soeur pour le poste et c'est elle qui avait été prise. Sa patronne faisait le patron sur toile, après plusieurs essayages et ensuite il était envoyé à Paris. La peau de la fourrure était légèrement mouillée, tendue sur du bois. Ensuite elle était clouée et elle restait quelque temps à sécher. Dans un deuxième temps, il s'agissait d'enlever tout ce qu'il y avait sur les flancs, et les peaux étaient piquées

les unes contre les autres pour former un grand tapis avec plusieurs pièces assemblées qu'il fallait par la suite découper suivant le patron. Quand Hermine parlait de son métier, elle éprouvait toujours une vive émotion car elle avait aimé travailler dans la couture, étant très habile de ses mains, depuis l'enfance. A l'âge de 8/10 ans, elle confectionnait déjà des petits vêtements pour ses poupées, avec des bouts de tissus que sa mère récupérait du marché noir. Après le montage, il fallait piquer un ruban tout autour, une fine couche de coton noir (de la percaline) pour éviter que l'encolure et la manchure ne se détendent. Ensuite, il était question d'ajouter un duvet moltonné (ouatine) pour que le manteau tienne chaud. En dernier lieu, il fallait fermer les épaules avec une machine spéciale de fourreur, fermer les manches et les monter sur le vêtement. En hiver, Hermine réalisait le montage des manteaux, en été, elle se consacrait aux réparations. Elle faisait un diagnostic de l'état des manteaux avant de s'atteler à la réparation. Il fallait trouver les failles, éplucher le manteau et mettre des bouts de papier blancs à l'intérieur des défauts et des trous qu'elle appelait « des papillons ». Avec sa collègue de travail, elle était très méticuleuse. Son patron disait toujours : « Y'a trop de papillons, vous exagérez les filles ! » Même si elle était dans une belle maison sérieuse qui faisait du beau travail, principalement des manteaux de luxe pour une clientèle huppée, Hermine était très mal payée et c'est ce qui l'a dissuada de rester. Elle ne recevait d'augmentation que si la loi l'exigeait et tout était payé au centime près, jamais de faveurs. Sa mère, Anni, s'occupait de son fils

aîné, Alain, mais après plusieurs calculs, Jean-Claude se rendit compte que prendre une seconde nourrice pour son deuxième enfant, Patrick, lui coûterait trop cher. C'est à la suite de cette prise de conscience qu'Hermine décida de se consacrer exclusivement à l'éducation de ses enfants et mit fin à ses engagements pour la maison Pierre.

Un jour, au travail, on appela Hermine pour lui demander de descendre de l'atelier. Une cliente s'exclama : « Ah vous lui avez donné un surnom ? » en faisant référence aux fourrures Hermine. Ce à quoi le patron rétorqua : « Non il s'agit de son vrai prénom ! » « Quelle coïncidence ! » , lança, étonnée, la cliente. Hermine portait le nom d'un animal dont la fourrure était très appréciée des rois et des hauts dignitaires du clergé. Autrefois, les manteaux d'apparat des rois étaient doublés d'hermine blanche. Aujourd'hui, les fourrures d'hermine recouvrent les robes des juges et des magistrats. Selon la devise royale, l'hermine était autrefois signe de chasteté, elle aurait préféré selon la légende la mort à la souillure. La fourrure de l'hermine figurait également sur les blasons des grandes familles, de villes ou de provinces, entre autres sur le blason du Duc de Bretagne.

Hermine avait mis des semaines à faire sa valise et des heures à se préparer. Elle avait retourné son armoire en tous sens pour remplir ses bagages de ses toilettes les plus prestigieuses. Tout y était, robes Léonard, manteau de vison, dessus chics pailletés, jupes noires et autres robes élégantes bleu marine. Les motifs fleuris accentuaient le bleu pétillant de ses yeux et lui conféraient une allure classique et sérieuse,

elle, qui était si candide, et depuis sa jeunesse, avait la fâcheuse réputation d'être tête en l'air. Ce mal avait empiré ces dernières années si bien qu'il lui arrivait certains jours de fermer la porte de son appartement en ayant oublié les clefs et de devoir appeler un serrurier d'urgence. Souvent, elle posait ses clefs quelque part et ne les retrouvait qu'au bout d'une heure. Un jour, aussi, de retour de la Turquie, elle avait oublié une de ses valises sur le tapis roulant, voulant aider une vieille dame trop chargée et c'est un vigile qui lui avait indiqué où la retrouver. « Faites attention, lui avait dit ce dernier, il y a des gens déguisés en porteurs qui sont à l'affût des sacs oubliés! » Ces malencontreux écueils de la mémoire et manques d'attention n'effarouchaient pas Jean-Claude, qui restait d'une équanimité légendaire, d'une affection inextinguible, d'une compassion à faire envier les moines bouddhistes. A vrai dire, il lui pardonnait tout. Et Hermine l'aimait aussi pour ça. C'était ainsi depuis leur première rencontre...

Le manteau de vison qu'elle portait lui avait été offert par Jean-Claude en 1974, suite à une opération du sein dont la tumeur s'avéra bénigne, alors qu'il avait récolté une très belle prime dans un salon Batimat, le premier rendez-vous mondial du bâtiment et de l'architecture. Jean-Claude était directeur commercial dans une boîte allemande, il s'occupait de la vente des revêtements du sol. Jean-Claude était un bosseur. Il était très consciencieux. Il avait réussi à rehausser un secteur complètement mort qu'il avait transformé en secteur très

rentable. Il travaillait du lundi jusqu'au vendredi et ne revenait que le vendredi soir à la maison, voyageant d'hôtels en hôtels et sillonnant toute la France pendant qu' Hermine s'occupait des enfants. Jean-Claude se disait toujours : « Si elle reste toujours à la maison, je dois la récompenser. » Quand il faisait Batimat, c'était un des meilleurs commerciaux. Il lui avait payé le manteau de fourrure, le 2 janvier 1974. Hermine s'en souvenait très bien. Le lendemain, Hermine rentrait en clinique, elle était opérée de son sein. Ils croyaient tous les deux qu'il s'agissait d' un cancer du sein. Jean-Claude avait eu très peur, c'est pourquoi il avait décidé de lui faire oublier ses angoisses par un gros présent ! Comme disait toujours Hermine avec ses mots à elle : « Ce n'était pas le gars qui en parlait, c'était la surprise. Toujours la surprise avec lui. Et moi qui ne sortait pas beaucoup, ce sont des trucs qui me marquaient. Je connaissais le beau. On avait de la belle fourrure au magasin où je travaillais. On avait des architectes, des médecins. On faisait du beau, on avait pas de bas de gamme. Mais un manteau de fourrure en vison, ça c'est vraiment extraordinaire ! C'est la première fois qu'il me faisait un tel cadeau ! » A l'époque, Hermine faisait toutes ses robes, tous ses ensembles. Elle avait un patron sur papier. « Avec un bon patron, tu peux t'en sortir en couture », disait-elle. Elle était heureuse de pouvoir être chic sans que ça lui coûte trop cher. Ensuite, la vieillesse arrivant, les enfants étant grands, elle s'était mise à acheter ses robes, à faire les magasins.

Elle avait une grande valise roulante noire qu'elle utilisait toujours lors de ses courts séjours à Vienne. Leur passage à Vienne durerait le temps d'un week-end et pourtant, elle avait emporté avec elle une montagne de vêtements qu'elle ne mettrait certainement pas, mais elle voulait faire bonne figure dans sa ville natale, montrer à tous ceux qui l'ignoraient, fussent-ils anonymes, qu'elle était devenue une dame et que le temps de l'indigence était bel et bien fini. Elle qui n'avait été durant son enfance à Vienne, qu'une fille des rues, la fillette aux pieds nus comme aimait lui rappeler avec un brin d'amusement Jean-Claude. C'était le surnom qu'il lui avait donné, en toute bienveillance, sans jamais se moquer de sa triste condition. Il savait que si pour Hermine, la vie était parfois un conte de fée, c'est le rôle du prince charmant qu'il lui aurait à juste titre attribué. Jean-Claude, en cette matinée hivernale, à l'aéroport, se sentait fier d'être accompagné par une femme si bien apprêtée. Il avait pris lui, de beaux vêtements classiques même s'il n'attachait pas une grande importance à son apparence physique. Du moins, n'était-il pas négligent. Mais il n'avait rien d'un obsessionnel du soin physique.

Depuis le début du mois, la lumière vive du soleil s'était installée et toute la famille n'en revenait pas d'avoir un hiver aussi clément. La faute au réchauffement climatique, se répétait Jean-Claude qui avait vu au cours des dernières décennies les hivers se réchauffer d'une manière spectaculaire.

Jérôme et Aline se tenaient de leur côtés avec leurs enfants, tandis qu'Hermine qui avait la rebutante tendance à tout oublier vérifia une ultime fois si son billet à destination de Vienne était bien glissé dans son passeport. Au guichet d'enregistrement, une dame aux yeux glacés par des lentilles couleur cristal les reçut sans cacher son agacement, quand Hermine bredouilla qu'elle ne savait plus où elle avait rangé son boarding pass. Mais non, lui fit Jean-Claude, avec un sourire qu'il retint, pour ne surtout pas y distiller la moindre moquerie : « Tu n'en as pas besoin, c'est ici qu'elle va te donner ta carte d'embarquement en enregistrant tes valises. » « Oh, oui, c'est vrai ! » fit-elle, le regard quelque peu honteux. *Une nouvelle gourde, elle va me prendre pour une vraie ahurie !* Elle aurait voulu lui dire en quelques mots qu'elle se rendait dans sa ville natale pour au moins la dixième fois et qu'elle avait l'habitude de prendre l'avion mais l'audace lui manqua. Encore une fois, c'est Jean-Claude qui rattrapa la situation. Ce qu'il avait fait depuis le commencement de leur union, car la difficulté de parler en français occasionnait pour elle, au début de son installation à Rouen, plein de regrettables bévues. Elle confondait souvent les mots et ne s'apercevait pas que chaque fois qu'elle parlait, c'était avec deux ou trois fautes de grammaire par phrase. Elle avait son petit lexique à elle, bien entendu. Tout le monde trouvait son langage attendrissant. Les mots qu'elle inventait étaient souvent imagés mais inconnus du dictionnaire. Elle ne prononçait pas les « r » dans la syllabe « tre », ce qui faisait rire les enfants d'Aline et Jérôme. Par exemple, elle disait «

quat » ou lieu de quatre. Elle disait « boubelle » au lieu de poubelle. Mais Jean-Claude qui était très patient lui disait toujours : « La base, ma chérie, il te manque la base, on ne t'a pas appris à l'école les choses les plus basiques, à ton arrivée en France. » Selon lui, elle n'y pouvait rien. La responsabilité incombait à ses professeurs. Aussi ne pouvait-elle s'empêcher au début de faire des centaines de fautes d'orthographe quand il s'agissait d'écrire une lettre administrative si bien que c'est Jean-Claude qui avait tout pris en main, préférant s'assurer qu'à ses côtés, elle s'intégrerait très bien, grâce à son titre conjugal. Ce qu'elle ne rechignait pas à faire, tant la gentillesse et la clémence de son mari étaient persuasives. Selon ses mots, il ne savait pas quoi faire pour lui faire plaisir. Hermine représentait la fantaisie dans le cadre. Jean-Claude, c'était l'ordre dans le cadre, le souci des choses bien faites, de la rigueur, de la structure, de la rationalité. Hermine lui apportait le côté fantasque, elle était toute en rondeur, aimait se déguiser, les festivités, faire les quatre cents coups avec ses petits enfants, les accompagner dans les fêtes foraines, dans les toboggans géants, se baigner dans de l'eau froide avec Jean-Claude en plein mois d'avril, en Autriche. Elle avait une prédilection pour les sensations fortes même s'il arrivait à Jean-Claude de la reprendre en lui disant gentiment : « Ton dos, Hermine, tu n'es pas sérieuse. Tu ne fais pas attention à ta santé ! » Elle avait gardé son âme d'enfant, avec tout le côté irrationnel qu'elle occasionne inévitablement.

Jérôme s'était un peu impatienté comme en témoigna la nervosité dont il fit preuve en présentant son billet et son passeport. En effet, la file d'attente avait été longue et comme sa mère, il était empli d'une excitation fiévreuse. Lui aussi adorait les grandes agoras surpeuplées. Jérôme était un aventurier, comme sa mère. Aussi téméraire qu'elle, il adorait comme elle faire les manèges les plus vertigineux et tortueux avec ses enfants. Il avait gardé un côté juvénile et c'est ce qu'Aline appréciait chez lui. De son père, il avait pris le côté carré, rationnel et un brin colérique, c'était un mélange des deux, du côté fantaisiste de sa mère et du côté plus conventionnel et établi de son père. La grisurie de découvrir Vienne fut maximale si bien qu'elle s'empressa de se diriger vers le portique de sécurité. Il aimait regarder les gens dans les aéroports, espaces souvent marqués par les chagrins des départs où des milliers d'anonymes exprimaient des émotions qu'il essayait de comprendre intimement. Les rictus amusés de ses enfants enjolivaient le spectacle d'allégresse. Il adorait prendre l'avion, le sentiment jouissif mêlé de vertige que provoque cette légère montée d'adrénaline quand l'avion décolle et entame sa fulgurante ascension. Aline, arborant un calme magnanime tendit son billet et les deux billets de ses fils. Aucune nervosité ne pointait dans ses yeux vifs et bruns, un brin espiègles. L'aisance et la légèreté avec lesquelles elle faisait les choses surprenait Hermine qui y décelait un comportement social exemplaire. C'est elle, d'ailleurs, qui avait tout organisé, la prise des billets de charter à un prix défiant toute concurrence car elle avait réservé à l'avance, la réservation

d'un spectacle samedi soir et l'hôtel. Quant au parcours dans les rues de Vienne, Hermine en serait la maîtresse avisée.

Arrivée au portique de sécurité, toute la famille fut soumise à un scrupuleux examen. Depuis les attentats du 11 septembre 2001, les contrôles s'étaient beaucoup renforcés. Tout le monde obtempéra en déposant ses affaires personnelles dans une petite caisse prévue à cet effet. Ils n'eurent pas à se déchausser mais toutes les pièces métalliques devaient être retirées ainsi que la ceinture. Hermine se dirigea d'un pas lent vers la zone d'embarquement, en flânant dans les boutiques, rassurée de savoir qu'elle ne montrait pas dans un Boeing. Elle se souvenait qu'un notaire qu'elle avait rencontré lors de son processus d'adoption par Lucien, le deuxième mari de sa mère, était mort dans un avion. « Ca n'arrive pas qu'aux autres », pensait-elle, le regard transi, surtout depuis que le terrorisme international fait légion un peu partout dans le monde. Sa patronne, quand elle était couturière, à Rouen, regardait toujours la rubrique des faits divers et comptabilisait le nombre d'accidents de Boeing. Bien qu'elle fût casse-cou - elle avait sauté en parapente avec son fils Jérôme, à plusieurs reprises -, Hermine avait depuis qu'elle avait travaillé comme couturière une peur bleue des Boeings. C'est la raison pour laquelle elle se refusait à prendre cet engin, même si un jour, lors d'un voyage à Stuttgart, avec son mari, alors en mission pour un salon *Batimat*, elle fut forcée d'y monter à bord. Mais la panique juste avant de pénétrer dans le sas s'était emparée

d'elle et elle n'avait plus qu'une idée en tête : s'enfuir. Tout va bien se passer, ce n'est pas un Boeing, semblait lui dire des yeux son mari qui savait en toute rationalité que la probabilité de mourir d'un accident d'avion était si mince qu'il eût été plus facile de succomber d'un jour à l'autre à cette maladie mortelle qu'est la vie en sortant de chez soi que dans un airbus A320.

Au duty free, elle acheta un parfum qu'elle adorait, *L'air du Temps* de Nina Ricci et de son côté, Jean-Claude glanait les vins de Bordeaux. Il ramena deux bouteilles de Saint-Emilion qu'il garderait pour les occasions festives. De la librairie de l'aéroport, elle rapporta deux magazines people, *Voici* et *Gala*. Aline, elle, s'était appropriée le dernier livre de Gilles Legardinier, *Demain j'arrête* qui racontait les aventures d'une femme éprise par son voisin qui incarne à ses yeux la perfection masculine. Suite à une douloureuse séparation, elle fait la rencontre impromptue de son voisin. Elle va redoubler d'inventivité pour forcer une rencontre qui va bouleverser sa vie. Aline avait lu tous les livres de Gilles Legardinier, un auteur qu'elle aimait particulièrement car il savait allier émotion et humour et louer la puissance de la relation à autrui.

Assise sur une des chaises collées les unes aux autres de la zone d'embarquement, Hermine observait, dans une exaltation fébrile, les avions stoppés sur le tarmac. Elle aimait regarder ces anonymes qui

allaient et venaient, campés autour de leurs tablettes, où se ressentait une ambiance particulière d'effervescence comme si les gens s'apprêtaient à quitter leur quotidien pour rejoindre un autre monde. Même si Vienne était une ville connue, la ville de sa naissance, elle gardait toujours un parfum d'étrangeté à ses yeux. Et les années n'avaient guère infirmer cette sensation d'être désormais une étrangère dans son propre pays. En plus d'un demi-siècle, Vienne avait bien changé, s'était transformée en dépit de la gloire impériale, et chacune des époques qu'elle avait parcourues lui rappelait un épisode de son enfance dans la capitale démolie de l'après-guerre.

Tandis que des éclats de rire fusaient de toutes parts, elle entendit des groupes de jeunes munis de casquettes s'exprimer en dialecte viennois. Ses yeux furent soudainement étincelants de joie. « Tu vois », fit-elle, à Jean-Claude, « Je vais pouvoir reparler mon dialecte, j'adore l'entendre, ça me fait si chaud au coeur ! » Hermine qui n'avait vécu que jusqu'à l'âge de 11 ans à Vienne n'avait pour ainsi dire rien perdu de la maîtrise de sa langue maternelle. Elle savait aussi bien s'exprimer en allemand qu'en dialecte viennois, dont les sonorités étaient délicieuses tout comme les Viennois. *De la crème, en quelque sorte...*

Encore dix minutes et l'heure de l'embarquement allait sonner. Aline et Jérôme sirotaient tranquillement un café tandis que Jean-Claude lisait le journal. Il ne consultait jamais les informations sur son

portable. Pour toute la famille, il avait la réputation d'être hostile à internet, et malgré l'insistance de son entourage, il se résigna à acheter un portable très tardivement. Les nouvelles technologies lui inspiraient une récalcitance aiguë et il tenait tous ses papiers dans un gros classeur sans jamais utiliser d'ordinateur. Quant à Hermine, les smartphones la laissaient dubitative car elle se demandait toujours comment les utiliser. Comme elle disait toujours : « Je préfère garder mon vieux coucou qui date de Mathusalem ! » Il se leva à l'annonce qui signala l'imminence du départ. Hermine patientait dans la queue. C'est dans une appréhension mêlée d'agitation contenue qu'elle passa le dernier portique avant de monter dans l'avion. Dans l'allée, à l'intérieur de l'engin, certaines personnes riaient, affichant une légèreté qu'Hermine contemplait avec un sourire qui grandissait, à mesure qu'elle rejoignait sa place, tant partager le moment du départ avec des inconnus était savoureux. Vienne lui ravirait les yeux dans moins de deux heures et c'était la fête aujourd'hui ! Elle aurait voulu que tout le monde sache qu'elle revenait dans son pays natal avec toute sa famille et qu'elle allait leur montrer l'endroit où elle avait grandi. Elle aurait que tout le monde connaisse son histoire, à cet instant parce qu'elle savait qu'un jour son histoire serait dans un beau livre qui raconterait sa vie. Encore fallait-il qu'elle rassemble tous les papiers épars sur lesquels elle avait pris des notes pendant tant d'années et qu'avec l'assentiment de son mari, récupère les écrits de celui-ci qui adorait inscrire sur des morceaux de papiers les anecdotes qui avaient jalonné sa vie. Pour Jean-Claude, la

vie d'Hermine sortait de l'ordinaire et méritait que toute sa descendance la connaisse. Il espérait aussi voir cette empreinte de son histoire dans un livre comme la garantie que son passé serait le testament qu'elle laisserait à toute la famille, elle, qui était menacée depuis son enfance, par toutes sortes de problèmes de santé, et que Jean-Claude réprimandait souvent, quand il la voyait faire des excès. Hermine faisait du diabète, et quand elle exagérait sur le chocolat, c'est Jean-Claude qui la reprenait en disant, sans la moindre trace d'autorité, toujours avec la même mansuétude dans les yeux : « Hermine, fille de mauvaise vie ! »

Entre les rangs, certaines personnes s'invectivaient parce qu'elles voulaient changer de place et que ce n'était pas possible. Heureusement, Hermine avait une place à côté de son mari qui s'était installé devant un hublot. Il pourrait ainsi lui commenter la traversée épique des nuages cotonneux, dans l'épaisseur opaque d'un ciel strié de nuées. Elle venait de s'apercevoir en fouillant dans son sac à main qu'elle avait oublié sur son fauteuil, dans la salle d'attente, les deux magazines people. « Oh mince, alors, je n'aurai rien à lire...Le voyage risque d'être long! » dit-elle, d'une voix audible. Heureusement Aline avait *Paris Match* dans son sac et le lui prêta. Les deux enfants ainsi que leur mère étaient assis dans le rang de derrière et Jérôme, à côté de ses parents. Hermine se cala et soupira légèrement. Un peu plus de deux heures de bonheur l'attendaient et elle pourrait voyager l'esprit paisible car elle n'était pas à bord d'un Boeing, sa peur la plus redoutable...Lorsque l'avion atteignait

sa hauteur maximale, soit 9000 mètres d'altitude et sa vitesse de croisière, elle se sentait confortable.

* *

*

Vers 14h, l'avion roula tranquillement vers l'aérogare et c'est dans la précipitation qu'Hermine se dirigea, accompagnée de toute sa famille, vers la sortie. Le chef de bord qui était une femme avait manoeuvré le vol avec une parfaite aisance, aucun remous n'avait été à signaler, aucune tension particulière pendant le vol ne l'avait contrainte à perdre l'assurance d'arriver à bon port. Après avoir récupéré leurs bagages, les joyeux compères, guidés par Hermine se dirigèrent vers un SPAR, supermarché autrichien, pour se procurer les fameux chocolats, les *Mozartkulgen* composés d'un noyau de masepain à la pistache, recouvert d'une crème de nougat. Hermine remplit son escarcelle de plusieurs paquets, provisions qu'elle conserverait pour l'automne et l'hiver prochains. Ce chocolat avait complètement disparu des magasins pendant la guerre, durant son enfance. Combien de fois avait-elle rêvé de voir une tablette de chocolat dans une vitrine, la faim dans ses yeux éblouis par la candeur du soir. C'eût été la porte des Dieux, la promesse réalisée du monde spirituel descendu dans le monde physique, dans le microcosme des paradis perdus... Suprême offrande aux confins du

royaume des déshérités ! La prière exaucée, le seuil d'un autre monde où même les cieux deviennent tapissés de chocolat. Un morceau de chocolat croqué à pleine bouche, à l'ombre d'un tilleul en fleurs, cassé en tous petits morceaux, pour le partager avec ses camarades et redoubler de plaisir. Pour se consoler à jamais de la perte de tout...Après ça, pourquoi ne pas mourir ? Puisque la vie entière était résumée dans ce carré de chocolat goûté en secret, parmi une foule qui ne serait pas indifférente. Une marque importée pourquoi pas ? Pourvu qu'il soit fondant et onctueux, attachant et captivant ! Elle en aurait gardé un morceau pour la nuit et pour le matin au réveil...Cachée des yeux de sa grand-mère avec qui elle vivait. Derrière la statue d'Antoine de Padoue, dans l'antre des prières. Combien de fois avait-elle rêvé en secret que ce désir devînt réalité ? L'imagination la portait vers des sommets d'extase...C'est en dégustant une boule de Mozartkulgen dans le hall de l'aéroport que le souvenir du manque lié aux infortunes de la guerre prit un relief nouveau au regard de la profusion qui s'étalait partout, dans les boutiques. Aujourd'hui tout était à sa portée, vêtements, voyages, confiseries mais hier, seules subsistaient ces constructions de l'esprit qui emportaient son imaginaire vers des contrées mystérieuses, où le désir toujours inassouvi creuse une béance que rien ne peut venir combler...

Hermine revint au présent doucement. C'est en parcourant le tunnel qui menait au *City Airport Train* que d'autres préoccupations

vinrent remplir son esprit. Tout d'abord trouver l'hôtel et s'assurer qu'il n'était pas trop loin de l'Innere Stadt (centre ville) car c'est le Ring, célèbre boulevard circulaire qu'elle voulait visiter en premier. L'aéroport était relié au centre-ville par un train très propre. La propreté à Vienne, c'est ce que Jean-Claude avait toujours saluée comme la qualité la plus frappante. Il avait toujours soupçonné la France d'en faire défaut. De plus, en 16 minutes, ils seraient à *Wien Mitte*, principale gare de Vienne qui donne accès au réseau de métro qui n'est constitué que de 5 lignes. Des wagons à deux étages étaient superposés dans le train qui mettait à disposition des rangements pour les bagages, des magazines, journaux pour s'occuper et des écrans...

L'hôtel était situé à deux pas du Rathaus (hôtel de Ville) et du théâtre de Josefstadt. Pour y accéder, il fallait prendre depuis le métro une rue de derrière, puis traverser une grande avenue, prendre une rue transversale et monter jusqu'à la rue Buchfeldgasse. Au bout de la rue, se trouvait cet hôtel somme toute élégant qui paraissait sympathique bien qu'il fût placé dans une rue déserte où trônaient de grands buildings sans charme, très mastoques...Ils pénétrèrent un à un le hall d'entrée et se dirigèrent vers l'accueil. Un hôtel simple mais de bonne facture avec un sol en marbre, un salon rouge, un mobilier sombre et des fauteuils design. Rien de quoi émerveiller le regard, mais très intéressant sur le rapport qualité/prix. Le personnel fut très courtois, et Hermine s'exprima en dialecte viennois. Ce qui enchantait la

réceptionniste qui avoua non sans rougir que son français fût un peu rouillé. Malheureusement, hormis Aline, personne ne parlait l'anglais. Ils auraient été bien en peine de demander où était la chambre, si Hermine n'avait pas été là. Ils prirent en deux groupes l'ascenseur pour monter au 4ème étage, où étaient installées leurs chambres respectives : une d'abord pour les enfants, une pour Hermine et Jean-Claude et une pour Jérôme et Aline, toutes situées côte à côte. Aline tenait à ne pas laisser ses enfants trop longtemps seuls. Les chambres étaient peu spacieuses mais cosy. Revêtues de moquette rouge, elles combinaient un espace aux tons ocre avec du mobilier acajou et des draps blancs. Les chambres étaient dotées de la télévision par satellite, d'un minibar payant, d'un coffre-fort et d'Internet. Les salles de bain petites contenaient tout le nécessaire : douche, sèche-cheveux, produits de beauté.

Une demi-heure plus tard, ils étaient déjà dans les rues, plan à la main, cherchant le chemin le plus court pour accéder au Ring. Finalement, sur les conseils d'Aline, ils descendirent l'avenue qui menait à la Karlplatz, rendue célèbre grâce à l'architecture d'Otto Wagner qui a façonné la ville au début du siècle dernier. Puis ils coupèrent à travers rues et traversèrent la place du Musikverein pour rejoindre, un peu plus loin, la Ringstrasse. Le boulevard n'était pas aussi

animé qu'Hermine l'avait prévu bien que la circulation fût intense mais il n'y avait pas tant de touristes que ça.

Sur le boulevard, Hermine observait l'allure chic des femmes qui passaient. Elles étaient toutes habillées de robes et de manteaux élégants, et marchaient le regard fier, conscientes de leur appartenance à une certaine catégorie sociale. Il arrivait que des hommes les reluquaient mais c'était toujours avec une certaine décence, la volonté tacite de ne pas afficher ouvertement ses armes de séduction. Une sorte d'indolence se lisait sur ces visages décrispés qu'elle regardait comme si elle y reconnaissait l'empreinte secrète de sa ville. Un vent très fort s'infiltrait à travers son manteau de vison et lui glaçait les os. Le soleil, en ce mois de décembre était bien là, mais il ne suffisait pas à installer une sensation agréable de froid sec. Il devait faire moins 10 et les arbres malingres semblaient se plaindre de la fraîcheur avec le sifflement strident du vent.

Ici, se disait-elle, on n'est pas sur les Champs-Élysées à Paris ou sur la Cinquième Avenue à New York. Le pas est le plus lent, l'atmosphère plus provinciale et bucolique. Ici, tout visiteur en est intimement témoin, résonnent à chaque coin de rue, de douces mélodies, la musique apaisante de Mozart ou l'air du *Beau Danube bleu* de Strauss dont les premières mesures évoquent les brumes matinales s'épaississant sur le fleuve. Ici, les façades en pierre blanche sont dotées de larges et hautes fenêtres. Le style est noble, sobre et puissant. Il y a peu de fioritures sur les immeubles abritant les appartements des

particuliers. Les allées et les trottoirs sont larges, comme en Amérique du Nord, ou à Berlin. Les rues sont coupées au cordeau et les chaussées impeccables, pas un papier et un chewing-gum par terre...Les gens se sourient, sont aimables avec les promeneurs, s'interpellent et se disent parfois bonjour. Ici, on ne ressent pas l'oppression écrasante des tours vertigineuses, l'angoisse qui cisaille les visages épuisés par une journée de travail, la surenchère du luxe et de la provocation, l'insécurité propre aux capitales mondiales. Non, il y a ici le parfum d'un autre temps qui fait se confronter harmonieusement, sans choc culturel, dans la joie du contraste, tradition et modernité. A l'instar de Janus, Vienne présente deux visages : le visage nostalgique de la grandeur de l'âge d'or impérial, conservateur et accroché à des certitudes ancestrales et un autre visage résolument moderne où les valse de Strauss se mêlent aux sonorités rock et folk de clubs underground.

Cette ville-village considérée comme la ville la plus agréable au monde s'épanouit dans le culte de l'ambivalence, des décalages, de l'incongruité, dans un mariage improbable entre le neuf et l'ancien. Bien sûr, les trams et les voitures ont remplacé les équipages rutilants et les calèches d'antan, même si la promenade en fiacre est un plaisir prisé par les touristes.

Quand Hermine se baladait sur le Ring, elle se sentait fière et plus autrichienne que jamais. « C'est ma ville, la ville de mon enfance ! » , s'écriait-elle intérieurement, affichant un sourire béat aux passants. Partout, comme ailleurs en Europe, de riches bourgeois remplissaient

les terrasses des cafés, les restaurants, en commandant les mets les plus raffinés. Partout ils se pressaient de sortir du taxi pour pénétrer fièrement dans les halls d'entrée des hôtels les plus luxueux. Les touristes se précipitaient pour prendre des photos des monuments les plus prestigieux et ne se refusaient aucun détour pour tout mitrailler. Partout, de majestueux hôtels particuliers construits comme des palais rivalisaient de somptuosité avec les monuments qui ornaient le boulevard. Les grandes marques d'automobiles avaient installé leurs agences. Les établissements sélects accueillaient une clientèle VIP (stars de cinéma, hommes politiques). La société de consommation avait triomphé et l'aisance des plus riches masquait la pauvreté discrète des plus pauvres. Les disparités étaient effacées par le tourisme de masse et l'opulence dont témoignaient les devantures des magasins, l'accoutrement des passants et le modernisme technologique des voitures...Même si l'Europe était en crise, en proie au chômage, à la montée du populisme, du mécontentement social, de la phobie du migrant et de l'immigrant, les gens majoritairement se portaient bien. Du moins, c'est ce qu'Hermine pensait, malgré la crise de 2008 qui avait entraîné des désastres sociaux et économiques sans précédent.

En 1945, Vienne ressemblait à un paysage de désolation. Les rues avaient un goût de cendre. Au lendemain de la seconde guerre mondiale, de Londres à Varsovie, de Rome à Berlin, c'était le désastre. Il fallait tout reconstruire. En regardant les chaussures des passants, les mocassins des hommes et les escarpins des femmes, elle songeait au

temps, où elle couraient pieds nus dans les rues de Vienne... Pendant la guerre, se souvenait-elle, elle passait ses journées dans les rues, à chercher de quoi manger pour elle et sa grand-mère avec qui elle vivait, depuis le divorce de ses parents. Les garçons avec qui elle jouait, autour des fontaines, ramenaient des cigarettes qu'ils fumaient en cachette. Parfois c'était du charbon. Ils n'avaient de cesse de gambader partout pour dénicher la moindre trouvaille. Comme tant d'autres petites filles et petits garçons, Hermine n'avait pas les moyens de s'acheter une paire de chaussures. Tous les après-midis, après l'école, elle jouait dans la rue, avec ses camarades. Elle fouinait un peu partout. Elle marchait dans les gravats, sur des poutres, sous des lés de laine de verre, parmi les vitres explosées, soufflées. Elle revenait le soir, les pieds en sang, tout écorchés, avec des bouts de verre, à l'intérieur. Elle ne demandait pas l'aumône et pourtant c'était un peu comme ça que les Viennois, à l'abri du besoin, pendant la guerre, devaient la considérer. Il lui arrivait de se blottir dans la poussière pour se réchauffer comme dans une plaide. Dans la rue, il n'y avait pas de discrémiation, pas de sentiment de honte liée à la pauvreté, plutôt la joie insouciant d'avoir échappé aux bombes et d'être vivante dans les ruines. Elle s'émerveillait de la moindre découverte. A la fin, il n'y avait plus rien exposé dans les vitrines et les magasins étaient vides. Quand elle ramenait quelque chose à sa grand-mère, c'était comme si elle lui ramenait le Bon dieu. A vrai dire, elle se sentait en sécurité pieds nus et c'est un sentiment qui ne la lâchera jamais.

Les terrains vagues bordaient les bâtiments, des bosquets étaient jonchés d'objets abandonnés avec lesquels elle jouait. Parfois, dans des cours de miracles, elle faisait du saut à la corde, parfois à l'intérieur de parcs, elle se baignait dans de l'eau gluante et ouatée, les pieds couverts d'une lave boueuse qui montaient jusqu'aux genoux. Souvent, elle se promenait sans but précis et se repaissait de jeux insignifiants comme le fait de jouer sur des tas de terre gorgés d'immondices. Les moindres événements de Vienne l'amusaient, elle était toujours à l'affût d'un trésor qui eut paru pour n'importe quel enfant d'aujourd'hui une risible aventure ne portant aucun intérêt. Mais pour elle, c'était les yeux plein de vénération, la joie flamboyant dans ses prunelles qu'elle s'approchait de ces tas de terre. Tout était inédit. Il y avait souvent des tranchées dans des cratères de bombes, avec un trou béant, creusé de part de d'autre. Alors Hermine avec deux de ses amis, s'amusait à se bousculer sur une planche branlante qui recouvrait l'excavation, en poussant des cris d'épouvante quand elles étaient au-dessus du vide. Les garçons se tordaient de rire devant la frayeur des fillettes. Après c'était leur tour. Eux ne criaient jamais, ils restaient impassibles, retenant leurs rires féroces, masquant leur envie de pousser de légers gémissements par un rictus qui tordait leur visage. Il fallait rester en équilibre. C'était difficile.

C'était une vie simple, dénué de tout confort mais au combien imprévisible et aventureuse. Hermine ne se lassait jamais de ses escapades quotidiennes avec ses camarades. Elle rentrait tard le soir,

chez sa grand-mère, épuisée. Sa grand-mère la laissait faire. Non pas qu'elle fût abandonnée mais cette dernière estimait que c'était pour elle un remède à la morosité ambiante. En effet, il n'y avait rien dans les placards. Sans Hermine, sa grand-mère aurait souffert encore plus du manque de nourriture. Et elle lui était gré d'être en quelque sorte sa pourvoyeuse. Elle n'était pas comme sa cousine, dont la mère avait de la famille en Carinthie. Elle bénéficiait des récoltes des agriculteurs, de saucisses, de viande fumée et de lard...S'il y avait eu un homme dans la famille, peut-être que leur sort eut été moins funeste. Mais il n'en était rien. Son père qu'elle voyait très rarement ne songeait qu'aux femmes et à sa musique. Il était bohème et ne se souciait pas de sa fille.

Mais ce n'est pas parce qu'Hermine vivait dans la privation qu'elle ne faisait pas preuve de générosité. Bien au contraire. Comme dirait son fils Jérôme, « Hermine, c'est la bonté incarnée. » Même en temps de disette, elle partagerait sa chemise avec un pauvre malheureux. D'ailleurs une anecdote à ce sujet illustre parfaitement cette générosité légendaire. Un jour, son père avait ramené des pommes que la grand-mère d'Hermine avait installées sur le petit meuble de la cuisine. Elle ne souvenait plus du goût de la pomme. Elle en prit une et savoura la première bouchée pendant plusieurs secondes, laissant fondre la chair dans sa bouche, onctueusement avec le parfum qui embaûmait ses lèvres et le fond de sa gorge. Il était 6 heures du soir et elle entendit ses copines et copains jouer dehors. C'est à ce moment

qu'elle fit à sa grand-mère : « Je descends ! » Mais sa grand-mère la mit en garde car si elle descendait avec la pomme, cela voulait dire qu'il fallait la partager avec tous. A l'instar d'Hermine, ses camarades ne connaissaient plus le goût de la pomme. Une pomme, en ces temps de manque, c'était un joyau, l'élixir de vie ! C'est sûr qu'avec sa pomme, elle allait faire envie à tout le monde mais vallait mieux pour elle descendre retrouver ses amis que de rester toute seule à savourer la pomme, fût-ce pour se contenter finalement des noyaux. Tout le monde s'agglutina autour d'elle comme des mouches en disant : « Tu me la fais goûter ta pomme ? » Alors elle fit le tour de ses camarades et quand vint son tour, il ne restait bien entendu plus que le trognon. Sa grand-mère l'observait de la fenêtre d'en haut, en se disant, « mon Dieu, il ne va rien lui rester. » Mais comme le dira plus tard Hermine, « ça ne fait rien, j'étais contente. Contente d'avoir partagé. » Maintenant quand Hermine mange une pomme, elle avale tout, même le trognon. « C'est fou comme on est influencé par son enfance ! », disait-elle toujours à Jean-Claude et à ses enfants. Depuis ce jour, elle mangeait même les carcasses de poulet mais comme dirait Aline, « quand on reçoit du monde, c'est un peu gênant ! »

Plus d'une fois, elle avait raconté à Jean-Claude combien elle se sentait légère, pieds nus dans la rue. Combien de fois, lui avait-elle narré avec un sourire ses frasques sauvages et le plaisir de courir dans

l'herbe, les pieds à l'air libre, sans le fardeau d'une sandalette. Le plaisir de sentir la surface en dessous, pelucheuse ou rugueuse. Parfois, quand il pleuvait, elle embrassait la pluie plutôt que de s'abriter sous un porche venteux et d'attendre que le beau temps revienne. Elle gambadait, les pieds mouillés dont la corne était épaisse et dure comme de l'acier. Jean-Claude n'avait jamais été outré par cette attitude non-conformiste. Il l'attribuait au caractère d'Hermine, dont la candeur était le principal trait : une candeur qui faisait de la vie un éternel recommencement. Son ingénuité la poussait à faire des choses qui paraissaient pour d'autres non conventionnelles mais c'est ce qui faisait aussi le charme de sa personnalité. Les yeux enflammés, souvent étincelants de lumière, elle racontait à son mari ses moindres épopées. Avec les enfants des rues, sur le bitume, les pieds nus, elle inventait des jeux et des rondes, avait-il écrit dans un petit bout de papier qu'il conservait dans un cahier en mémoire de ses folles équipées. Il aurait pu l'appeler la comtesse aux pieds nus en l'honneur du film de Joseph L. Mankiewicz parce qu'un jour, il lui était arrivé une fois de marcher pieds nus, sous les arcades du Louvre, à Paris, tandis qu'elle faisait le tour des boutiques dans le quartier et qu'elle attendait son mari qui était en mission à Paris. Elle avait chiné un peu partout pour trouver une paire de chaussures à sa taille mais elle n'en avait pas trouvé. Alors épuisée par la chaleur, les pieds gonflés, elle avait décidé de retirer ses chaussures. Stupéfaction quand son mari la retrouva le soir, ainsi, avec son tailleur impeccable et son petit chemisier blanc, les pieds dénudés. « Tu fais la comtesse aux

pieds nus ! » s'était-il exclamé. Elle avait ri sans éprouver la moindre culpabilité et lui avait rétorqué : « Tu sais, le président de la république aurait pu passer par là, je m'en fichais complètement. Je suis bien pieds nus, ça me rappelle mon enfance ! » Son mari, peu surpris par sa réponse la supplia tout de même de remettre ses chaussures car il avait l'intention de l'inviter dans un restaurant chic. Ce qu'elle fit jusqu'à être attablée, avant d'à nouveau, dans un soupir de soulagement et sous le regard complice de son mari, les retirer. Maria d'Amata, héroïne de *La Comtesse aux pieds nus*, est comme Hermine, elle a le sentiment que ses chaussures l'éloignent de ce qu'elle est vraiment, de son enfance. Elle rêve de retrouver l'innocence d'autrefois et ne supporte pas l'oppression que représente un pied enfermé dans un soulier, accessoire d'apparat qui enferme dans la représentation mondaine.

Au restaurant, elle lui avait conté une désagréable aventure de sa jeunesse. Un jour, elle avait dû porter les chaussures de sa grand-mère car il n'y avait plus sa taille à la mairie. Elles étaient pointues et une odieuse bosse les déformait, les gondolait. Hermine se souvenait de leur laideur. Une laideur si manifeste qu'elle éprouvait de la honte à l'idée de porter pareilles monstruosité. Il y avait une bride sur le côté avec un petit bouton noir. Ses doigts de pied nageaient dans les chaussures. Sa grand-mère avait mis du coton pour qu'elle soit à son aise. « Le pire, c'était les talons ! » avait-elle dit à Jean-Claude, ce jour-là, alors qu'il avalait une bouchée de pain. C'était la première fois qu'elle marchait avec des talons, et lorsqu'elle arriva en classe, elle fut la risée de ses

camarades, tellement elle était gauche. Elle marchait sur la pointe des pieds en titubant. Elle manqua plusieurs fois de tomber à la renverse. Elle était restée deux jours ainsi, priant en secret devant la statue d'Antoine de Padoue, une fois rentrée chez elle, pour que le supplice cesse car plus personne n'osait l'approcher tant elle éprouvait l'opprobre de la classe...

* *

*

Majestueux, ce bâtiment imposant qui avait triomphé de la malédiction de la guerre et qui savait encore aujourd'hui émouvoir les passants. Il représentait la fierté de Vienne. Devant eux, s'érigait dans toute sa splendeur l'opulente architecture de l'Opéra de Vienne, *le Wiener Staatsoper*. Premier grand projet de construction du Ring commandé par l'empereur François-Joseph en 1861, l'opéra de Vienne a été inauguré le 25 mai 1869, avec Don Giovanni de Mozart chanté en allemand... L'ambition fut d'en faire une des premières scènes lyriques d'Europe... « C'est là que j'aurais voulu emmener ma mère ! Qu'est-ce qu'elle aurait été fière de voir un opéra, ici sur le Ring, tu comprends, on était si pauvre. C'était du luxe pour nous ! J'aurais voulu l'inviter, avant sa mort, ça c'est quelque chose que je regrette » confia Hermine à son fils, Jérôme, impressionné par le colosse, dont l'attention était retenue par la beauté des statues et arcades de la façade principale. De

chaque côté du monument, trônaient de belles fontaines où s'agglutinaient les pigeons. Aline prit en photo une étoile blanche en hommage au compositeur Gustav Mahler, avec la date de sa naissance et de sa mort, gravée sur le trottoir. Le Hofoper am Ring, avec sa salle de 2260 places, devint officiellement le Staatsoper en 1918. Il connut sa véritable heure de gloire lors de l'entrée en scène de Gustav Mahler qui en assura l'intendance pendant dix années (1897-1907). Fermé en septembre 1944, sous la houlette de Goebbels, après la représentation du *Crépuscule des Dieux* de Wagner, incroyable présage, il fut détruit l'année suivante par les bombardements américains, le 12 mars 1945. Chaque début d'année, l'auditorium transformé en gigantesque piste de danse reçoit les convives les plus prestigieux, chefs d'Etat, stars médiatiques, avec son cortège de paparazzis pour le bal le plus cher de la ville, *l'Opernball*.

Poursuivant sa marche dans un dédale de cours intérieures et placettes, Hermine aperçut la Porte Saint-Michel, l'entrée du palais de la Hofburg vers laquelle elle s'empressa de se diriger. « C'est ici que séjournait la famille impériale en hiver. En été, elle préférait aller au château de Schönbrunn », s'exclama-t-elle, alors que son mari mitraillait l'entrée du palais avec son appareil photo numérique. Se trouvait également à côté de la Porte Saint-Michel, la célèbre école espagnole de Vienne (die Spanische Hofreitschule), école d'équitation qu'Hermine

aurait voulu faire découvrir à sa famille, mais la visite se déroulait le matin et il était déjà 15h passé.

Devant l'église Saint-Michel, égayée par le bruits des sabots, Hermine regardait passer les calèches viennoises, en se replongeant à l'époque de l'empereur. Combien de fois avait-elle regardé la célébrissime trilogie du réalisateur autrichien Ernst Marischka, Sissi (1955), Sissi impératrice (1956) et Sissi face à son destin (1957) qui mettait en scène l'impératrice sous les traits de la jeune Romy Schneider et François-Joseph interprété par le beau Karlheinz Böhm ? Les appartements impériaux lui évoquaient la tendre liaison du couple rendue célèbre par la trilogie et un peu déformée, car dans les faits, Sissi critiquait vivement l'institution du mariage et n'était pas véritablement une épouse éprise de son mari. C'était pourtant l'image qu'elle voulait immortaliser. Vienne était pour elle la ville des amours, du romantisme et c'était toujours une joie nouvelle que de la redécouvrir en compagnie de son mari.

Un peu plus loin, en revenant vers le Ring, se trouvait le Burgtheater (théâtre de la cour impériale) qui demeure après la Comédie Française le plus vieux théâtre européen existant. L'élément le plus intéressant de cet édifice remarquable était les fresques du plafond des deux halls d'entrée, peintes par Gustav Klimt, son frère Ernst, et leur ami et collaborateur Franz Matsch. « Tu vois, ce monument est

formidable ! », dit-elle à son mari, les yeux plein d'émotion, « c'est ici que j'aurais voulu que tu m'invites un jour ! Quelle fierté pour moi d'assister à une pièce de théâtre comme à la comédie française ! Dans ma ville natale, avec toi, seulement. » Son mari s'esclaffa sans dire mot. Même s'il trouvait ce désir un peu incongru, sachant qu'il ne parlait pas un mot d'allemand et que toutes les pièces étaient interprétées en allemand, il prit note et lui assura finalement qu'ils iraient ensemble la prochaine fois. Malheureusement il n'y eut pas de prochaine fois, car Jean-Claude mourut quelques années après ce dernier voyage qu'Hermine souhaitait garder comme son ultime souvenir, celui de sa ville d'enfance. Depuis la mort de son mari, elle ne souhaitait pas revenir en Autriche. Elle savait que seule, sans son mari, Vienne aurait un parfum de désolation et de fin du monde, un peu comme la ville bombardée qu'elle avait dû quitter en 1947, quand elle est allée rejoindre sa mère en France pour s'y installer. Les bombardements, elle les avait connus de plein fouet, surtout les deux dernières années. Le matin, elle se réveillait dans un cauchemar de ruines. Dans les rues, les tiges d'acier des piliers dressés vers le ciel se dressaient comme des épines. Elle les contournait, accompagnée de ses camarades. Les sols étaient souvent défoncés. Dans ce décor cataclysmique, elle ramassait pêle-mêle, des assiettes, un pull, une paire de ciseaux et des restes de boîtes de conserve. Dans certaines maisons, si les murs étaient fissurés par endroits, les étages, eux, s'étaient affaissés pour constituer une mille-feuille jusqu'au rez-de-chaussée. Dans l'air se disséminait l'odeur

putride des cadavres d'animaux en décomposition : des chats, des chiens, des pigeons et des merles, pour la plupart quand ce n'était pas des rats. Par endroits, les maisons étaient pulvérisées, supplantées par des monceaux de débris et de béton broyé, formant comme un linceul de poussière sur les bâtiments éventrés. Hermine vit son école en ruines, abattue par les frappes américaines. Des immeubles autour de chez elle étaient déchiquetés par les explosifs, les vitrines remplacées par des trous béants, les rails des trains arrachés. Au début, tout avait commencé par de nombreuses alarmes et sirènes retentissantes, signifiant une attaque aérienne imminente qui la réveillait la nuit. Alors, elle allait se protéger à la cave mais quand les bombardements s'intensifièrent, c'est dans un bunker qu'elle allait trouver refuge, parmi des centaines d'autres personnes toutes aussi entassées et désemparées qu'elle. Un peu plus loin, à 1km de chez elle, se trouvait l'arsenal. C'était un immeuble qui s'étendait jusqu'au 10ème arrondissement regorgeant de munitions et d'artillerie lourde. Le quartier d'Hermine était très bombardé parce que le 3ème arrondissement était un endroit stratégique, avec sa petite gare, au bout de la rue Kölblgasse où elle habitait, et ses chemins de fer. Le belvédère était constamment la cible des bombardements mais les forces alliées n'auront jamais le privilège de toucher ce lieu hautement symbolique qui était le château privé de Mussolini, Hitler et Staline. Seuls les parcs alentour avaient été endommagés.

A la fin de la guerre, Hermine faisait l'école buissonnière tant les bombardements devinrent intenses. Si son oncle Ludwig avait été à ses côtés pour l'accompagner dans ses devoirs, comme il l'avait fait pour sa fille qui est devenue bibliothécaire après avoir été un petit rat de l'opéra, peut-être qu'Hermine aurait eu de bonnes notes. Mais l'absence d'accompagnement et la guerre avaient fait d'elle une bien piètre élève. Sa grand-mère et elle n'avaient souvent qu'une vingtaine de minutes pour rejoindre à grande hâte le bunker. A l'intérieur de ce dernier, des couloirs blanchâtres avec des marches et des étages s'alignaient indéfiniment. Il ressemblait à un grand bloc sans fenêtre. Impossible de respirer dans ce désordre de plots, de ciment bétonné... Sa grand-mère était assise sur une petite valise, toujours la même valise, avec tous les papiers importants au cas où son appartement prenait feu durant un bombardement...Hermine entendait souvent des cris et des femmes qui pleuraient. Parfois, les enfants hurlaient parce qu'il n'avaient rien à manger durant des heures et qu'ils devaient rester stoïques au milieu de l'effroi et de la torpeur. Parfois, il arrivait que des femmes ou hommes éprouvent un malaise et beuglent : « Ambulance, ambulance, amenez une ambulance ! » Heureusement, des infirmières qui n'étaient pas en service prêtaient secours aux personnes malades. Il fallait traverser une ligne de chemin de fer en empruntant un petit pont pour rejoindre le bunker. Ce petit pont n'existe plus aujourd'hui. Ensuite, elles descendaient le long du Rennweg et tombaient sur une église, un hôpital et à deux mètres devant elles, c'était le bunker. Au départ,

Hermine avait suffisamment de temps de descendre jusqu'à ce petit pont, mais en 1945, il fallait s'habiller très vite. Souvent elle était prise au dépourvu. Il lui arrivait de marcher sur ses lacets ou elle ne retrouvait pas sa deuxième chaussette. Sa grand-mère la sommat de se dépêcher en lui faisant comprendre qu'il ne s'agissait pas d'un jeu, que la guerre était une affaire très sérieuse qui pouvait entraîner la mort d'innocents. Ce à quoi Hermine ne répondait pas, car elle le savait dans son for intérieur. Elle était consciente de courir à chaque fois le plus grand danger et que seul le bunker était un endroit sûr.

Hermine et ses joyeux larrons poursuivaient leur périple dans Vienne, tandis que chaque endroit lui rappelait son errance dans les rues quand elle était encore une enfant. Au nord du Burgtheater, se nichait un superbe bâtiment qui lui fit oublier un instant les calamités de la guerre, le Rathaus, autrement dit l'hôtel de ville qui était enluminé de toutes parts et dont le porche d'un mètre de haut décoré de bougies, accueillant les visiteurs à l'entrée de la place de l'hôtel de ville, redoublait d'éclat. Depuis la mi-novembre, cette belle place de Vienne s'était transformée en marché de Noël enchanteur. Parmi les maisonnettes traditionnelles en bois, le temps semblait s'arrêter pour toute la famille et la magie de Noël ravissait leurs yeux. Rien n'était plus magique que de contempler les petits objets artisanaux en dégustant un bon verre de vin chaud. L'odeur des biscuits de Noël et du punch chaud les attirèrent inmanquablement et c'était avec délectation

qu'ils observaient les stands offrant ces petits mets délicieux. Ce n'était pas moins de 150 stands de vente du marché de Noël de l'Enfant Jésus qui proposaient des cadeaux de Noël, des décorations pour les arbres de Noël, de l'artisanat d'art, des délices culinaires, des sucreries et des boissons chaudes. Les arbres de l'enceinte verte formée par le parc de l'Hôtel de ville étaient décorés d'un éblouissant design lumineux et brillaient d'un éclat festif le long de la Ringstrasse. De plus, à quelques pas de là, se trouvaient deux grandes patinoires de 7000 m² reliées entre elles par de petits chemins de glace qui serpentaient sous les arbres du Rathauspark et sur lesquelles il était possible de pratiquer le curling, sport très prisé en Amérique du Nord. De merveilleuses installations dans le parc thématisaient les contes de Noël pour les enfants. Dans la *Volkshalle* de l'Hôtel de Ville, les petits pouvaient décorer gratuitement des pains d'épices, faire du bricolage et rédiger leurs vœux à l'enfant Jésus. L'ambiance était conviviale, festive et Hermine prit beaucoup de plaisir à converser dans son dialecte natal avec les Viennois tandis que le reste de la famille sirutait son vin chaud. Quelle joie pour elle de servir d'interprète !

Ainsi, se rappelait-elle, en parlant à d'autres Viennois venus savourer les richesses du marché de Noël que la fête de Noël débutait le 1er dimanche de l'Avent : ce jour-là, on allumait traditionnellement la première des quatre bougies de la couronne de l'Avent. Elaborée avec des branches d'épicéa, des pommes de pin et décorée de légumes ou de

gourmandises, cette couronne brûlera sa dernière bougie le soir de Noël. En Autriche, toute la journée du 24 décembre s'accomplit sous un rite particulier : le salon figure comme une zone interdite aux enfants, impatients de découvrir les cadeaux, alors qu'ils ont ouvert la dernière fenêtre du calendrier de l'Avent. Mais il leur faudra attendre jusqu'au soir pour assouvir leur soif de curiosité. Au crépuscule, quand les lumières de la maison s'éteignent, le grand moment approche mais il n'est pas encore temps de pouvoir franchir le seuil du salon, car le Christkind (l'Enfant Jésus), une créature angélique et ses compagnons doivent allumer les bougies de l'arbre de Noël, ultime instant avant l'émerveillement. Les enfants ne peuvent venir s'agenouiller devant le grand sapin qu'une fois que la clochette a résonné et que les messagers du ciel s'envoleront, laissant la pièce vide. C'est le signal tant attendu, Ding - dong - ding - dong ! Les enfants peuvent pénétrer les lieux et venir ouvrir leurs cadeaux. Ils découvrent un merveilleux sapin et une crèche installée sous celui-ci, souvent héritée des grands-parents ou des arrière grands-parents. Mais avant de se précipiter sur les cadeaux, petits et grands entonnent un chant de Noël (très souvent « Douce nuit, sainte nuit »). Après ça, un grand silence règne dans le salon, les enfants sont subjugués par leurs découvertes. Puis vient le temps du dîner, souvent très simple, à base de carpe qui se termine par la dégustation de petits gâteaux de Noël - une grande variété de biscuits et pain d'épices - que toutes les mères autrichiennes confectionnent à partir d'ancestrales recettes. On y retrouve par exemple, les « Kekse »,

de savoureux biscuits au beurre, parfumés à la cannelle et à la vanille. Leur forme est magnifique, ils épousent le contour de l'étoile, du sapin ou du croissant. La soirée peut se clore par un passage à l'église pour écouter la Messe de Minuit. C'est selon les envies et les accointances religieuses.

Hermine se souvenait également que son père avait toujours fait en sorte qu'elle ait un sapin à Noël, même tout rafistolé avec quelques branches et un support. Il y avait souvent très peu de décorations parce qu'ils étaient très pauvres : des morceaux de sucre enveloppés dans du papier journal ornaient le sapin avec des biscuits secs. Quand elle vivait encore avec sa mère, Hermine avait droit à des cheveux d'ange qui s'étiraient comme du coton et dessinaient des spirales dans la lumière ombragée du soir. Elle avait toujours un sapin mais pas de crèche. Ses cousines, elle, avaient des demi-lunes et des étoiles sur leur sapin avec des boules. Pourtant, Hermine n'éprouvait aucune envie à leur égard, elle savait qu'en Autriche, Noël était un instant sacré qu'elle partageait avec sa famille. Elle n'était pas seule comme d'autres enfants orphelins et son père et sa mère avaient toujours pris soin d'elle même s'ils n'avaient pas d'argent.

Après la visite du marché du Rathaus, Hermine, grisé par la beauté des enluminures de Noël, s'engagea dans le labyrinthe étroit des rues médiévales serrées autour du quartier de la place *Am Hof* en oubliant presque sa famille quand son fils, soudainement, l'interpella : «

Alors, tu nous emmènes où comme ça ? » «Tu verras, tu verras, petite surprise du jour ! » lui répondit-elle, en affichant un sourire franc. Le vieux Vienne avait préservé son charme médiéval. Au gré des pérégrinations décidées par Hermine, toute la famille s'enthousiasma devant les ruelles pavées, étroites et tortueuses, les vieilles églises dont les façades étaient écornées par le temps, les échoppes ombragées où se nichaient des accessoires inutiles sans grande valeur, où l'on pouvait aussi débusquer, stupéfaits, le livre d'Hitler, *Mein Kampf*, au milieu de reliques. Le lierre envahissait les murs sombres, les maisons étaient paisibles, les fontaines étaient tarées. Plus aucun enfant ne jouait sur les places, comme au temps de l'enfance d'Hermine où les loupiots grouillaient dans le vacarme du soir, se retrouvaient pour patauger dans les fondrières ou dans les fontaines d'eau gluante...Un peu plus loin, triomphait la paix souveraine de la rue Herrengasse, la rue des Seigneurs, d'où l'on pouvait admirer les colosses baroques de l'empire. « Voilà, c'est ici ! » s'écria Hermine quand elle aperçut le Festel-passage qui abritait le célèbre café central fréquenté par Freud, Arthur Schnitzler mais aussi par Léon Trotski qui refaisait le monde devant son café. Hermine entra avec sa famille dans les lieux tandis que tous les yeux étaient rivés sur ce magnifique décor avec son imposant hall à colonnes couleur ivoire et ses grandes fenêtres. Doté de petites tables rondes, de banquettes rembourrées de velours et d'un piano demi-queue en bois sombre, le café central était une institution bien établie dans la

capitale où se côtoyaient toutes les classes sociales, de l'élite intellectuelle et artistique aux classes moyennes et au monde ouvrier.

« Je vous recommande une tasse de Mozart, fit-elle en s'installant. » Jean-Claude était ébloui par l'ambiance, par son charme musical. Il n'arrêtait pas de contempler les moindres recoins de la grande pièce où allaient et venaient les serveurs les plus courtois. Hermine regarda la carte même si elle connaissait déjà son choix. « Je vous conseille de goûter au Sachertorte », reprit-elle, en souhaitant éveiller l'appétence de son mari qu'elle dévorait des yeux pour susciter l'envie. « C'est une merveilleuse génoise au chocolat fourrée de confiture d'abricots parfumée d'une couche de chocolat aux noisettes, un délice ! Sa recette est jalousement gardée. Ce gâteau est d'origine princière. C'est Franz Sacher qui l'a conçu à l'âge de 16 ans. Le prince a adoré. Depuis-là, le gâteau ne peut être imité et il est vendu dans le monde entier, à Paris, Berlin, Londres et dans bien d'autres capitales ! » Jean-Claude, en étudiant soigneusement la carte était plutôt tenté par un dessert copieux. Son attention se concentra sur le Kaiserschmarrn. Il demanda plus d'explications à sa femme. Elle lui répondit qu'on avait voulu faire un jour, une crêpe à l'empereur, une crêpe assez épaisse. La crêpe était ratée. Alors les cuisiniers de l'empereur ont cassé la crêpe avec une cuillère en bois, pour en faire plein de petits bouts dorés, qu'ils ont sauté à la poêle. Puis ils ont mis du sucre dessus. « On sert ça avec de la compote de quetsches ou d'abricots, poursuivait-elle, les yeux remplis de convoitise. L'empereur a trouvé ça succulent ». Aline opta pour

l'Apfelstrudel, ce délicieux gâteau aux pommes que lui confectionnait de temps à autre Hermine. C'était son dessert préféré. Les deux enfants choisirent la même chose. Tout comme elle, ils en raffolaient. Hermine tenait sa gourmandise légendaire de sa grand-mère qui lui racontait comment étaient les gâteaux avant la guerre, car, dans les années 40, les boulangeries étaient vides. « Il y avait des gâteaux de toutes sortes, des roulés au pavot, à la confiture de framboise, des gâteaux au chocolat avec de la chantilly », narrait-elle, devant les yeux écarquillés d'Aline. Souvent, Hermine, enfant, s'endormait en songeant à tous les gâteaux qu'elle trouverait sur la table de la cuisine au réveil. Même si tout ça n'était qu'un rêve, elle savourait ces instants d'évasion comme des délices où l'imagination semblait avoir, par sa force, remplacer la réalité. Tous les récits du temps de François-Joseph contés par sa grand-mère l'émoustaillaient au point de lui faire perdre le sommeil. Elle aimait les pâtisseries plus que tout depuis ce moment-là. Cela lui rappelait le fameux jour, aussi, où elle avait apporté à la mère de Lucien, sa grand-mère d'adoption, deux babas au rhum alors que cette dernière était alitée. Hermine s'était déplacée après le travail pour se rendre à l'hôpital et lui faire cette surprise. La grand-mère avait été émerveillée. Les gâteaux sont un îlot de répit au milieu d'une mer tempétueuse, où la maladie emporte les moindres espoirs, les moindres certitudes. Dans cet effondrement, apparaît le mirage de la pâtisserie, le délice de quelques minutes de répit. « Il n'y a que ça pour consoler », ajoutait-elle, en prolongeant son récit. Hermine savait à l'instar d'André Gide que les

nourritures terrestres étaient plus qu'un baume au coeur, c'était la promesse du paradis retrouvé, l'extase sur terre, le plaisir porté à son comble, la vérité tant recherchée après des mois de tourments, de labeur et de turpitudes quand toutes les représentations s'affaissaient devant l'inanité de la vie face à la mort. Elle savait qu'au temps de la guerre, un petit morceau de gâteau au chocolat, une gorgée chantilly fondante auraient suffi à lui faire oublier tous ses malheurs. Tout le monde pouvait être attendri par la douceur de ses yeux quand elle racontait ses petites histoires. Surtout Aline qui remarquait sans mot dire, mais émue, l'éclat de ses yeux qui lui donnait un air paradoxal, à la fois brillant et teinté de nostalgie. Quand tout le monde fit son choix, Hermine lança au serveur en allemand « Herr Ober ». Ce dernier s'empressa de faire la commande. A sa grande surprise, il maîtrisait parfaitement la langue de Molière. Jérôme fut ravi et lui demanda des compléments d'information sur les gâteaux installés dans la vitrine au comptoir. Il suivit le conseil de sa mère et prit une Sachertorte.

Non loin du café central, se trouvait la place *Am Hof* qui, selon les dires d'Hermine valait le détour. Si elle voulait à tout prix rester un peu de temps, sur la place *Am Hof*, c'était surtout pour admirer les musiciens qui se rassemblaient sur les trottoirs en jouant de la cithare, du violon ou de l'accordéon, dans une atmosphère très conviviale. Son père était compositeur de musique et jouait de la cithare. Chaque fois qu'elle écoutait de la musique à Vienne, le souvenir de son père qu'elle

avait très peu connu, lui revenait. Ce joueur qui aurait pu devenir célèbre grâce à la composition de la musique du *Troisième Homme*, duquel Anton Karas s'était inspiré en lui rachetant les droits au marché noir, avant de s'envoler pour Londres et d'en devenir le compositeur officiel, c'était le père manquant qu'elle avait idéalisé durant de nombreuses années et qu'elle retrouvait quand elle allait écouter les *Wiener Lieder* (chansons viennoises) à Grinzing, un village situé sur les côtes de Vienne. Le marché de la place *Am Hof*, situé au cœur des fortifications romaines, était vivant, et mettait à disposition des promeneurs une grande quantité d'étalages d'artistes, potiers et artisans. C'était l'occasion pour eux de découvrir les savoir-faire des métiers de l'artisanat provenant de différentes régions autrichiennes. Ils dégotèrent des jouets anciens, des antiquités, des bijoux, des céramiques et des bouquins poussiéreux qu'ils consultèrent avec un appétit de collectionneur. Et la gastronomie n'était pas en reste, non plus, avec sa bière artisanale et la fameuse saucisse viennoise dont ils savouraient l'odeur qui se disséminait autour de la place.

Hermine prit alors la direction de la Stephansdom, la cathédrale Saint-Etienne qui se dressait aujourd'hui dans un ciel bleu azur avec sa tour de 137 mètres de haut dominant les toits et les clochers de Vienne. C'est ici que Mozart eut droit à sa bénédiction funèbre, avant d'être jeté

dans la fosse commune. C'est là également qu'il s'est marié avec Constanze Weber en 1782. Lors des derniers bombardements d'avril 1945, l'intérieur de la cathédrale fut en proie à un incendie qui fit s'effondrer la toiture et fondre une cloche de vingt mille kilos, la « Grosse Pummerin ».

C'était la première fois qu'Hermine visitait l'intérieur de la cathédrale. Elle fut émerveillée par ce décor marin et féérique, où valsait une mise en lumière artistique qui donnait à voir des entremêlements de couleurs chatoyantes qui faisaient miroiter sur les piliers et les voûtes des reflets roses, bleus ou mauves. Hermine était bouche-bée, le nez au plafond, observant sans discontinuité les lustres brillant de mille feux et les statues prenant un relief différent avec les dégradés de lumière.

Ils étaient désormais à deux pas du Stadtpark où, en début de soirée, ils étaient conviés à assister à un concert au Konzerthaus situé dans le parc. C'est Aline qui avait concocté ce programme en achetant des places pour toute la famille dans le célèbre auditorium. Mais avant de vivre une soirée mémorable en compagnie de valse de Johann Strauss, *le Beau Danube bleu*, *La Valse de l'Empereur* et *Histoires de la Forêt viennoise* entre autres, accompagnées de danseurs de ballet, les acolytes (ses deux petits-enfants et Jean-Claude) se livrèrent à un concours de photos les plus hilarantes devant la statue de Franz

Schubert et devant la statue dorée du « roi de la valse » Johann Strauss fils, violon à l'épaule et encerclé de figurines dansantes, en suspension. Cette fois tout le monde se lâcha. Les mimiques les plus abominables furent prises d'assaut par l'appareil de Jérôme rivé sur eux. Ils devaient se donner en spectacle avec les caricatures et simagrées les plus ubuesques. Les deux femmes, Aline et Hermine, elles, s'adonnèrent un peu plus loin, à quelques mètres des statues, devant les yeux admirateurs de Jean-Claude aux minauderies les plus ridicules en singeant des gestes précieux pour imiter le protocole étouffant de la vie des Habsbourg et représenter le conflit larvé entre la l'Impératrice Elisabeth, dite Sissi et sa belle-mère. C'est vrai que la tradition de l'étiquette à Vienne et l'exigence de rigueur dans le comportement mondain pouvaient agacer les plus jeunes et les plus désinvoltes. Mais au bout de quelques secondes, Hermine mit fin à cette comédie, remarquant les regards perplexes des promeneurs viennois qui semblaient voir d'un mauvais oeil qu'on défigurât de la sorte la prestance de grands maîtres. L'intention n'était aucunement de profaner la mémoire de ces grands artistes, au contraire, ils avaient tous le plus grand respect pour eux. C'était plutôt la volonté de garder un souvenir plaisant de la ville, et d'amoindrir un peu le côté trop sérieux, un peu hautain du prestige historique de Vienne.

Toute la troupe fit le tour du parc, en profitant de la fraîcheur de la flore où senteurs de rose et d'herbe coupée se mêlaient au parfum

d'agrumes des algues marines. Le Stadtpark était une sorte de « rêve vert », tant s'y promener à l'ombre des grands hêtres était plaisant, tant l'imagination bouillonnait devant tant de calme champêtre et d'inspiration sortie d'un autre temps. Pas étonnant que le Stadtpark renferme les deux statues de deux grands poètes de la musique, c'est un lieu pour méditer, chanter en silence, fredonner un air de Schubert, de Johann Strauss, composer ou écrire. Ce jardin dessiné comme les jardins anglais était le parc préféré d'Hermine qui y décelait toute la beauté catalysée de Vienne, où les promeneurs baladaient leurs chiens en toute tranquillité, parmi les bosquets d'arbres, les bassins d'eau où pataugeaient des canards.

C'est dans ce décor si propice à la contemplation et à la musique qu'ils se rendirent au *Kursalon*, enfièvrés par une excitation non retenue. « Si ma mère savait que j'étais venue voir un concert ici, elle serait ébahie ! » pensait Hermine en confiant ses vêtements au responsable des vestiaires. À l'entrée, trônait un magnifique sapin de Noël au sujet duquel Hermine ne tarissait pas d'éloges, avec de belles guirlandes et boules dorées et une gigantesque crèche dédiée à l'Enfant Jésus. Une fois dans la salle, voyant défiler les premiers danseurs, elle fut si émue que des larmes perlèrent sur son visage puis elle esquissa un sourire quand son mari remarqua l'émotion qui l'avait submergée. Il lui prit le bras et la serra vigoureusement, en étant à son tour, pris d'une tristesse soudaine, comme si le passé remontait aussi, meurtri par la

douleur furtive de sa femme. Elle prit la main de son mari et pria pour sa mère, en se laissant bercer par la musique. Elle qui avait tant souffert et qui avait tout fait pour la sortir de l'enfer, au sortir de la guerre et la ramener en France. Elle lui devait ça, cet hommage silencieux, au rythme des valse de Strauss. Cette fameuse lettre qu'elle lui avait écrite deux mois après sa mort, en 1974, elle la connaissait par coeur et la psalmodiait en silence dès qu'elle songeait à elle. La musique scandait sa récitation intime.

* *

*

Chère Maman,

Tu me confiais dans un de tes mots laissés dans mon cahier de poésie que la vie était une chance qu'il fallait saisir, un défi qu'il fallait relever. Tu me disais que je devais affronter chaque obstacle de la vie avec courage, que les turbulences rencontrées sur le chemin devaient affermir ma volonté et me rendre plus forte. Tu me disais encore que j'étais le plus beau cadeau de ta vie et j'ai essayé toute ma vie de me montrer reconnaissante pour tant d'amour reçu. Qui a la chance d'avoir pareille mère ne peut que témoigner à la vie une infinie gratitude, car c'est très tôt que tu m'as chérie et révélé que j'étais ta

source de lumière, l'être le plus précieux à tes yeux. Cet amour que tu m'as donné si jeune a nourri en moi une confiance inébranlable en la beauté de la vie. Je ne me suis jamais plainte d'un sort difficile. J'ai toujours voulu te montrer combien j'étais pugnace et déterminée. C'est grâce à cette disposition d'esprit que j'ai pu rencontrer l'homme de ma vie, si jeune. Il me savait protégée par ton amour et m'a comblée de joie pendant plus de 60 ans. J'ai eu une vie grâce à toi, ma chère mère, magnifique, faite d'épreuves, certes, mais toujours poussée par les ailes d'un désir ardent : celui de croquer chaque instant comme si la vie était béatitude et qu'il fallait la savourer dans ses moindres recoins. Aussi je ne regrette rien. Je porte la mémoire de ton être, plus que dans mes cellules, dans tous les gestes du quotidien, dans mon amour pour mes enfants et pour les autres, même les inconnus. Tu m'as donné la force d'être une mère responsable et aimante et mes enfants me le rendent bien. Toi qui as fait cette longue route pour venir en France et rejoindre un homme que tu connaissais à peine, du prénom de Lucien. Il était tombé éperdument amoureux de toi. Toi qui as fait cette longue route pour revenir me chercher à Vienne, alors que mon père ne voulait pas me laisser partir vivre en France. Toi qui as traversé sous l'occupation, l'oppression administrative, munie de papiers autorisant mon départ, mais fébrile à l'idée qu'il puisse en manquer un. Toi qui as courageusement, traversé quatre frontières, russe, américaine, anglaise et française dans cette ville décharnée et occupée qu'était Vienne, en 1947. Elle ne ressemblait plus qu'à l'ombre d'elle-même, il ne manquait

plus que les miradors de Berlin pour en faire une véritable prison à ciel ouvert. Tout était conquis par le marché noir et dans les rues, des tonnerres d'indignation rendaient les Viennois presque fous. Les foules s'épaississaient, avançaient comme un immense pantin désarticulé dans des nuages de ciment éclaté, de poussière ocre. Des vieillards édentés sillonnaient les rues pour chercher de quoi se nourrir pour quelques schillings autrichiens. Et moi, je déambulais dans ces ruines, moi la fillette aux pieds nus qui n'osait pas s'aventurer vers le centre-ville de peur de se faire arrêter par la patrouille internationale. Les quatre puissances, à tour de rôle, assuraient le contrôle et la sécurité dans l'Innere Stadt. Toi qui avais connu le pire, dans la nuit du mois de juillet 1944, quand des membres de la gestapo ont pris d'assaut ton appartement pour t'emmener de force à la caserne Rosa dans une cellule, où te guignait une prostituée en cuirasses et bottes noires. Le chef de police t'avait fouettée à plusieurs reprises, détestant tes gènes tchèques car ton nom de famille Slunetschko se prêtait à beaucoup de fantasmes sur tes origines et à diverses interprétations. Tu ne savais pas encore que c'était un nom d'origine juive tchèque et que seulement pour ça, on assassinait dans les camps de concentration. Tu avais peur, oui, des frissons dans tous le corps. Quand ils étaient venus te prendre, tu t'étais montrée obéissante mais tu savais aussi que si une heureuse coïncidence ne t'avait pas fait croiser ce militaire dans le couloir, tu serais peut-être aujourd'hui morte dans le camp de Mathausen. Oui, il y avait eu cet élégant Monsieur dans le couloir de la caserne pour te

sauver. Ta mère avait travaillé comme cuisinière pour lui et tu avais fait le service avec elle. Il a tout de suite senti ta détresse. Il t'a sortie de là, grâce à son influence et sa bienveillance. Il ne se souvenait guère de toi mais une femme éplorée par le chagrin, fût-elle d'un rang social inférieur au sien, avait eu raison de sa pusillanimité et il avait lutté contre vents et marées pour interdire ton internement. Du moins, c'est ce que tu t'étais imaginée. Une femme au nom de Slunetschko, une femme seule dont les parents étaient morts, sans mari, qui survit dans un métier abrutissant - tu peignais à la peinture nitro les camions, les chars pour la guerre dans l'usine Saurer - une femme comme toi, n'aurait pas pu survivre sans son aide providentiel. Une femme qui avait la carte de travailleur de force ne pouvait pas vivre bien longtemps. Mon destin aurait été si différent sans son intervention. Je ne t'aurais peut-être jamais revue. Je me souviens aussi que ma grand-mère, voyant que tu ne me donnais plus de nouvelles m'avait dit un jour : « Eh bien, ta mère, elle t'a oubliée. » Je ne pouvais y croire car tu avais toujours été avec moi d'une tendresse inébranlable. C'est bien plus tard que j'ai appris que tu avais été hospitalisée, que tu avais été victime d'expériences nazies dans un hôpital dont tu as oublié le nom. On t'avait fait des ponctions au foie, méthode expérimentale qui consiste à irriguer les infections du foie par ponction mais ces méthodes étaient inconnues en France (c'est ce que t'a dit un médecin à ton arrivée en France te mettant la puce à l'oreille) et fortement pratiquées dans les camps de concentration, à Dachau, notamment. On

t'en avait fait deux et à la troisième tu avais refusé, préférant signer une décharge pour t'enfuir de cet hôpital nazi même si les médecins en chœur t'avaient donné encore deux ans à vivre. Un de tes voisins de chambre avait succombé à la troisième ponction et tu ne voulais pas connaître le même sort. Une infirmière tchèque avec qui tu avais sympathisé t'avait avertie. La vie me paraît bien souvent injuste, comment expliquer que des concours de circonstances si chanceux nous épargnent de douleurs infinies, comment expliquer que certains sont sauvés et que d'autres doivent périr ? Je remercie la vie d'avoir été si clémente avec moi, quand je pense à ces millions d'hommes et de femmes qu'on a traînés vers les camps et qu'on a assassinés sauvagement. Quand je pense aux horreurs d'un seul homme en qui tout le monde voyait un sauveur, le remède miracle au chômage. A ta sortie de l'hôpital, tu m'avais conté qu'il n'y avait pas un chat dans les rues, que tu avais entendu les ronflements des chars au loin, sans t'attendre à connaître pire. Tu longuais les murs tellement tu étais faible, contre lesquels tu t'appuyais. Tu ne pesais plus que 37 kg. C'étaient les Russes qui rentraient dans Vienne et qui allaient signer une victoire sans précédent. La Wehrmacht était à bout de force, même si Hitler avait donné pour injonction à ses troupes de ne pas reculer. Partout, les Russes cherchaient les Hanouchka pour les abattre ou les violer et tu t'étais réfugiée chez un voisin au dernier étage de ton immeuble, sous un matelas pour éviter d'être l'objet de leur concupiscence endiablée. Ils violaient surtout les petites filles et tu avais aperçu une scène

d'horreur de la fenêtre de ta cuisine, assistant à l'impuissance d'une mère qui les suppliait de la prendre plutôt que sa fille. Un jour, tu t'étais même cachée dans la cave où étaient installés des cercueils en sapin, tu t'étais insérée dans le cercueil, attendant le départ des Russes. Tu étais restée là toute une nuit, en sanglots, ravagée à l'idée de rejoindre un homme en France qui t'aurait considérée comme une femme souillée. Comment aurais-tu pu te marier avec un homme bien, après pareille salissure morale et physique? Tu avais entendu dire que les Russes dans les anciennes provinces de l'Est avaient redoublé de cruauté à l'égard de la population civile allemande. Que des enfants avaient été décapités, la tête écrasée à coups de crosse, jetés depuis les étages supérieurs comme un sac de patates dont on veut se débarrasser, que des femmes nues avaient été retrouvées crucifiées après avoir été violées, que les soviétiques profitaient de la fin de la guerre et la capitulation de l'ennemi pour réveiller leurs pulsions les plus bestiales. Toutes ces horreurs, tu les avais traversées, seule, dans une dignité parfaite, en silence et sans jamais te plaindre... Chaque fois que je sens une larme couler sur ma joue, évoquant ton souvenir à Jean-Claude j'ouvre ce précieux tiroir où est rangé mon cahier de poésie et je lui montre les quelques mots que tu m'as laissés, qui me réchauffent le coeur. Je sais l'attention que tu portais à mes interrogations, tu cherchais sans cesse la réponse à mes questions. Tu me blottissais dans tes bras, les grands yeux ouverts et me montrait le chemin de la rectitude morale. Tu m'apprenais à comprendre que seule une ligne de

conduite très scrupuleuse m'épargnerait une vie chaotique et ténébreuse, que la vie savait gratifier les personnes soucieuses de droiture et soucieuses d'autrui. Tu m'apprenais un peu plus tard la compassion et la tolérance, le respect d'autrui, moi qui n'aimais que l'espièglerie, le maraudage, le chapardage et les escapades dans les rues de Vienne. Tu m'apprenais à me tenir en société, moi, la fille sauvage qui courait dans les rues délabrées de la capitale, ne connaissant que l'errance pour satisfaire les moindres caprices de mon imagination citadine...Chaque fois que je sentais une larme couler au souvenir de ton absence, je me réfugiais en pensée dans tes bras maternels qui m'enveloppaient de leur douceur infinie. Je savais que tu étais là quelque part à m'attendre, dans Vienne et que si tu devais partir ailleurs, cela ne se ferait jamais sans moi...

* *

*

Le concert de musique les avait rendu cois. Pendant le dîner dans le restaurant du Kursalon, ils étaient restés presque muets, revivant en pensée les moments magiques des valse de Strauss. Et tous les souvenirs affluaient en rythmant l'entrechoquement des couverts alors qu'ils dégustaient le plat sans pouvoir faire autre chose que de se

replonger dans cette extase inassouvie. Seuls les enfants faisaient du bruit, en gesticulant, eux qui détestaient le protocole des restaurants chics. Il fallait bien qu'ils patientent avant de pouvoir s'adonner à leur moment préféré : la découverte de la fête foraine dans le Prater, demain. La nuit serait douce pour Hermine car l'évocation du souvenir de sa mère au gré des notes de musique avait suffi à calmer toute son impatience de visiter la ville. Elle ferait une bonne nuit, en compagnie de sa mère défunte qui veillait - elle en était sûre - quelque part sur elle.

Le lendemain, Hermine partit, accompagnée de ses affidés, visiter le Belvédère et le quartier où elle avait grandi. C'était la première fois qu'elle montrait à Jérôme et Aline l'immeuble où elle avait passé la plus grande partie de son enfance... Elle n'était jamais rentrée dans le château du Belvédère, enfant. Elle ne connaissait que les parcs avoisinants, autour du *Gürtel*, avenue empruntée par Hitler, Mussolini et Staline quand ils étaient de passage à Vienne et qu'ils séjournaient au Belvédère. Pour rejoindre ce dernier, ils étaient montés jusqu'à la *Hauptbahnhof* et avaient longé le *Wiedner Gürtel*. Ils avaient enfin tourné à droite pour prendre la *Prinz-Eugenstrasse* et rejoindre l'*Oberes Belvédère* (Belvédère supérieur). Le quartier où elle avait grandi, le 3ème arrondissement était un quartier sans charme, au demeurant très populaire. Tout touriste qui connaît un peu Vienne peut se résoudre à dire que seuls le premier arrondissement à l'intérieur du Ring et quelques rues contiguës relèvent d'un véritable intérêt et sont

véritablement à la mesure de la grandeur des Habsbourg... Le reste se présente comme une immense banlieue attenante au centre, disposée sans recherche de style architectural. Les immeubles sont souvent blancs, ocre, ou rose et collés les uns aux autres comme d'immenses blocs de béton avec de grandes fenêtres opaques. Les rues sont désertes, jalonnées de boutiques fast food sans goût. Les maisons font office de rideaux à de grandes avenues plantées d'arbres malingres, servant de parking à des véhicules sales et mal entretenus. Le plan de la ville, au temps des Habsbourg préfigurait une ville bâtie en forme d'étoile, avec de larges avenues qui aboutissaient au Ring mais la chute de l'Empire a précipité la fin de ce projet car Vienne est devenue alors la capitale surpeuplée d'une Autriche hydrocéphale, submergée par l'afflux de réfugiés envahissant les faubourgs, et venant de toutes parts...Tchèques, Polonais prirent d'assaut les faubourgs de la ville. Les besoins de ces derniers transformèrent la ville en vaste chantier urbanistique avec des constructions misérables et des bâtiments locatifs bon marché qui remplacèrent les hôtels particuliers du temps de la monarchie. A cette époque et même encore dans les années 40, seuls 20% d'Autrichiens avaient droit à une salle de bain. L'eau n'existait bien souvent que sur le palier. L'unique robinet du couloir occupait toutes les préoccupations des locataires et c'est autour de ce robinet que fusaient les commérages et les racontars sur tel ou tel voisin. Les Viennois avaient trouvé un nom pour évoquer l'endroit : ils l'appelaient la *Bassena*. Pour remédier au manque d'installations sanitaires, la municipalité de Vienne avait

instauré la création de grands bains publics : Dianabad, Jôrgerbard, Amalienbad. Chaque quartier avait donc son « Bad » pour accéder à un minimum d'hygiène et de confort. Du moins c'est ce qu'Hermine avait lu dans un journal sur Vienne et elle raconta à tous ceux qui l'écoutaient que durant l'été, elle allait au parc du Belvédère pour se baigner dans l'eau stagnante. Il y avait un bassin, se remémorait-elle, tous les enfants se baignaient dedans, « mais moi, dit-elle, les yeux révulsés, j'avais horreur de ça, parce que l'eau avait une couleur brunâtre, était boueuse et gluante et tout ce qui est gluant, je ne supporte pas ». « Tout le monde se baignait en petit slip », renchérit-elle. Personne n'avait honte d'être obligé de se baigner dehors pour se laver. » En se replongeant dans les affres de sa pauvreté, durant la guerre, elle se souvint également que lorsqu'elle allait dans les parcs autour du Belvédère, elle mangeait des boules rouges sucrées à l'intérieur qu'elle déroba à des arbres affreux plein d'épines. « Il y avait comme un noyau vert, et c'était un peu gluant, je n'aimais pas du tout, mais parfois c'est tout ce que nous avons à manger », narrait-elle, en regardant fixement Aline. Cette dernière était avide de connaître les moindres épisodes de son passé, ne se lassant jamais de l'écouter. Jean-Claude la regardait et se disait que c'était peut-être la centième fois qu'il avait entendu cette histoire, sans grommeler. Il ne semblait pas être pour autant assommé par toutes ces quasi monologues, tant il est vrai qu'à chaque fois, les anecdotes étaient agrémentées d'une couleur différente, d'une nouvelle note. Elle ajoutait de petits détails significatifs qu'il ne connaissait pas et il s'en réjouissait

secrètement, sensible à l'éclat qui animait soudainement son visage d'une joie imperceptible.

Arrivés au Belvédère, Aline et Jérôme furent surpris par la splendeur baroque du site qui dépareillait avec le reste du quartier. Le Belvédère présidait majestueusement le quartier au milieu d'un désordre de pierres et de béton, de lignes de chemin de fer, de débris métalliques, de carcasses de voiture et de bouis-bouis malfamés. Cet élégant *Gartenpalais* était la résidence d'été du plus grand chef militaire d'Autriche, Eugène de Savoie. Ce dernier dont le physique disgracieux n'augurait pas mieux qu'une carrière dans la prêtrise, se distingua par ses conduites héroïques, lors d'éminentes batailles. C'est au cours de la bataille de Vienne qu'il fut nommé commandant de son propre régiment et grimpa rapidement les échelons jusqu'au grade de général, à l'âge seulement de 23 ans. De retour à Vienne, fortuné et salué par l'empereur Léopold Ier comme un glorieux combattant qui avait offert aux Habsbourg une moisson de victoires contre les Turcs et les Français, il exprima à Hildebrandt, architecte renommé, son intention de vouloir prendre refuge dans un magnifique château. Ce dernier s'exécuta. A la fin de sa vie, Eugène de Savoie se consacra au mécennat de grands écrivains et philosophes et fut reconnu comme un philanthrope éclairé.

Le Belvédère est composé de deux palais séparés (*L'Unteres Belvedere*, Belvédère inférieur et *l'Oberes Belvedere*, Belvédère supérieur) autour desquels sont aménagés des jardins au style français.

L'espace vert très bien structuré avec ses haies, ses parterres, ses bassins, ses fontaines et ses pelouses merveilleusement bien agencés, rappelle à bien des égards le style des jardins de Versailles. Hermine savait que le bâtiment détenait *Le Baiser* de Klimt, tableau aussi admiré que *La Joconde* au Louvre mais par cette matinée printannière, elle n'aspirait pas à s'enfermer entre quatre murs, cernée par les touristes.

Elle flâna dans le parc, entourée de sa descendance jusqu'à arriver *l'Uteres Belvedere*, situé en bas du jardin. Ainsi elle rejoindrait le *Rennweg* pour se rendre à l'immeuble de son enfance. Son heureuse descendance avait décidé, depuis l'incident dans le *Stadtpark* de mettre fin aux singeries devant les statues mitraillées par les appareils numériques. Hermine s'en réjouissait, elle savait qu'une nouvelle incartade aurait hérissé ses cheveux sur sa tête. Surtout dans un parc aussi soigné, se disait-elle, en regardant les touristes braver l'interdit de s'asseoir sur les pelouses.

Puis, après quelques minutes de marche, prenant la direction de l'appartement de son enfance, elle commanda à un stand asiatique des nouilles sautées. Tout le monde s'assit sur un banc pour se sustenter à côté de grands-mères esseulées végétant dans une vacuité abyssale. Hermine quitta l'endroit précipitemment, en proie à une terreur tenace. Elle craignait de devenir ainsi, dans quelques années. Mais Jean-Claude qui était à l'affût de la moindre tension qu'il pouvait lire sur son visage, la rattrappa et la prit par le bras en lui demandant gentiment si tout allait

bien. Hermine esquissa un sourire, même si l'émotion la tenaillait. En plus d'éprouver du dégoût pour la sénilité de ces deux grands-mères, elle était nerveuse, à l'idée de leur montrer l'endroit où elle avait grandi. Au moment où Jean-Claude croisa son regard et lui sourit, la tristesse et l'anxiété qui l'avaient submergée furent d'un trait anéanties par la candeur du regard de son mari qui savait lire les moindres de ses émotions. Pour lui, le visage d'Hermine était un livre ouvert, il pouvait même y lire ses pensées les plus secrètes. Les années de mariage n'avaient fait qu'accentuer ce don qu'il avait de tout deviner en elle et cela faisait d'eux d'éternels complices qu'aucun ouragan n'aurait pu venir ébranler.

Ils suivirent ensemble le *Rennweg* pour prendre la rue ensuite perpendiculaire, la *Fasangasse*, rue qui donnait sur la *Kölblgasse*. Arrivée en bas de son immeuble, Hermine sentit un vif soulagement. Une certaine tension, malgré l'attention de son mari, l'avait conduite à accélérer le pas. Elle savait qu'une fois parvenue à son immeuble, elle devrait étouffer le sentiment terrible de constater combien les années avaient passé. Sa vie réduite à une peau de chagrin qui s'amenuisait de jour en jour ne lui donnerait bientôt plus que la satisfaction de pouvoir replonger dans le passé et revivre les moments d'insouciance de l'enfance. Même si l'époque se prêtait davantage à la douleur, même si elle avait été privée de sa mère pendant de nombreux mois à cause de sa maladie et de son arrestation par la gestapo, Hermine gardait un souvenir enthousiasmant de cette période. Elle s'y était sentie libre.

Libre comme une fille des rues, que rien ne retenait, que rien n'avait éjecté hors de l'enfance. Il arrive que les périodes les plus douloureuses soient aussi les plus marquantes et les plus pleines, qu'elles annihilent leur pouvoir de destruction au regard du fait d'avoir été épargné par la mort et d'avoir pu profiter de la bienveillance d'un destin chanceux.

« Tu vois, fit Hermine à son fils, j'ai passé là mon enfance, au troisième étage, avec ma grand-mère, au début j'étais au premier avec mes deux parents mais une fois qu'ils ont divorcé, je suis allée vivre au 3ème avec ma grand-mère ! » avant de franchir la porte, en compagnie de son mari. Son fils, sa femme et leurs deux enfants la suivaient. L'immeuble était brun-gris, sali par le temps et un peu plus loin, il y avait une rue flanquée d'arbres qui montait vers le *Gürtel*. De l'autre côté de la rue, se trouvait son école toujours en état et fonctionnelle avec une *Kindergarten*. Du troisième étage, on pouvait voir à travers une fenêtre les bâtiments voisins et une plateforme de béton. Et l'on pouvait apercevoir aussi un petit rebord en zinc qu'Hermine avait emprunté pour se sauver de chez elle, à l'aide d'une petite cordelette qui l'avait rattachée à son amie, restée accoudée à la fenêtre du couloir. Elle était passée par ce petit muret, à peine large de quelques centimètres pour passer de la fenêtre de chez elle à cette fenêtre qui lui avait permis de sortir dehors avec sa camarade de classe. Ce jour-là, Hermine avait été punie par sa grand-mère, expliquait-elle. Sa grand-mère l'avait enfermée à double tour avant de se rendre toute seule au parc. Une amie

était venue frapper à sa porte et constatant qu'elle était clouée dans l'appartement sans pouvoir sortir, elle lui avait proposé d'aller chercher une cordelette qu'Hermine avait mise autour de sa taille et que l'amie avait tenu fermement pour franchir ce petit mur de béton très périlleux, à pas de souris. C'est alors que Jérôme s'exclama : « Oh, ce n'est pas possible, comment tu as fait pour te glisser sur ce petit rebord en zinc, c'est minuscule! Tu étais complètement folle, complètement inconsciente, tu aurais pu te tuer ! » A cette époque, Hermine n'avait peur de rien. Elle était effrontée, elle crapahutait partout, sans craindre le danger. C'était un vrai garçon manqué et sa grand-mère l'avait plus d'une fois remarqué, en découvrant le soir qu'elle avait les genoux éraflés jusqu'au sang. Mais comment pouvait-elle lui en vouloir, puisque c'est elle qui avait la charge de faire la chasse à la nourriture, avec d'autres enfants des rues !

C'était donc d'une fenêtre de la cuisine qu'Hermine s'était enfuie. « C'était une cordelette pour attacher des colis, vous imaginez ? » fit-elle avec un sourire malicieux. « Il y avait une petite fenêtre dans la cuisine qu'on pouvait ouvrir, barricadée avec des barres en fer forgé, c'est par là que je suis sortie. Vous pensez que si j'avais glissé, elle n'aurait jamais pu me retenir, j'étais au 3ème étage et en bas, c'était la cour, il fallait descendre encore une petite marche et ce n'était que du ciment. Je me suis glissée, héroïque, je suis allée jouer au parc avec ma copine, insouciante, et à un moment donné, je suis tombée sur ma

grand-mère ! C'est mon amie qui m'a sauvée. Elle a annoncé à ma grand-mère d'un trait qu'elle m'avait aidée à sortir grâce à une clef à elle qui avait fonctionné pour leur porte. C'est là que j'ai reçu un pétard! Je me souviens que ma grand-mère, excédée, m'avait rétorqué en me giffant sauvagement que maintenant, tout le monde pouvait entrer dans la maison. Alors j'ai été punie une deuxième fois. » Hermine avait eu davantage peur de rencontrer sa grand-mère que de franchir le petit muret de zinc, large de quelques centimètres. Selon les dires de Jérôme, sa mère était la championne des casse-cous. Lui aussi avait été un gamin intrépide, sans vergogne, qui n'avait pas hésité à franchir des cascades sur un matelas, mais là, il était forcé d'avouer que sa mère le dépassait. Une telle prouesse avait amusé ses enfants qui n'en revenaient pas que mamie ait pu faire une telle chose !

L'escalier en colimaçon avait impressionné Jérôme par sa beauté. L'immeuble était populaire, mais l'entrée était somptueuse et spacieuse. Jérôme en pénétrant dans les lieux avait le sentiment d'entrer dans la grotte de Lascaut, dans la caverne d'Ali Baba. Il n'avait fait le voyage que pour ça. Voir de ses propres yeux où sa mère avait grandi. Jean-Claude était ému lui aussi. Il contenait l'intensité de ce qu'il éprouvait, en contemplant les marches de l'escalier qui lui paraissaient encore une fois très soignées et très propres. Son excitation était maximale. Il oscillait entre la joie et la hâte. Il allait enfin savoir où la comtesse aux pieds nus avait grandi.

L'appartement était maintenant juste devant eux, au troisième étage. La fenêtre du couloir donnait sur une courette et en face, avait logé, pendant la guerre, un couple sans enfants, des gens très polis et aimables, selon les dires d'Hermine. Elle leur avait toujours dit bonjour et parfois il lui était arrivé d'aider la dame à porter un sac. Ces derniers avaient de la famille en Carinthie si bien qu'ils n'avaient pas vraiment souffert du manque pendant la guerre. Ils étaient ravitaillés par des cultivateurs qui venaient trois fois par an dans la capitale pour leur apporter des provisions. Il s'agissait de gens aisés possédant une grande ferme. Ses voisins bénéficiaient, luxe suprême, de beurre, de viande fumée, de saucissons et d'oeufs. Chaque fois qu'ils venaient frapper à leur porte, le couple disait : « Vous nous donnez Hermine pour la journée! » Ils l'aimaient beaucoup car ils n'avaient pas d'enfants. Le soir, lorsqu'elle repartait, elle avait droit à un panier plein de victuailles pour elle et sa grand-mère. C'était leur façon de la remercier de sa présence si attendue. L'homme était toujours à son écoute. Il était attentif à toutes les histoires qu'une petite fille des rues peut raconter. Il savourait la conversation avec Hermine. Mais un jour, un incident survint, se révélant quelque peu cocasse. Hermine eut à coeur de raconter à tous cette troublante anecdote qui traduit un aspect important de sa personnalité. Ainsi elle leur raconta comment elle avait pour la première fois avalé une mouche sans broncher, prenant son courage à deux mains, pour laisser l'insecte glisser dans sa gorge chatouilleuse. « Un jour, alors que j'étais en bout de table, j'ai avalé une mouche. En

Autriche comme en Allemagne, on mange toujours de la soupe le midi. Ce n'est pas une soupe trop épaisse et riche, c'est un petit bouillon, avec des vermicelles, un petit jaune d'oeuf dedans. Le mari était là devant moi, il buvait sa soupe, je lui racontais plein d'histoires, il me questionnait, j'étais piplette, il en avait plein la vue et moi je mangeais tranquillement. D'un seul coup, qu'est-ce que je vois dans mon assiette ? Une mouche...Un jour, j'ai vu mon père se mettre en colère contre ma grand-mère parce qu'il y avait un cheveu dans sa soupe, il avait horreur de ça, elle était gênée, moi cette mouche-là, ça m'a fait penser au cheveu de mon père, oh, cette mouche-là, je l'aurais bien mise sur le rebord, mais je me suis dit, ils sont tellement gentils, qu'est-ce qu'ils vont penser ? Je ne savais pas quoi faire : la mettre de côté ou la manger ? J'ai continué à boire ma soupe, le niveau diminuait et ma mouche était toujours dans l'assiette, et je suis sûre que le voisin n'avait rien vu, il était tellement absorbé par notre conversation. A un moment donné, je me suis dit : y'a pas d'histoires, il va falloir que je la mange, cette mouche-là ! Quand je l'ai avalée, j'avais l'impression qu'elle grimpait le long de ma gorge, qu'elle me chatouillait. »

Quand Hermine eut terminé, tout le monde rit à pleines dents, interloqué par la disproportion entre sa réaction et l'événement en lui-même. En général, personne ne rechigne à signaler la présence intrusive d'une mouche dans une assiette, fût-ce au prix de paraître impoli. Mais Hermine avait ce tempérament inclassable, celui de toujours donner

l'ascendant à l'autre et de considérer qu'il valait mieux passer un mauvais quart d'heure plutôt que d'offusquer ses voisins, au demeurant, très généreux.

Jérôme restait stationné devant la porte d'entrée de l'appartement et n'avait qu'une idée en tête : entrer. Il savait qu'il vivrait un instant unique, exceptionnel. Il voulut frapper à la porte mais Hermine tenta de l'en dissuader en lui répondant : « On ne frappe pas chez les gens comme ça, sans les connaître ! » En plus, c'était le jour du réveillon de Noël. Il frappa quand même. Hermine voulait s'enfuir tellement elle éprouvait de la gêne. Une voix grave répondit : « Was ist denn ? » Hermine commença par bredouiller en dialecte viennois : « J'ai vécu là quand j'étais petite! Est-ce que ça serait possible que je revoie la maison avec mon fils et mon mari? » L'homme les fit entrer poliment, sans mot dire. Aline était restée dans le couloir avec les enfants. Hermine fit à son mari, en entrant, n'osant pas regarder franchement l'homme qui l'invitait à entrer : « Tu imagines le sans-gêne, est-ce que toi, tu ouvrirais à des étrangers qui frappent à ta porte, un après-midi du 24 décembre ? » « Je ne sais pas! » répondit-il, perplexe. Mais la curiosité était plus forte que n'importe quel autre sentiment et il s'empessa d'entrer, émerveillé à l'idée de pouvoir contempler les moindres recoins de l'appartement de l'enfance de sa femme. C'est là qu'elle avait forgé son caractère de petite fille dévergondée, pensa-t-il en s'aventurant dans le couloir qui donnait sur l'unique pièce de l'appartement.

C'était très simple à l'intérieur. Il n'y avait pas de femme. C'était décoré sans charme, avec un mobilier très rustique. La seule pièce qui composait l'appartement était en forme de L, doté d'une cuisine et d'un long couloir. Jean-Claude regardait la pièce en songeant aux petites folies qu'Hermine avaient vécues dans cet appartement, aux côtés de sa grand-mère. L'émotion le rendait coi. Il n'osait rien dire pour ne surtout pas perturber cette aventure silencieuse dans les méandres du temps. En regardant sa femme, il retint ses larmes. Il savait que s'il la scrutait des yeux, elle aurait inévitablement verser quelques pleurs en échangeant furtivement son chagrin contagieux.

Tout avait beaucoup changé. Hermine devait se résoudre au fait que le temps avait passé et avait tout consumé, il ne restait pas grand-chose de son passé, sinon la charpente des pièces et leur découpage. Elle aurait voulu que tout fût intact, inchangé pour revoir sur les murs de sa jeunesse, l'empreinte de ce passé perdu demeuré inviolable. Mais rien ne dure, tout se transforme, tout est soumis à une féroce impermanence, telle est la loi du temps, tout meurt et renaît au gré des saisons qui passent, pensait-elle, avec un brin de mélancolie... « A l'époque, ma grand-mère avait deux armoires, l'une avec un miroir, un tréteau sur trois pieds, et une plante entre les deux fenêtres. Dans la chambre, siégeait une commode, un grand lit dont le sommier était en fer, avec une table de chevet. Un décor rudimentaire. Le matelas sur le sommier était parsemé de mille trous. Il n'y avait pas de salle à manger

en ce temps-là ! », fit Hermine à son fils et à son mari. Cette fois, de grosses larmes coulèrent sur ses joues quand elle imagina son lit dans la chambre et repensa à sa grand-mère si tendre avec elle et à la photo que cette dernière avait conservée d'elle sur la table de chevet, après son départ pour la France. La pauvre femme s'était éteinte un an après tout juste après son déménagement. Elle s'essuya maladroitement les yeux avec ses doigts et tenta de masquer ses larmes en affichant un beau sourire au Monsieur. « C'était une époque de misère, mais j'étais libre », dit-elle à son mari. Elle aurait voulu rester des heures et leur conter encore tout ce qu'elle avait fait mais le sentiment terrible d'une intrusion la fit réduire le temps de la visite. Jean-Claude restait dans son coin, et Jérôme avait le sentiment d'avoir trouvé le graal. Il était joyeux, enthousiaste comme un gosse qui a fait une merveilleuse découverte. Des émissions de télé-réalité nous replongent dans le décor de notre enfance, c'était un peu pareil aujourd'hui mais sans la caméra.

Le visage d'Hermine s'était empourpré quand l'étranger lui avait dit au revoir. Il avait l'air pantois, ne sachant que penser de cette petite visite. Hermine, avant de se précipiter dehors, fit à son fils : « Avant, à l'entrée, il y avait un grand poêle en céramique marron, il touchait le plafond, derrière lequel je pouvais me cacher et prier. Je priais devant l'autel de Saint-Antoine de Padoue. Tu vois au sol, c'était du parquet en chevron. Deux fois par an, avant Pâques et Noël, je lavais le parquet et

le lustrais avec de la cire avec ma grand-mère. » Puis elle exhala un soupir sur le palier.

Cette épreuve fut douloureuse, à la fois à cause de la honte qu'elle avait ressentie au contact de cet étranger, étranglée par l'émotion et aussi parce qu'elle aurait voulu prolonger cet instant magique pendant des heures. Même si tout le monde avait été ému au moins autant qu'elle et que personne n'avait désiré de ce voyage autre chose que de voir Hermine en accord avec ces précieuses retrouvailles, personne n'osa demander une prolongation de la visite. En descendant les escaliers, elle pensa à la bonté de cet inconnu qui l'avait laissée entrer et se dit qu'elle le remercierait à son retour à Rouen en lui envoyant un colis avec plein de petits cadeaux. Chose qu'elle fit dès son arrivée mais elle fut déçue que cet homme qui lui avait fait un tel présent ne prit pas la peine de lui envoyer une lettre de remerciement. Peut-être s'était-il senti gêné par son empressement et la générosité dont elle avait fait preuve. Quoiqu'il en soit, elle garderait un merveilleux souvenir de lui car on ne pouvait la satisfaire plus qu'il ne l'avait fait. C'était le trésor précieux de son enfance, cet appartement et jamais son émotion ne fut plus grande que cet après-midi là, accompagnée par toute sa famille qui participait, muette d'émoi, à une vertigineuse plongée dans le temps.

Et puis, à nouveau dehors, en regardant les chaussées impeccables, elle repensa au temps où étaient écoulés entre deux égoûts les légumes invariés, surplus du marché, de vieux concombres tordus,

parfois pourris, qu'elle ramassait par dépit car il n'y avait rien d'autre. Une fois, elle avait même trouvé des carottes. Le trésor, les carottes avec leur saveur sucrée et légèrement acidulée, un parfum qui embaumait les rues, tant ces dernières suintaient les odeurs nauséabondes de la guerre, la poussière des bombes, les gravats et l'artillerie. Sa grand-mère disait toujours : *J'ai pas plus*. C'est un mot qui revenait souvent. Comme Serge Lama, elle n'avait pas eu de ballon rouge, quand elle était gosse dans son quartier... *Dans ces provinces où rien ne bouge, tous mes ballons étaient crevés. Je n'ai pas eu de vraies vacances. Seul, face à face avec la mer. Quand le cœur rythme la cadence... Des mouettes qui nagent dans l'air... J'ai rien d'mandé, je n'ai rien eu. J'ai rien donné, j'ai rien reçu*, fredonnait-elle, en poursuivant sa promenade.

Triste souvenir que ces longues heures d'attente devant les magasins d'alimentation ! Bien souvent quand le tour d'Hermine arrivait, il n'y avait presque plus rien. Quelque fois elle pouvait se procurer des rutabagas et en faisait des râteaux. Tout le monde était soumis aux tickets rationnement et autant dire que cela ne nourrissait pas un homme ! Parfois, il leur arrivait de troquer des denrées rares contre d'autres marchandises plus nourricières. Le pain était rationné, lui aussi, il était lourd, noir et collant. A la fin de la guerre, quand toutes les boulangeries étaient vides, la population s'approvisionnait en pain noir tranché par l'*Anker Fabrick*, dont on pouvait se procurer le quart

ou la moitié. Il était transporté sur de petits chariots bringuebalants que portaient des chevaux qui marchaient au pas et qui semblaient eux aussi souffrir de la faim. Leur fatigue était perceptible tant ils peinaient à avancer. Toutes les épiceries avaient droit à leurs grosses miches de pain noir. Fut un temps même où ces chevaux ne passaient plus, où toute la fabrication de pain avait disparu, les laissant dans le désarroi le plus total. « Je vais te dire, raconta-t-elle à Aline, ne me sers jamais des petits pois cassés! » C'était sa grand-mère qui avait déniché ça. C'était peut-être un surplus qui était resté abandonné. Des petits pois verts étaient dans un sac qu'elle avait récupéré. « Ce sac-là, il a fallu le tremper longtemps dans un récipient avec de l'eau. C'était rempli d'asticots, il fallait écumer pour que les asticots et les cochonneries remontent...Changer l'eau...tous les jours », poursuivait-elle devant les yeux d'Aline qui s'apitoyaient. Tous les jours, ils avaient mangé de la purée de petits pois, le matin, le midi et le soir. « Une éternité ! Un jour mon mari m'a proposé de manger des petits pois, je lui ai répondu : même pas en rêve ! J'ai les petits pois depuis ce moment-là, en horreur. »

Il y avait aussi ce qu'on appelait le marché noir, il s'agissait d'un marché parallèle tenu par les gens qui avaient des réserves et qui les vendaient très cher aux gens qui manquaient de tout. Bien qu'elle eût des camarades qui s'adonnaient au marché noir, Hermine ne le fréquentait pas. Sa grand-mère l'avait formellement interdit. A cette époque, triomphaient les intermédiaires. La viande était récupérée par

les merciers, les légumes par le boucher. Le coordonnier vendait des rubans et le coiffeur du fromage. Les loges de concierge n'étaient pas en reste. On trouvait chez les concierges tout ce qui peut être stocké vingt-quatre heures ou quarante-huit heures : de la viande, des légumes, des fruits. Les savonnettes étaient vendues dans les rues à prix d'or. Tout le monde trafiquait avec n'importe quoi. Pauvres et riches se livraient au système D et les ersatz tenaient une grande importance dans la vie quotidienne. Au lieu de fumer du tabac, qui était devenu rarissime, les gens fumaient dans les couloirs du topinambour, de l'armoise, du tilleul, des feuilles d'orties ou de maronnier séchées. Le sucre était remplacé par de la saccharine, tout le monde tirait parti des déchets et des vieilleries s'entassant dans les greniers. C'était l'ère de la récupération à un niveau national. L'ampoule usagée permettait l'achat d'une neuve, le tube de dentifrice vide celui d'un plein. La mayonnaise était faite sans oeufs, avec de la moutarde, de la farine, de l'huile et beaucoup d'eau froide ; le café avec des graines de lupin, des châtaignes, des glands, des peaux de pommes séchées ; le paté n'était plus du paté, ce n'était autre que de la mie de pain mélangée à de l'oignon et de la levure. Les week-ends étaient consacrés au ravitaillement de la campagne vers la ville et chanceuses étaient les personnes qui avaient de la famille à la ferme. Les paysans s'enrichissaient et leur taux de natalité surpassait leur taux de mortalité. Les chaussées appartenaient davantage aux bicyclettes, aux tandems qu'aux automobiles à cause de la raréfaction de l'essence. Fini le temps des embouteillages de l'entre-deux guerre ! Fini

le temps des voyageurs qui dégorgeaient en masse des stations de tramway et qui se dispersaient à une heure tardive du soir. Régnait dans les rues un calme insolite et l'arrivée du couvre-feu le soir jetait sur la ville une chape de plomb de silence...

C'était un soir d'été. Hermine s'en souvenait très bien. Les gens se bousculaient dans une file d'attente devant un magasin de chaussures bata comme on en connaît en France. La marque était à l'honneur déjà en cette période. Les vitrines du magasin étaient cassées et Hermine aperçut de magnifiques chaussures bleu ciel à la renverse, devant un mannequin éventré. Elle s'approcha et les déroba en veillant à ce que personne ne la remarquât, hormis ses deux amies, acolytes du maraudage. Ebaudie à l'idée de retrouver sa grand-mère et de le lui offrir, les deux chaussures s'avérèrent malheureusement être deux chaussures du pied gauche. Sa grand-mère les contempla et remarqua tout de suite l'anomalie mais elle caressa la joue de sa petite fille, en guise de consolation. Malgré tout, Hermine demeurait affectée par la balourdise, elle qui pensait avoir déniché un trophée. Ses errances dans les rues étaient pour elle la ruée vers l'or et elle n'avait qu'une obsession, montrer à sa grand-mère combien elle faisait preuve de débrouillardise et la combler de cadeaux. Ces derniers étaient presque insignifiants mais ils avaient le don d'égayer la grand-mère, de la sortir de l'enfer de la guerre. C'était son évasion à elle et la grand-mère en faisait l'expérience un peu par procuration, à travers sa petite fille, elle qui souffrait du coeur et qui avait parfois du mal à marcher. Elle ne sortait

pas beaucoup. Son quotidien était rythmé par une solitude noire que seul le dévergondage de sa petite-fille pouvait émailler de couleurs flamboyantes. Ses retours parfois à point d'heure étaient toujours un enchantement pour la grand-mère, même si elle lui arrivait de la gronder.

Un jour, il y avait une queue pour des oeufs à la neige. « Il fallait avoir un récipient », assurait Hermine à son fils, qui comme Aline, buvait ses mots. Jérôme n'avait connu que l'abondance, les Trente Glorieuses avec son cortège de crises économiques et ces ribambelles de détails sur la guerre avaient toujours agi comme un remède sur lui, en lui permettant de relativiser sa condition, qui était somme toute, confortable même s'il ne pouvait posséder tout ce qu'il voulait. « Je suis retournée chez moi très vite pour demander un récipient à ma grand-mère, continuait-elle. J'avais un saladier rempli d'oeufs à la neige, oh j'étais heureuse comme tout, quand je suis retournée voir ma grand-mère avec le saladier. » Elle marchait tranquillement jusqu'à chez elle, mais malheureusement, les oeufs à la neige commençaient à s'affaisser. « Ca flottait que sur le dessus », disait-elle, d'un air rieur. Le blanc d'oeuf faisait une sorte de dôme et au bout d'un certain moment, tout s'était accroupi, terrible déception. Mais sa grand-mère avait toujours la main à la pâte et s'empressa de faire quelque chose à manger avec le jaune d'oeuf. « Moi j'ai mangé le blanc d'oeuf. Elle a fait une omelette avec ce qui restait... »

D'autres anecdotes comme celles-ci ponctuèrent son quotidien cadencé par l'école le matin, les embuscades l'après-midi, les bombardements, les alertes et les sirènes. « Et puis une autre fois, je me souviens d'un hangar, il y avait du monde autour... », commentait-elle, en se dirigeant vers l'arsenal qui abritait le musée de l'histoire militaire, situé un peu au sud du Belvédère. Elle ne s'adressait désormais qu'à Aline car Jérôme était intrigué par la visite des lieux. Aline redoublait de curiosité. « Alors on est allés voir avec mes amies, et on a trouvé des pommes de terre. J'étais toute heureuse, j'ai dû prendre une petite fringue que j'avais sur moi, parce que je n'avais pas de sac, j'avais mal au coeur, parce que tout ce qui est gluant, j'ai horreur de ça... » Dans le hangar, elle marchait pieds nus sur les pommes de terre mises en dépôt, qui devaient être là depuis plusieurs semaines. Elles étaient pour la plupart, pourries...« Fallait mettre la main dans le gluant et sortir quelque chose de dur, une pomme de terre encore comestible, je ramassais tout ce qui était dur. Je ne sais pas ce que ma grand-mère allait faire avec ça. Je les ai ramenées à ma grand-mère, toute fière. Elle a regardé. Elle en a jeté certaines parce qu'elles étaient trop molles mais d'autres étaient encore bonnes. » Elle les lava avec la peau et dans la petite chambre, elle les installa sur le poêle qui était tenu par trois pieds dont l'ouverture du foyer principal permettait l'approvisionnement en bois. De vives flammes jaillissaient de l'intérieur. Sur le dessus, à l'instar d'une plaque électrique au gaz, figuraient trois ronds qu'on soulevait à l'aide d'un crochet. La grand-mère coupa les petites patates

en rondelles et les installa sur le poêle, en les retournant de temps à autre, quand elles commençaient à se couvrir d'une peau luisante, par l'effet du feu sur elle. « On arrive à manger, grâce à toi! me disait toujours ma grand-mère. »

Tous les ans, Hermine avait droit tout juste à un survêtement en jersey. Quand il faisait froid, elle portait un tricot de peau pour se protéger. Elle n'était pas frileuse. Les hivers étaient très rudes en ce temps-là, à Vienne. Parfois, même au mois de juin, tombaient encore de gros flocons cotonneux. Les trottoirs, en hiver, étaient bordés de monticules de neige et elle passait entre chaque monticule pour pouvoir traverser. Mais le souvenir le plus douloureux fut celui qu'elle vécut en compagnie de sa cousine Elphie. La mère d'Elphie avait confié sa fille à la grand-mère le soir du réveillon de Noël. « J'étais la pauvrete, signala-t-elle à Aline qui continuait à la scruter, les yeux remplis de compassion, la fillette aux pieds nus, le vilain petit canard. Moi j'avais des robes à rallonge de toutes les couleurs, elle avait des robes avec des ceintures, en satin. » La mère d'Elphie aurait voulu qu'Anni, la mère d'Hermine courtise des militaires et s'embourgeoise. Elle la conviait à des soirées. Ce n'était pas les fréquentations qu'Anni voulait avoir. Elle s'habillait avec de la fourrure, elle devait se faire entretenir. Au marché noir, Anni avait réussi à dégoter une machine à coudre avec une petite manivelle pour son cadeau de Noël. « Je voulais déjà faire de la couture pour mes poupées, reprit-elle. Je ne savais pas trop me servir de ma

machine à coudre. » La mère d'Elphie déposa le paquet pour sa fille devant le sapin. « Crois-tu qu'elle aurait acheté quelque chose pour moi, elle savait que j'étais la pauvre ? Son cadeau, c'était comme une valise qu'on ouvrait, comme un livre, oh, c'était magnifique ! Elle avait reçu en plus une superbe poupée en cellulose habillée d'une robe rose tandis je devais me contenter de jouer avec des poupées en chiffon. Dans la valise, se trouvaient de petits porte-manteaux, affublés de vêtements et des peignes miniatures sur les portes. Un vrai salon de coiffure ambulante ! » Elphie joua avec sa poupée toute la soirée. Cette fois, en racontant cette anecdote, Hermine avait le souffle court, comme si l'amertume faisait saillir un raclement de gorge. « Tu me la prêtes ! » avait demandé Hermine. Mais la cousine avait répondu sèchement : « eh ben, non ! C'est à moi. » A ces mots qu'elle confia à Aline, sans pouvoir retenir la vive tristesse qui pointait dans ses yeux, elle lui avoua : « Ma machine à coudre n'avait plus d'intérêt. J'étais fascinée par sa poupée. Je n'aurais jamais manqué à ce point de tact, montrer ostensiblement ma richesse devant quelqu'un de misérable. Ce sont des trucs qui te marquent quand tu es petite », finit-elle par dire à Aline qui acquiesça en lui répondant : « Mais tu avais tout, tu avais l'amour de ta mère. Peut-être que ta cousine souffrait du manque de sa mère qui était toujours en recherche d'un nouvel amant disposé à satisfaire tous ses caprices ! » Sa verve, malgré l'air taciturne qui l'avait envahie ne fut que redoublée par le besoin pressant de lui vanter toutes les choses qu'elle arrivait à faire, en dépit de cette pauvreté malade. « Avec des boîtes à

chaussures, je faisais des petites maisons, des fenêtres avec des bouts de tissu, tout le monde était surpris ! Avec des boîtes d'allumettes, je faisais des lits, des armoires que j'ai peintes, j'adorais faire des choses comme ça, j'étais très habile de mes mains... »

Tout en discutant, Hermine ne s'était pas rendue compte qu'ils étaient désormais à deux pas de la rue Steingasse, où avait habité sa mère aux côtés de son père atteint de tuberculose. Mais la maison classée n'existait plus. Autrefois, un grand portail avec une voûte fermait l'entrée qui donnait sur une cour intérieure arborée. Désormais, pensa Hermine, c'était l'oeuvre impitoyable du temps qui faisait disparaître les plus insignifiantes traces de nos ancêtres, leurs modestes demeures et les empreintes perceptibles de leur personnalité dans leur habitat. Un immeuble quelconque teinté d'ocre et de rose l'avait remplacée, laissant planer le sentiment que seuls les souvenirs, le royaume de l'esprit étaient inextinguibles.

Après avoir bu un café dans un bar, il avait été décidé - c'est notamment Aline qui l'avait préconisé - qu'ils iraient tous faire un tour au château de Schönbrunn, l'après-midi. Ensuite, ils iraient visiter le Prater, grand parc avec sa célèbre roue filmée *dans Le Troisième Homme* avant de se promener au bord du Danube et de rejoindre à la tombée de la nuit, Grinzing, le quartier des vignobles. Le château de Schönbrunn était situé à l'ouest du centre-ville, à quelques stations de

méto. Avec sa façade jaune et ocre, il faisait office de bâtiment légendaire dont l'architecture semblait tout droit sortie d'un conte des *Mille et Une Nuits*, avec ses palaces et ses jardins somptueux. Nikolaus Pacassi transforma l'ancienne résidence d'été des Habsbourg en véritable Versailles autrichien. Ce palais aux façades originales était doté de 1.441 pièces. Johann Ferdinand Hetzendorf poursuivra cette œuvre exceptionnelle de décoration rococo du château pour faire de Schönbrunn, classé aujourd'hui au patrimoine mondial de l'humanité par l'UNESCO, la digne mesure de la famille Hasbourg, l'épicentre de l'Empire Austro-Hongrois régnant au cœur de l'Europe. C'est sous le règne de François Joseph que l'architecte de la Cour Johann Aman, dépouilla les façades du château de ses abondantes parures rococo et leur conféra une allure sobre et classique ; il fit repeindre les murs dans le fameux « jaune Schönbrunn » qui allait devenir la marque célèbre du style du château.

Arrivée devant le château, Hermine se souvenait d'une énorme cour dont les pavés blancs reflétaient intensément le soleil. Les lignes pures, l'absence de courbes, les hautes fenêtres, tout cela lui évoquait la belle Romy Scheider qui interprétait Sissi, déambulant dans le château comme une amante esseulée, épuisée par les récriminations de sa belle-mère. Autour du château de Schönbrunn, un superbe parc ornait la place, où il faisait bon flâner parmi les allées. Ce que fit Hermine avec

toute sa famille, devant un attroupement stoppé à l'entrée. L'aménagement du parc fut ordonné par l'impératrice Marie-Thérèse en 1750. Le labyrinthe était, dès le XVIII^e siècle, source d'amusement pour les courtisans. Juste à côté se trouvait une aire de jeux, le labyrinthon, où ses deux petits-enfants se défoulèrent un peu et jouèrent en toute sécurité. Après quelques allées et venues, toute la famille se retrouva dans la grande serre aux palmiers (la plus grande palmeraie d'Europe) construite en 1880, composée de plantes méditerranéennes, tropicales et subtropicales propices au dépaysement. Il y faisait moite à l'intérieur. Et puis un peu plus loin, était soigneusement agencé le plus vieux zoo du monde. Il abritait plus de 500 espèces animales, dont certaines étaient menacées d'extinction. Non loin de là, il était possible d'assister à l'un des magnifiques concerts de musique classique donnés presque tous les soirs dans l'Orangerie. Les musiciens y étaient habillés en costumes d'époque et se concentraient sur le répertoire de Mozart et Strauss.

L'intérieur du château de Schönbrunn était visitable pour la modique somme de 9 euros 50. Un casque audio était disponible. Toute la famille s'en empara d'un, chacun, au gré duquel des commentaires scandaient la visite des différentes pièces, toutes aussi somptueuses les unes que les autres. L'empereur François-Joseph décida de faire du château sa résidence d'été, au début du XIX^e siècle. Par contre, à

contrario du château de Versailles, Schönbrunn n'a jamais été le jouet d'une révolution. Néanmoins, le château fut endommagé durant la seconde guerre mondiale puis restauré. La décoration rococo, les soieries, les meubles en bois de rose, les palissandres incrustés de nacre, faisaient le prestige du château. Ce n'était pas la première fois que toute la famille visitait le château et le ravissement n'était pas au rendez-vous même si Hermine avait plaisir à revoir de ses propres yeux l'endroit où avait vécu Sissi, après son arrivée à la cour, le 22 avril 1954. Le cabinet de l'escalier avait été aménagé en lieu de travail. C'est ici que l'impératrice écrivait ses nombreuses lettres, son journal intime et même ses poèmes. Après quelques années paisibles, le couple essuya un revers qui se solda par la fuite d'Elisabeth à Madère où elle resta pendant une année entière, abhorrant l'oppression protocolaire de la Cour de Vienne. Ensuite, elle revint à Schönbrunn et y consacra une petite partie de ses journées fort occupées. A l'occasion de leur mariage en 1854, la chambre à coucher commune de François-Joseph et d'Elisabeth fut parée de tissus bleus et blancs et de lourds meubles en palissandre. Le couple impérial n'occupa la chambre à coucher que durant les premières années de son mariage ; très vite, Elisabeth refusa de dormir aux côtés de son mari, pourtant très affectueux. Il lui arrivait également de rester uniquement dans ses appartements privés. Malgré l'attitude distante de sa femme, François-Joseph l'aimait éperdument. Pour rien au monde, il n'aurait voulu la perdre. Mais le tempérament d'anarchiste de la belle impératrice en fit une proie facile à la dérision

du destin ; alors qu'elle émaillait sa vie de longs voyages, en Hongrie, notamment, où elle se sentait un peu comme en Bavière et que l'empereur s'était retranché dans la solitude, le 10 sept 1898, Elisabeth fut assassinée à Genève par l'anarchiste italien Luigi Lucheni. Ce qui n'empêcha pas François-Joseph de lui vouer un amour testamentaire.

La suite était davantage consacrée à l'impératrice Marie-Thérèse. Ainsi, avec ses miroirs en cristal et ses décorations blanc et or, la chambre des glaces, vouée aux petites festivités était enguirlandée de rocailles dorées, dotées de grands miroirs avec de part et d'autre, des girandoles en bronze doré. Il est attesté que c'est ici que l'impératrice Marie-Thérèse reçut en bonne et due forme Mozart pour ses leçons données à ses deux enfants, Anna, âgée de 11 ans et Wolfgang, alors âgé de 6 ans. Le petit prodige joua devant les yeux attendris de Marie-Thérèse, et comme le relata le père du célèbre compositeur : après quoi, « il grimpa sur ses genoux, lui sauta au cou et lui donna un baiser, en tout bien tout honneur. »

« Trop, c'est trop! » déclara Jérôme, à la fin de la visite, un peu nauséux. Il avait certes trouvé la décoration éblouissante mais trop pompeuse à son goût, trop riche en ornements. Jean-Claude semblait du même avis que son fils, d'après l'air ahuri qu'il arborait en sortant, ou était-ce le coup de la fatigue qui l'avait un peu étourdi et rendait son pas si lourd ? Aline de son côté, était restée discrète, se contentant d'une moue qui en disait long sur son appréciation.

Lors de la visite au Prater, Hermine éprouva une vive nostalgie du parc qu'elle avait connu enfant. En effet, les manèges tous vénitiens antiques avaient été remplacés en partie par des manèges modernes. Si le petit train « Grottenbahn » existait toujours, passant au travers de 30 grottes habitées par des personnages de contes de fées, Cendrillon, la Belle au bois dormant, le Petit Chaperon Rouge, la grotte où était représenté un superbe bâtiment miniature en feu d'où des flammes jaillissaient et que les pompiers étouffaient avec leurs lances à eau n'existait plus. Le petit train longeait à l'époque une sorte de jardin d'hiver avec des plantes exotiques. Elle confia à Jean-Claude que ce spectacle l'avait enchanté, enfant. Mais tout ça avait disparu. Le prater avait été bombardé. Les canaux ont été remplacés par des grandes allées piétonnes, les petites cabanes de marionnettistes par des vendeurs de glaces et de kebab...

Ce grand parc d'attractions est un peu à la capitale autrichienne ce que le Tibidabo est à Barcelone. Un lieu emblématique où fleurit la nostalgie et la douceur de vivre de la bourgeoisie d'un autre temps, en l'occurrence celle du XIXe siècle. Depuis cette époque, cet immense parc est le lieu de promenade privilégié des Viennois. Aujourd'hui comme avant, le parc donne lieu à l'organisation de grands pique-niques en famille le weekend et les habitants de Vienne se retrouvent dans le parc pour faire du sport en soirée.

La grande roue de 65 mètres, construite en 1897, avec ses quinze wagons qui dominent aujourd'hui la métropole danubienne fut tout de suite prise d'assaut par la famille. La visite de la grande roue commençait par une petite salle où étaient exposés de vieux wagons. Dans ces wagons, on pouvait admirer l'histoire du Prater au fil des années grâce à de petits personnages animés. Ensuite, les enfants d'Aline et Jérôme profitèrent à souhait des 250 attractions du *Wurstelprater* qui se trouvait dans l'enceinte du parc du *Wiener Prater*, logeant en son sein un planétarium et le musée de cire de Madame Tussauds. Ils allèrent notamment faire le grand huit. Hermine était comme ses petits-enfants. Elle adorait les fêtes foraines, la grande roue du Prater, son parc d'attraction gigantesque et ses trains fantômes. Manèges, montagnes russes, maisons hantées, tapis volant, palais du rire, labyrinthe de glace, jeux électroniques étaient à leur disposition et ils s'en donnèrent à cœur joie, alors qu'Hermine les précédait systématiquement, redoublant d'ardeur à l'idée de faire les plus beaux tours. Mais aussi et surtout la « Praterturn », décrite comme « le plus haut manège suspendu du monde » qui donnait le tournis. Haute de 117 mètres, elle envoyait d'intrépides adolescents voler, en rond, sur des chaises à 60 km/heure... Les deux enfants ainsi qu'Hermine montèrent à bord. Et c'est le cœur retourné, tout émoustillé qu'ils revinrent à terre. Aussi les enfants s'extasiaient-ils devant les barbes à papa, les pommes d'amour et autres croustillons qu'Aline accepta d'acheter.

Tandis que des globe-trotteurs dégustaient les célèbres jambonneaux et Lángos, une spécialité hongroise à base de pâte levée, que les viennois adoraient grignoter en route, les visiteurs flânaient sur l'allée principale, du Praterstern jusqu'à la Lusthaus, sous les peupliers et les châtaigniers aux fleurs rose pâle. Hermine marchait allégrement en savourant les dernières heures passées à Vienne puisque demain il fallait reprendre l'avion pour rentrer en Normandie. Elle croisait avec un sourire radieux les passants, les cyclistes, les joggers, les cavaliers et les enfants virevoltant sur les aires de jeux en se confiant à elle-même que sa ville avait changé mais qu'elle était toujours aussi belle. Aujourd'hui les jeunes se donnent rendez-vous sur une piste de BMX ou de skate, hier, les garçons et les filles se retrouvaient autour des fontaines pour fumer en secret et montrer à chacun tout ce qu'ils avaient pu dénicher. Aujourd'hui le monde est en proie à une guerre insidieuse contre le terrorisme international, les massacres sont des *shooting mass*, hier, la guerre était franche et les bombardements incessants...Au fond, les années passent mais les guerres se renouvellent à chaque époque, sans jamais cesser, elles changent juste de forme, pensa-t-elle, en quittant le parc tristement.

Pour finir la soirée, ils avaient tous programmé de se rendre à Grinzing, situé sur les côteaux de Vienne. C'est là qu'il y avait les célèbres *Heurigen*, sorte de guinguettes adossées à un vignoble qui servent uniquement leur propre vin. Pour ce faire, ils avaient prix le

tramway 38 du Praterstern jusqu'à son terminus. Le voyage fut plaisant, il avait duré environ une trentaine de minutes. Le charme de Vienne, *Wien* en allemand qui veut d'ailleurs dire « vigne » est qu'il fait juxtaposer ville et province, urbanisme et nature, puisque la ville est sise au milieu d'un vignoble. Aucune ville européenne ne dispose d'autant de verdure. La surface d'espaces verts par habitant est de 120 mètres carrés alors qu'à Paris, elle n'est que de 15 mètres carrés. Les espaces verts occupent plus de la moitié de la superficie de la ville, qui compte environ 280 parcs et jardins impériaux.

Les *Heurigen* avaient pour tradition d'organiser des soirées spéciales avant le début des récoltes afin d'écouler un maximum de vin, et faire de la place dans les tonneaux pour les prochaines vendanges. Un vrai heuriger se distingue par la branche de conifère accrochée au dessus de son entrée. Cette enseigne signifie que cet établissement est ouvert et sert un vin nouveau provenant de ses propres vignes.

Hermine, grâce à l'aide de son mari retrouva le *Heuriger* dans lequel ils avaient l'habitude d'aller. Il avait la particularité d'être surmonté d'une voûte et d'exhiber une vitrine de collections de tirs bouchons. Toute la troupe s'attabla sur un banc légèrement bancal, devant des cruches de vins remplies tandis que l'ambiance était folklorique et légèrement grivoise : chansons viennoises et *Schrammelmusik* rythmaient les ébats et rires des clients. Jérôme qui ne comprenait pas un mot d'allemand demanda à sa mère ce que la chanson voulait dire mais Hermine avait peine à distinguer les paroles

dans ce brouhaha tonitruant. « Je crois qu'ils parlent de la vie et de la mort, et de l'éventualité que les réserves de vin viennent à manquer », fit-elle sans en être certaine. La salle à manger était dotée d'un décor traditionnel et les serveuses étaient en costume d'époque. Une d'entre elles s'avança devant leur table et fit remarquer que le vin blanc servi dans la cruche était du chardonnay issu des cépages *grüner veltliner*. Puis vint le temps de la commande. Jean-Claude voulait son *Wiener Schnitzel*, ce plat typique qui consistait en une escalope panée et frite, servi avec de la salade de pommes de terre (*Erdapfel Salat*). Jérôme opta pour l'Aufstrich, le petit apéritif traditionnel des *Heurigen* : il s'agissait de diverses « pâtes à tartiner » sur du pain. Le trio classique se composait d'un fromage frais aux herbes, de « Liptauer » (à base de fromage de chèvre frais, paprika et moutarde) ainsi que du fameux « Schmalz » blanchâtre. Le *Schmalz* était une pâte à tartiner faite à base de gras de cochon. Hermine choisit un *Tafelspitz* : ce boeuf bouilli, l'un des plats les plus typiques de Vienne, était une pièce d'ail servie avec des galettes de pommes de terre (rosti), du raifort et de la compote de pommes. Pendant qu'ils dégustèrent leur plat, trois musiciens jouaient les airs les plus connus de la musique classique autrichienne : « Wiener Blut », « Tritsch Tratsch Polka », « ob blond, ob braun, ich liebe alle Frauen » « Radedskymarsch ». Les chanteurs se déplaçaient entre les tables tout en chantant et en dansant. Hermine comme à son habitude fut transportée. Elle ne pouvait oublier le jour où un de ses

oncles révéla à un chanteur de Grinzing que son père était le véritable compositeur de la musique du *Troisième Homme*.

Le jour suivant, avant de reprendre l'avion, Hermine voulait prendre un peu de temps pour montrer à son fils les rives du Danube. Quand elle se promenait sur les plages du *Strandbad Gansehaufel*, en passant par le quartier de *Kaisermuhlen*, des souvenirs de son père qui jouait de la cithare lui revenaient en mémoire, tout en se mêlant à un sinistre pressentiment. Toute sa famille était partie et maintenant il ne lui restait plus que Jean-Claude. Si ce dernier venait à disparaître, Hermine serait l'ultime rescapée de ce véritable champs de ruines. Elle n'avait pas beaucoup de souvenirs de son père mais un jour, ce dernier qui avait pris du temps libre l'emmena sur les rives du Vieux Danube. Elle avait embarqué dans une petite pirogue pendant que son père la faisait naviguer à l'aide de ses bras trapus et musclés. Elle avait pris un *almdudler*, la limonade des Viennois, après le petit tour en bateau et ce fut un jour très particulier pour elle car rares étaient les instants qu'elle avait passés exclusivement avec son père.

Au temps de la guerre, le Vieux Danube, comme aujourd'hui était bordée de guinguettes, de tavernes. Il y avait des petits coins de nature et des endroits où il était possible de se baigner. Ces aménagements ont vu le jour entre 1870 et 1875, dans le cadre d'un projet gigantesque d'assainissement et de canalisation du fleuve qui fit naître cet univers féerique du vieux Danube, *Alte Donau*, un paradis champêtre, à une demi-heure du centre de Vienne. Aujourd'hui, les

plages du Danube sont aménagées en un véritable centre de loisirs en plein air qu'on appelle la *Donauinsel*. L'été, sur l'île du Danube, le *Badeschiff* met à disposition une aire de détente de 3 000 mètres carrés, avec piscines, solariums, terrasses ensoleillées et restaurants... En hiver, le Danube se retrouve gelé par endroits. Le vieux canal étant celui qui a le moins de courant gèle souvent intégralement. Du coup, cette partie du Danube se transforme en patinoire géante, où les Viennois dessinent en patins de folles arabesques ou s'affrontent lors d'un match de hockey improvisé.

Le Danube se sépare en trois grands « bras » principaux : le canal du Danube qui passe à proximité du centre ville, le nouveau Danube et le Vieux Danube. C'est ici que les Viennois expriment leur talent de jardinier et témoignent de l'excellence dans leur art, car les jardins sont parfaitement alignés et les haies méticuleusement taillées. En effet, le long des rives du Vieux Danube est parsemé de *Schrebertgarten*, de jardins communautaires utilisés comme vergers ou potagers. Dès 1865, sous l'égide de François-Joseph, la municipalité de Vienne offrit aux habitants défavorisés le luxe d'avoir à disposition des parcelles de terrain. Le programme s'est maintenue au fil des siècles puisqu'on recense aujourd'hui 26500 jardins communautaires dont 18000 appartiennent encore à la ville. Ces beaux jardins qu'Hermine scruta longuement lui rappelaient un épisode avec sa voisine de palier. Cette voisine de palier, aux airs hautains se vantait de posséder un bigarreaulier et maugréait toujours contre Joseph, le père d'Hermine, car

ce dernier était toujours aux toilettes en train de composer. Il monopolisait le lieu. Hermine se souvenait que son mari travaillait dans un journal, qu'ils ciraient leurs chaussures et les mettaient devant la porte, le dessous étant luisant aussi. « C'étaient des gens qui se croyaient un peu supérieurs aux autres », ressassait-elle. « Ils avaient un bigarreautier qui donnait des bigarreaux énormes mais il devait avoir une maladie, car dans chaque bigarreau, il y avait un asticot. Il fallait ouvrir le bigarreau et enlever l'asticot, avant de l'avalier », relata-t-elle à Jean-Claude qui s'exclama : « C'est dégoûtant! » « On était pauvres, renchérit-elle, on avait rien, certains mangeaient les bigarreaux avec l'asticot. » Tout le monde s'esclaffa.

Après ce petit tour sur le Danube gelé, vint le temps de regagner l'aéroport pour repartir en France. Leur voyage s'achevait sur une note de ravissement. La beauté de la rivière gelée leur inspirait les plus airs de Strauss et les anecdotes qu'Hermine avaient contées les avaient porté vers des sommets de plaisir. Hermine était satisfaite de son voyage. Elle avait ainsi pu regagner la patrie immémoriale de l'enfance. Tous avaient vécu un moment rempli de surprises et d'émotion et repartaient le cœur léger. Mais en quittant les berges du fleuve glacé, Hermine ne pouvait s'empêcher de songer aux forces contradictoires qui animaient sa ville natale. En effet, force était de constater que Vienne était partagée entre deux tendances opposées, l'une aspirée vers les hauteurs vertigineuses de la gloire impériale et vers le prestige d'être le berceau de la civilisation et de l'intellect européen et l'autre, cachée derrière un suaire

épais, représentée par ce passé peu glorieux qu'était la guerre. Après deux heures de vol, elle serait à nouveau à Paris, ville qui l'avait accueillie après ses premières années passées à Vienne. Paris, en 1947 était une ville moribonde aussi, mais l'énergie de la victoire se lisait sur tous les visages alors que la fatalité de la défaite et la honte de s'être allié au plus grand bourreau de tous les temps faisaient de Vienne une ville qui n'aspirait qu'à l'oubli. De cette réalité, elle ne pouvait se départir...

III.

La communauté juive de Vienne compte aujourd'hui 8000 âmes. Hermine n'avait pas eu le temps durant son court séjour de faire un tour dans le quartier juif de Vienne. Pourtant, il valait le détour, sans compter que sans les Juifs, la Vienne historique ne serait pas ce qu'elle était. La communauté juive de Vienne durant la Belle Epoque a largement contribué au rayonnement culturel de la ville et nul n'est besoin de compter combien de Juifs firent partie de cet âge d'or, car ses fers de lance le sont presque tous, à quelques exceptions près. Dans une large mesure, les Juifs étaient prépondérants dans la vie culturelle et économique de la capitale autrichienne. Ils étaient très présents dans le monde du commerce, de la finance et de l'entreprise. Les professions libérales n'étaient pas en reste puisque la majorité des juristes et médecins viennois étaient juifs, et ce jusqu'à l'Anschluss. Grands vecteurs de modernisation économique, ils étaient aussi de grands leaders politiques et éternels promoteurs d'une vision progressiste

comme en témoigne celui qui fut la tête pensante et le fondateur du parti social-démocrate autrichien, un juif converti totalement assimilé qui n'est autre que Victor Adler.

Dans l'effervescence de la Vienne de la Belle Epoque, cet âge d'or fut constellé de multiples « étoiles juives » qui scintillent encore aujourd'hui par leurs talents, dans les arts comme dans la science. Ils furent à l'origine de soubresauts révolutionnaires dans la construction de la civilisation du XXe siècle. Le plus célèbre d'entre eux, outre le père de la psychanalyse, Sigmund Freud, est sans aucun doute l'écrivain Stefan Zweig qui a laissé comme testament un ouvrage *Le Monde d'hier*, dans lequel il faut constamment plonger et puiser pour comprendre l'Autriche d'avant l'annexion et la montée en puissance d'Hitler. L'œuvre de Stefan Zweig est marquée par la nostalgie d'un âge d'or, ce fameux monde d'hier dans lequel, selon lui, Vienne était le creuset d'une culture commune composée de Slaves, de Hongrois, d'Italiens, de Juifs et toutes les différences, défendait-il, se fondaient pour créer une vie harmonieuse sans conflits, ni dissonances. « Il était merveilleux de vivre dans cette ville hospitalière, qui accueillait tout ce qui venait de l'étranger...Riches et pauvres, Tchèques et Allemands, chrétiens et juifs vivaient en paix malgré quelques taquineries occasionnelles... » Selon Zweig qui réinvente le « mythe habsbourgeois » , « c'est à la Hofburg (le palais impérial) qu'a germé sans cesse le vieux rêve d'une Europe unie ; c'est un empire supranational, un Saint Empire romain que voulaient réaliser les Habsbourg ». Au regard du

déchaînement des conflits nationaux et de l'antisémitisme qui ont étranglé l'Empire jusqu'à sa chute au lendemain de la Première Guerre mondiale, force est de constater que ce tableau idyllique relève plus du mythe que d'un véritable regard d'historien. Ce formidable bouillonnement intellectuel qui a caractérisé la « Vienne d'Hier » s'accompagna de vives altercations communautaristes et d'une lutte sempiternelle avec les chantres et hérauts du nationalisme, thuriféraires impénitents tels que Karl Lueger, champion de la haine des Juifs qui fut maire de Vienne à la fin du XIXe siècle.

C'est dans le nord de la ville, à Leopoldstadt, dans le deuxième arrondissement que le quartier juif, réhabilité après la guerre, a élu domicile, principalement. La rue Templegasse est jonchée de supermarchés, de boulangeries et boucheries casher et de restaurants halavi ou bassari, abritant une population dont l'origine diffère avec celle d'avant 1938. En effet, dans les années 1970, ce sont près de 3000 immigrés originaires d'ex-URSS, plus précisément d'Asie centrale, et en partie de Russie, de Géorgie, du Tadjikistan et d'Ouzbekistan qui viennent s'ajouter aux cinq mille Juifs revenus de la Shoah, en tant que clandestins ou rescapés. Ces populations israélites constituent un melting-pot qui offre une diversité culturelle sans pareille en Europe. Vienne respecte les traditions et rites de toutes les communautés qui ont une synagogue respective pour chacune d'entre elles. Le marché des Carmélites (Karmeliterplatz) se définit par son caractère insolite où

boutiques de vêtements branchées côtoient galeries chics de peinture et restaurants géorgiens qui servent des khinkalis, raviolis à la viande, dont les touristes raffolent. A côté de la Nestroyplatz décorée d'une statue de Johann Nestroy, comédien et auteur populaire du XIXe siècle, se trouve l'immeuble où vécut l'écrivain Arthur Schnitzler, auteur phare de la Belle Epoque. Le NestroyHof, construit au début du XIXe siècle par Oskar Marmorek, ami de Theodor Herzl, en hommage au Jugendstil, renferme un secret bien gardé, une fois la porte d'entrée franchie : au rez-de-chaussée, sont conservés les vestiges du vieux théâtre de Vienne, dont le plafond de verre, les murs salis et le balcon à la rampe usée par le temps ont fait l'objet d'une restauration. Dans les années 30, sous le nom de *Reklame*, le théâtre était l'endroit privilégié des auteurs viennois pour présenter leurs pièces, un centre de créativité international dont la renommée dépassait de loin la communauté juive. Le célèbre disciple de Freud, Alfred Adler, fondateur de la psychologie individuelle a séjourné sur la Czerningasse. C'est ici qu'il ouvrit un cabinet de médecine pour les plus démunis.

Sur la Seitenstettengasse, trône la grande synagogue Joseph Kor qui a été construite en 1824 par le grand architecte Biedermeider Josef Kornhäusel, ayant également façonné l'aménagement intérieur et les objets de culte. Savamment décorée, elle est occupée par le siège de la communauté, où sont regroupés le rabbinat de Vienne et d'Autriche, le

centre communautaire et les oeuvres sociales. Baignant dans les grands airs de la liturgie ashkénaze, les touristes viennois peuvent se retrouver autour d'un dîner shabbatique très convivial au restaurant Aleph. Un peu plus loin, sur l'Albertinaplatz, le mémorial contre la guerre et le fascisme, porte comme épitaphe : Pour la paix, la liberté et la démocratie, jamais plus le fascisme, des millions de morts.

La première communauté juive au Moyen âge s'installa autour de la Judenplatz jusqu'au suicide collectif lors du pogrom de 1421, connu sous le nom de Wiener Gesera. Les Juifs formaient une communauté réduite mais relativement stable, même s'ils demeuraient à l'écart de la vie citoyenne des autres Viennois. Du XIIIe siècle au XVe siècle, la population juive jouissait d'une véritable prospérité autour de la Judenplatz. Mais les lois discriminatoires, en dépit la bienveillance des Habsbourg à leur égard provoquaient bien des complications quand ils désiraient obtenir le même statut que les autres. Certains avaient tout de même réussi à acquérir une influence politique et beaucoup d'argent. Il est à noter que sous le règne de Friedrich II., les Juifs avaient progressé dans leur besoin d'autonomie et l'empereur l'avait favorisée, en leur permettant d'avoir leurs propres tribunaux, hôpitaux et abattoirs casher. C'est à cette époque que fut construite la plus grande synagogue d'Europe - dont les restes sont encore présents au sous-sol du musée de la Judenplatz.

En 1420 et en 1421, sous l'instigation de l'empereur Albrecht V., qui voyait l'occasion de faire porter ses défaites militaires aux Juifs qu'il eut tôt fait de considérer comme des boucs émissaires, un grand nombre d'entre eux décidèrent de s'immoler collectivement dans une synagogue en signe de désespoir à l'idée de se confronter à un massacre avec la foule endiablée. D'autres furent tout simplement jetés au bûcher devant une nuée de braillards qui acclamaient l'ardeur de l'empereur quand il s'agissait de faire de sa ville, la « Ville de sang ». Après cette succession de massacres, quand les Juifs furent autorisés à revenir à Vienne, quelque 250 ans plus tard, ils choisirent de changer de quartier pour éviter d'avoir à subir à nouveau les représailles d'une foule sanguinaire et s'installèrent à Leopoldstadt.

Sur la place, se dresse le Mémorial de l'Holocauste (Denkmal für die ermordeten Juden Europas) conçu dans les années 2000 par la jeune artiste britannique, Rachel Whiteread. Il constitue un bloc rectangulaire de béton qui contraste radicalement avec l'architecture prédominante de la place, couvert sur tous les côtés de moulures illustrant des livres aux tranches alignées. Sur le bloc, à la base, figure la liste des camps de concentration dans lesquels les Juifs autrichiens furent exterminés. En face du mémorial, une statue de Gotthold Lessing (1729-1781) domine le lieu. Elle fut érigée après la Seconde Guerre mondiale. Dramaturge et philosophe juif, il marqua son temps avec ses pièces de théâtre dont l'esprit influença le courant allemand des Lumières.

Sur la place, se tient aussi le musée de la Judenplatz, annexe du vaste Musée juif de Vienne qui se trouve sur la Dorotheegasse. Les travaux de construction commencèrent en 1995, lorsque des ouvriers du bâtiment travaillant dans un parking voisin tombèrent par hasard, en creusant à quelques mètres sous terre, sur les vestiges de la plus grande synagogue d'Europe au Moyen âge. Les archéologues furent sidérés de s'apercevoir qu'il s'agissait du quartier juif médiéval qu'ils croyaient perdu à jamais. A la suite de cette découverte stupéfiante, il fut décidé qu'un musée serait construit pour exposer les ruines du vieux quartier. A l'étage inférieur du musée, après que les visiteurs ont eu le loisir de découvrir une présentation vidéo en 3D qui reconstitue le quartier tel qu'il était au XVe siècle, les restes de la synagogue sont exposés avec les fondations de la bimah et du sanctuaire de la Torah, les murs et le sol de la section des femmes, ainsi que divers objets découverts au cours des fouilles.

Outre ces imposants monuments, sur la Judenplatz, s'érigent de très belles façades aux couleurs de Vienne, dont celle du conseil administratif et constitutionnel. Sur le mur, au n°2, une plaque est installée en guise de commémoration du massacre et de l'expulsion des Juifs de Vienne, en 1421. Outre cette inscription, la place comporte d'autres plaques rendant hommage aux 87 justes autrichiens (non-Juifs ayant sauvé des Juifs de la Shoah) et au cardinal qui fit son mea-culpa au nom de l'Eglise pour son rôle joué dans les persécutions nazies.

Pour terminer, la maison bourgeoise de Sigmund Freud, située à proximité du Ring, au 19 de la Berggasse, présente un intérêt majeur pour tous les passionnés de psychanalyse qui souhaitent donner corps au génie révolutionnaire du célèbre penseur et à tous les néophytes curieux, désirant en connaître davantage sur la vie studieuse du chercheur intarissable. C'est là que ce dernier vécut pendant près de cinquante ans, de 1891 à 1938, avant son départ pour Londres, alors qu'il présentait déjà un avenir catastrophique pour la communauté juive de Vienne. Grâce au soutien de Marie Bonaparte, il put trouver refuge en Angleterre, avant de mourir quelques années plus tard. La maison offre d'abord au visiteur un tour dans le cabinet de consultation et la salle d'attente. Et un peu plus loin, il est possible de s'attarder dans d'autres pièces, cette fois, plus intimes. Elles comportent pour la plupart des objets, photographies, souvenirs, des revues ayant appartenu à Freud et témoignant du quotidien du penseur. En sortant de la maison, il n'est pas rare de voir quelques visiteurs assis sur les bancs qui ont été installés à l'entrée, contemplant, le regard hagard, le quartier tranquille avec ses oiseaux qui virevoltent de temps à autre et qui donnent à la rue son charme si austère. Derrière les belles façades, a séjourné un des plus grands penseurs de tous les temps qui a laissé ses lumières au monde, avant que les ténèbres ne s'abattent sur l'Empire anéanti et fasse disparaître à jamais l'éclat légendaire de la Belle Epoque. Un grand esprit s'est éteint quelques années après les premiers pas de la barbarie nazie et c'est un peu comme si le monde entier s'écroulait, ce monde

d'hier si cher à Stefan Zweig, qui succomba avec lui, en emportant dans son empoisonnement volontaire, sa femme, Lotte, le 22 février 1942.

Souvent, quand elle marchait dans les rues de Vienne, Hermine repensait à cet homme dont les qualificatifs manquent pour pouvoir désigner son ignominie, que beaucoup d'Autrichiens avaient accueilli comme un héros et qui avaient massacré 65000 Juifs autrichiens, broyant dans ses sillons destructeurs la vie de plus de 6 millions de Juifs d'Europe. Cet homme si charismatique et dévastateur imposait qu'on le vénère : ainsi, dans sa classe, il y avait un portrait de lui. Quand elle entra dans la classe et saluait la maîtresse ou la directrice, il fallait dire : « Heil Hitler ! » Quand il venait au Belvédère, précédé d'un cortège de voitures, il se tenait debout comme le Führer, le grand guide des nations, dans son char et était salué par toute une ribambelle de Viennois qui l'accueillaient comme un grand homme. Personne n'osait riposter ou dire : « Fous le camp, Hitler, avec tes lois racistes ! » Souvent, Hermine se faufilait dans le troupeau, pour se loger au premier rang et pouvoir admirer le visage de celui qui était considéré comme le remède à la pauvreté de l'Autriche. Il avait modernisé le pays, donné du travail à des centaines de milliers de chômeurs. Et pour cela, seulement, tout le monde le respectait, le tenait au rang de sauveur.

Hermine avait vu beaucoup de reportages et documentaires sur le sujet et il lui arrivait d'éprouver un malaise quand elle les visionnait, au regard de l'ignorance dans laquelle elle avait été maintenue durant toute

son enfance à Vienne. En effet, la grand-mère d'Hermine n'avait pas la radio et ne lisait pas la presse quotidienne si bien qu'Hermine avait toujours vécu cette période de guerre dans une quasi insouciance béate, même avec le ventre creusé. Elle n'était au courant de rien. Tout juste avait-elle observé des charrettes remplies de meubles, tirées par des chevaux qui passaient dans les rues, sans savoir de quoi il s'agissait. Elle a compris plus tard que les meubles avaient été spoliés par les nazis qui avaient contraint les Juifs de s'expatrier pour libérer leurs appartements et permettre aux aryens de les occuper. Quand elle était à l'école, Hermine avait beaucoup de camarades juives en classe et un jour, l'une d'entre elles avait disparu. Elle n'avait jamais entendu dire sa grand-mère : « Ne fréquente pas de Juifs ! Ne parle pas aux Juifs ! » Hermine ne faisait donc aucune différence et tout au plus, pour elle, il s'agissait d'un détail insignifiant, une histoire de religion qu'elle ne comprenait pas. Un jour, elle avait confié à sa grand-mère qu'elle ne voyait plus sa petite copine. Sa grand-mère lui avait rétorqué : « Demande à ta maîtresse si elle n'est pas malade ? » Ce qu'elle fit par la suite et sa maîtresse lui avait répondu : « Ils ont déménagé. » Quand elle avait donné la réponse de sa maîtresse à sa grand-mère, cette dernière fut interloquée et ne comprit pas pourquoi elle ne l'avait pas informée : « Quand même, un déménagement, c'est un événement prévu longtemps à l'avance, on en parle autour de soi ! » Hermine avait arboré une triste mine et lui avait répondu : « Elle ne m'en a pas parlé, je ne comprends pas. » C'est maintenant qu'elle comprenait qu'elle

avait dû être déportée et que les meubles charriés dans les rues étaient certainement destinés à être revendus alors qu'on déportait les gens, à tour de bras, en s'enrichissant de surcroît sur leur dos.

Tout s'était passé ainsi. Elle l'avait appris plus tard. A la veille de la Seconde Guerre mondiale, environ 70 000 Juifs vivaient encore à Vienne. Les Juifs qui n'avaient pu s'exiler vivaient entassés dans des conditions insalubres, vivant d'expédients. Ils étaient ghettoïsés et enregistrés. A partir de septembre 1941, ils furent contraints de porter l'étoile jaune, insigne odieux qui facilitait la persécution tout autant que la déportation. Les déportations avaient lieu à la gare Aspangbahnhof, tout d'abord dans des wagons de troisième classe, plus tard, dans des wagons à bestiaux. C'est la police autrichienne qui était en charge des déportations et non les SS trop visibles et ostentatoires. De plus, voulaient-ils aussi donner à la population l'illusion d'une émigration plutôt que d'une déportation. Aussi, les gens étaient âgés et il s'agissait principalement de femmes dont la résistance aux mauvais traitements était moindre, ce qui assurait à la police autrichienne, moins armée que la gestapo et les SS, la possibilité de faire son travail, sans bavures. Au départ, il s'agissait de les déporter vers la Pologne occupée et de les envoyer dans des camps de travail dirigés par les SS. Mais bientôt, des milliers de Juifs autrichiens furent envoyés dans des centres de mises à mort, ils furent fusillés alignés par centaines ou gazés dans des camions à gaz conçus uniquement pour cette entreprise de destruction de masse. Plus tard, les trains au départ de la gare de Aspangbahnhof se rendirent

au ghetto de Terezin, à proximité de Prague, d'où partirent ensuite des trains pour les centres de mise à mort de Treblinka, Sobibor et Auschwitz-Birkenau, où avaient été érigées des chambres à gaz gigantesques, avec l'objectif d'une rentabilité maximale, en tuant le plus de gens possible en le moins de temps possible. Puis ce fut le tour des Roms, des Sintis autrichiens, les Tziganes de se faire déporter puis assassiner. En 1945, sur les 180 000 Juifs qui peuplaient Vienne en 1938, il ne restait que 5000 personnes rescapées. Durant les derniers jours de combats à Vienne, lors de l'offensive soviétique d'avril 1945, une unité SS s'arrogea le luxe suprême de massacrer en plein aveu de défaite et faillite militaire, des milliers de Juifs. 15 à 20 000 Juifs autrichiens qui pensaient avoir été épargnés après avoir fui vers la Tchécoslovaquie, la Belgique et la France, tombèrent dans l'escarcelle des nazis après que l'armée allemande eut envahi ces pays. Six millions de Juifs européens ont été anéantis durant la Shoah. Ce n'est pas moins de 65 500 d'entre eux autrichiens qui furent sauvagement assassinés durant cette période noire, sans compter toutes les victimes anonymes ou apatrides qui n'étaient pas comptabilisées comme citoyens autrichiens. Environ 9500 Tziganes autrichiens furent massacrés de 1938 à 1945 ; environ 2000 survécurent à l'Holocauste. Il faut aussi évidemment ne pas omettre de compter tous les asociaux, handicapés, homosexuels qui furent exterminés au nom de leur différence, en plus de tous les opposants politiques.

Hermine se souvenait qu'une de ses camarades de classe, du jour au lendemain s'était rendue à l'école avec une étoile jaune cousue sur son manteau. Elle lui avait dit, éblouie : « Oh tu as une belle étoile jaune sur ton manteau, tu ne peux pas m'en avoir une comme ça ? » L'amie lui avait répondu : « Ah non, il n'y a que les Juifs qui ont le droit d'en porter une ! » « La chance ! » lui avait-elle répondu, le sourire aux lèvres. Maintenant, Hermine s'en voulait d'une telle naïveté. Comment avait-elle pu être plongée dans une telle insouciance, alors que des milliers de personnes mourraient devant ses yeux et qu'elle ne le savait même pas ? Peut-être était-ce mieux ainsi...Elle aurait éprouvé une grande culpabilité à se savoir épargnée alors que d'autres avaient été épinglés par le sort. Comment aurait-elle pu continuer à vivre en sachant que ses camarades de classe se faisait assassiner alors qu'elle ne connaissait que la privation de rationnement ? Moindre mal si on le compare aux atroces persécutions que les Juifs ont subies, avant d'être jetés pêle-mêle dans ce vaste mouvoir. Hermine vivait dans une sorte de bulle protégée et sa mère qui devait être au courant ne lui avait jamais parlé de quoi que ce soit. Au départ, se souvenait-elle, les Juifs ne se rendaient pas compte qu'ils allaient tous mourir, ou feignaient-ils de l'ignorer. Était-ce l'assurance qu'une telle absurdité du sort ne pouvait être réelle au regard de leur contribution majeure à l'économie viennoise ? Rien ne pouvait les pousser à partir le plus tôt possible,

sinon un exil forcé, exercé dans la terreur. Peut-être craignaient-ils de tout devoir abandonner et de se retrouver sans rien dans un pays inconnu ? Toujours est-il qu'Hermine avait le souvenir gravé en mémoire qu'ils faisaient comme si...comme si tout allait bien, comme s'ils étaient juste un peu plus stigmatisés que d'habitude et ils en avaient vu d'autres, depuis le pogrome de 1421 et les expulsions massives qui ont jalonné l'histoire de l'Europe médiévale.

La mère d'Hermine avait des copines juives aussi. Quand elle était allée dans le 10ème arrondissement où résidait sa mère, après la mort de son père atteint de tuberculose, elle l'avait surprise en train de converser avec une amie dans la chambre. Hermine faisait tranquillement ses devoirs dans la cuisine quand soudain, elle se leva pour demander quelque chose à sa mère et aperçut le dos maculé de griffures et de sang de son amie qui gémissait en montrant son corps à sa mère. Hermine n'avait pas vu grand-chose car sa mère avait sauté du lit pour l'empêcher de voir. Elle l'avait fait sortir tout de suite. Hermine avait l'image intacte dans son esprit d'un dos, à vif, strié de blessures comme si elle n'avait plus de peau. Elle avait demandé ensuite à sa mère ce qu'elle avait mais cette dernière avait préféré décliner le désir de lui en dire plus. Elle avait dû être arrêtée par la Gestapo, ressassait Hermine de temps en temps, en essayant de comprendre mais sa mère n'avait jamais voulu évoqué l'histoire. Elle avait préféré enterrer ce passé douloureux à son arrivée en France. « Moi personnellement, confiait-elle toujours à des amis ou de la famille qui voulaient

comprendre l'implication de l'Autriche dans le drame juif, je ne savais rien, je sais juste une chose, c'est qu'à chaque fois qu'il y avait une fête à Vienne, comme le 14 juillet, il fallait aller à la mairie chercher ses drapeaux. Alors on te demandait combien de fenêtres tu avais sur rue. Si tu avais deux fenêtres, on te donnait 4 petits drapeaux, avec la croix gammée. Je me rappelle, ma grand-mère, elle avait pris ses drapeaux, elle ne les avait pas installés tout de suite, elle les avait mis entre les deux fenêtres sur un petit guéridon. Et mon oncle est venu un jour, il a vu les drapeaux sur le guéridon et il a dit : " Mais tu n'as pas mis tes drapeaux sur la fenêtre ! " Ma grand-mère a dit : "Oh bien, j'ai oublié ! " " Le voisin d'en face, s'il te voit ne pas mettre ton drapeau, il te dénonce. C'est la délation partout. Mets moi tout de suite tes drapeaux ! " On placardait des affichettes un peu partout, avec une ombre, un homme noir avec un chapeau un peu courbé et où il était écrit : " Méfie-toi de ton ombre ! " Ca voulait dire : "Méfie-toi de ton voisin" Il fallait jouer le jeu, ma grand-mère n'était pas hitlérienne pour un sou. Tu ne pouvais avoir confiance en personne... »

L'année 1938 fut l'année fatale pour la communauté juive de Vienne. Le 12 mars, l'Autriche fut annexée, elle changea de nom et devint l'Ostmark. Environ 180 000 Juifs résidaient alors à Vienne où les persécutions à leur égard, prirent une tournure sans précédent, dépassant, en terme d'humiliations publiques et d'expropriations liées à la politique d'émigration forcée, celle de l'Allemagne. Les lois de

Nuremberg de 1935 appliquées d'abord en Allemagne agirent en 1938 à Vienne de façon rétroactive. Sous le coup de l'Anschluss, les Juifs devinrent apatrides. Ce fut le cas du grand écrivain Stefan Zweig qui perdit sa nationalité autrichienne en 1938 et obtint un peu plus tard, en mars 1940, la nationalité britannique, au terme d'une longue procédure qui fut très éprouvante pour lui. Son sentiment d'être un paria ne fit que se renforcer. « Ces jours comptent parmi les plus épouvantables de ma vie », relate-t-il dans *Le Monde d'Hier*. Le citoyen du monde découvre « ce sentiment qui broie les nerfs, de tituber dans le vide les yeux ouverts et que partout où on a pris pied, on peut être à chaque fois refoulé. » Il se retrouve à devoir faire la queue comme tous les demandeurs d'asile, lui qui se targuait de pouvoir voyager sans passeport, tant sa renommée était internationale. Il se donnera la mort, alors réfugié au Brésil, en s'empoisonnant au Véronal, en compagnie de sa deuxième épouse, Lotte. Cet épisode de sa vie est raconté dans le film de Maria Schrader, *Stefan Zweig, Adieu l'Europe*, sorti en salle durant l'été 2016. Il ne fut pas le seul à s'être suicidé : un peu plus que parmi les réfugiés fut le nombre de suicides au sein de la communauté restée à Vienne. On dénombre qu'un tiers des réfugiés périrent, soit de déportation, soit de suicide.

Dès l'Anschluss, l'Autriche fut soumise à un processus d'aryanisation féroce qui se solda par un système de vol organisé, légitimé par un arsenal de lois juridiques édictées dans la hâte. Ce dernier se matérialisa par une confiscation des maisons et des

commerces juifs. La loi du 26 mars 1938 obligea tous les Juifs du Reich à déclarer la totalité de leurs biens aux autorités, sous peine de sanctions judiciaires. Au terme de l'article 7 de ce décret, Goering, responsable du Plan quadriennal, pouvait disposer à sa guise de la fortune déclarée « conformément aux besoins de l'économie allemande ». D'avril à novembre 1938, les autorités nazies prélevèrent deux des sept milliards de marks de « biens juifs » déclarés. Les boutiquiers et les artisans furent enjoins à cesser toute activité commerciale avant le 1er janvier 1939. Enfin, les exemptions en faveur des avocats et des anciens combattants juifs furent éradiquées. En juillet 1938, les médecins juifs furent soumis à une demande d'autorisation d'exercice et ils durent limiter leur pratique à une clientèle exclusivement juive. Le 18 août 1938, une nouvelle loi promulgua l'obligation de porter pour les Juifs sur leurs passeports, les prénoms Sara pour les femmes et Israël pour les hommes afin de les identifier plus rapidement. En octobre 1938, à l'instigation suisse, les Juifs se virent porter la lettre « J » sur les passeports. Les entreprises juives furent léguées à des nazis et transformées en coopératives dirigées par des non Juifs. Des commissaires furent en charge de l'expropriation. Des dizaines de milliers de Juifs furent contraints de céder leur emploi à un employé non juif, de vendre leurs biens à des prix très bas et de partir d'Autriche, sans rien. L'accès des enfants juifs aux écoles dites « aryennes » fut interdit et à l'enseignement supérieur, limité. Avec ce cortège de lois répressives, tous les Juifs, même s'ils étaient convertis, furent sommés

de recourir à l'exil ; un exil bien souvent réalisé à contrecœur, tant les pays accordant une possibilité d'accueil étaient peu nombreux. Moins de 6 mois après l'Anschluss, 45 000 Juifs autrichiens avaient choisi de quitter l'Autriche. En mai 1939, plus de 100 000 Juifs, s'exilèrent, soit près de 50 % des Juifs autrichiens. En novembre 1939, plus de cent vingt-cinq mille Juifs autrichiens avaient émigré. Mais les candidats au départ n'eurent pas tous la même chance. Les contingents de réfugiés demeuraient très restrictifs en Grande-Bretagne, en Amérique et en Palestine (sous mandat britannique), à cause du livre blanc. Beaucoup ne trouvèrent refuge qu'à l'autre bout du monde, à l'île Maurice ou encore à Shanghai. D'autres connurent un sort funeste en allant dans des pays qui furent occupés plus tard par les nazis, comme ce fut le cas de la Tchécoslovaquie et des Pays-bas. Il n'en reste pas moins que la plupart des pays les plus accessibles et attrayants fermaient leurs portes. Les visas n'étaient accordés qu'aux compte-gouttes et bien souvent seules les personnes illustres pouvaient avoir le luxe d'émigrer.

Le 23 mars 1938, Franklin Delano Roosevelt, président des Etats-Unis, prit l'initiative de convoquer une conférence internationale sur la question des réfugiés en provenance du Reich, ayant eu ouï-dire des atrocités qu'on commettait contre les Juifs. La Suisse ayant refusé d'accueillir sur son sol la conférence, il fut décidé, sous l'instigation de la France qu'elle se tiendrait à Evian-les-Bains. Avant la conférence, Roosevelt prit le soin d'expliquer aux différents pays convoqués qu'il

n'était nullement question d'augmenter les quotas d'immigration et d'assurer l'accueil des réfugiés. Il savait que la réponse aurait été catégorique : non, au nom de leur capacité financière restrictive. Les pays invités se trouvaient dans l'incapacité de pouvoir gérer un tel afflux. Encore aujourd'hui la situation est préoccupante alors qu'on assiste à des vagues répétées de nouveaux arrivants, venus de Syrie qui cherchent refuge en Europe. La compassion nous pousse bien entendu à agir comme Angela Merkel mais l'opinion publique est parfois contre cet assaut de générosité car la population craint de ne pouvoir faire face...Si la générosité des pays à l'époque avait été comparable à celle de l'Allemagne aujourd'hui, très certainement animée d'un devoir de réparation à l'égard de son passé, les Juifs auraient pu être sauvés en masse de l'horreur. Ainsi la responsabilité incombe à tous...Il faut bien le dire, on ne savait pas quoi faire des Juifs à l'époque et c'est l'absence de solidarité internationale qui donna aux bourreaux le signal de la libre expression de leurs pulsions les plus meurtrières.

Evidemment, l'Allemagne ne fut pas invitée à la conférence, la présence du Portugal ne fut pas jugée utile. L'URSS et la Tchécoslovaquie ne dépêchèrent pas de représentants, l'Italie, solidaire de l'Allemagne, refusa de s'y rendre. La Hongrie, la Roumanie, la Pologne et l'Afrique du Sud envoyèrent des observateurs. Le Royaume-Uni accepta l'invitation à condition qu'elle n'aurait pas la charge submergeante de devoir prendre en charge à elle seule l'afflux massif des réfugiés.

Rassemblés à l'hôtel Royal, sur le bord du lac Léman, le 6 juillet 1938, les délégués et représentants des 32 pays se résignèrent vite à l'échec. Seule la République dominicaine décida d'accepter les Juifs en masse. A vrai dire, la compassion et la sympathie face aux persécutions de Roosevelt ne suffisaient pas. Il aurait fallu une véritable concertation internationale pour endiguer le fléau, pour empêcher ce génocide de l'humanité, non génocide contre l'humanité, selon les mots de Yanick Haenel dans son livre *Jan Karski*. Au sortir de la fin de la conférence, Chaim Weizmann, futur président de l'Etat d'Israël, se manifesta en révélant : « *Le monde se divise en deux : les pays où les Juifs ne peuvent pas vivre, et les pays où les Juifs ne peuvent pas entrer.* » Situation impossible donc, condamnant les exilés ou non exilés à être déportés et traités comme des sous-hommes dont personne ne voulait et dont il n'était plus dès lors difficile de se débarrasser. La conférence n'aboutit à aucun résultat tangible, sinon la poursuite d'un modeste dessein : la création d'un *Comité Intergouvernemental pour les réfugiés* siégeant à Londres.

Hitler comprit qu'il avait désormais les mains libres pour disposer à souhait de la communauté juive d'Europe. Le 7 novembre à Paris, Herschel Grynspan, 17 ans, tira à bout portant sur le diplomate allemand Ernst von Rath, pour signifier sa condamnation des actes sanglants qui menaçaient la communauté juive et dont ses parents furent victimes. Ces derniers venaient d'être expulsés d'Allemagne pour

être expédiés en Pologne. La mort du diplomate convainquit Goebbels de faire surgir l'explosion d'une colère populaire pour distiller la terreur et il fut à l'origine le 8 novembre du premier grand drame qui scanda la vie des Juifs à Vienne. Les incendies faisant scintiller cette nuit-là les vitrines brisées comme du cristal, les nazis décidèrent de baptiser ce carnaval d'épouvante « la nuit de cristal ». La nuit d'horreur fut longue : elle durera plusieurs jours et plusieurs nuits. Des milliers d'appartements et de magasins juifs furent pillés, détruits. 42 synagogues et maisons de prière furent incendiées et vandalisées à Vienne et dans des villes autrichiennes de moindre importance, telles Innsbruck. Des agressions particulièrement sanglantes firent de nombreuses victimes. Certains moururent de leurs blessures, et d'autres se suicidèrent de désespoir. À Vienne, 6547 Juifs furent arrêtés suite au pogrome, et plus de la moitié d'entre eux furent déportés vers le camp de concentration de Dachau. Comble du vice : la population juive fut contrainte par les autorités du Troisième Reich de payer tous les dommages provoqués par le pogrome. Avec ce gigantesque carnage, les nazis voulaient tester la population viennoise et connaître le degré de persécution auquel elle était disposée à souscrire, sans lever le petit doigt. Chose fut faite : comme toujours, la population viennoise non-juive restait muette, essentiellement par peur des représailles. L'avènement de la terreur et de la peur de la délation, du voisin avait été instauré par ce despote aux allures de bienfaiteur.

Si l'on en juge à cette constante soumission à l'horreur et ce refus manifeste de protester, il faut considérer que les Autrichiens n'étaient pas seulement les victimes des nazis, certains adhéraient vivement à l'idéologie hitlérienne. Mais la plupart craignait d'être éradiqués au moindre signe de mécontentement car tout le monde savait qu'Hitler, dès le début de son mandat, était impitoyable avec les opposants. La question d'une responsabilité nationale reste à l'ordre du jour car elle n'a toujours pas été élucidée. Si l'Allemagne a fait son travail de mémoire et de réparation, relayé par la presse, la culture et la télévision, l'Autriche a voulu se retrancher dans une position victimaire, même si elle n'a jamais été considérée comme un pays occupé. Les chiffres sont parlant et démontrent que les Autrichiens, alors qu'ils ne constituaient que 10% de la population du Reich, furent surreprésentés dans les postes clefs de la direction des camps de la mort. Beaucoup d'Autrichiens étaient bien plus que de simples exécutants et dirigeaient les camps d'extermination. 80 % des membres de l'état-major d'Eichmann étaient autrichiens. Trois quarts des chefs des camps de concentration étaient autrichiens. Il paraît aussi que les Allemands s'en inspiraient dans le raffinement de l'horreur. Toutes ces choses restent encore taboues aujourd'hui...

IV.

Bien que les horreurs de la guerre 14-18 fussent dans toutes les mémoires, l'imminence de l'entrée en guerre de l'Allemagne nazie sonnait le glas de la paix relative entre les nations qui avaient marqué la période de l'entre-deux-guerres. A la radio, les journalistes et les grands dirigeants occidentaux pensait qu'Hitler faisait de l'esbroufe quant à sa menace de précipiter ses troupes dans un conflit armé. Pour l'heure, le grand ennemi était le socialisme et le bolchevisme et pas tant le Führer, Adolf Hitler qui promettait de mettre un terme à cette peste qui gagnait le monde. Aussi dans leur lutte endiablée contre Staline, les Alliés vainqueurs de la grande guerre omettaient-ils de considérer l'outrage à la démocratie que représentait la perfide ascension d'Hitler au pouvoir qui ne visait qu'à asseoir une suprématie sur l'Europe, faisant fi du traité de Versailles, humiliation suprême à ses yeux de l'ancien Empire allemand. Aussi les Alliés restaient-ils muets devant les premières actions militaires et policières d'Hitler sans s'alarmer devant le traité de Munich de septembre 1938 qui signait la grande victoire diplomatique

de l'Allemagne nazie. Le pacte de non-agression germano-soviétique par lequel les deux puissances entendaient se partager la Pologne ne semblait indigner personne. Le 1er septembre 1939, la Wehrmacht envahissait la Pologne et fonçait vers Varsovie. La campagne de Pologne dura trente jours. Hitler installa à Varsovie un gouvernement général dont l'objectif visait la destruction systématique des Juifs, des opposants slaves et des tziganes. Le 17 septembre, les armées staliniennes pénétraient le sol polonais en perpétuant l'odieux génocide de Katyn, massacre durant lequel des milliers de Polonais - essentiellement des personnalités intellectuelles, des officiers, des étudiants, des médecins et des membres des élites polonaises - furent assassinés par la police politique de l'Union Soviétique (le NKVD) au printemps 1940 dans une forêt russe près de Smolensk afin de neutraliser le pouvoir intellectuel hostile au Stalinisme. Staline et Hitler se partageaient le pays dévasté.

L'Armée française se tenait derrière la ligne Maginot, où les combats étaient inexistantes parce qu'elle préservait de l'invasion. Mais le 10 mai 1940, l'Allemagne prenait d'assaut les Pays-Bas, le Luxembourg et la Belgique et arrivait en France par la forêt des Ardennes. Les armées alliées durent reculer. Un déluge de feu se répandit sur les militaires et les populations civiles désarmées. La barbarie nazie avait donné l'ordre de ne faire aucune distinction entre les militaires et les civils si bien que les dégâts humains furent sans précédent. L'Armée allemande assoiffée de conquêtes avançait sans

relâche et ce fut le recul vers le Nord, Dunkerque, puis le repli vers le centre de la France, la Bretagne et enfin le Sud. La France qui comptait sur la protection de la ligne Maginot, vaste barrière de défense qui reliait Montmédy et la frontière suisse, avait sous-estimé la supériorité indéniable des avions de combats et bombardiers allemands, de l'armée qui disposait d'un matériel adapté et d'un déplacement motorisé rapide par rapport aux matériaux d'artillerie que détenait l'armée française. La défaite fut consacrée dans la forêt des Ardennes où les troupes allemandes envahissaient tout sur leur passage en faisant reculer toujours un peu plus loin les troupes françaises.

Dans la hâte et le constat de l'impuissance, l'armistice fut signée à Rethondes le 22 juin 1940 dans un wagon. Le maréchal Pétain pensait ainsi pouvoir épargner les civils et les militaires mais avait-il pu prédire l'horreur qu'allait constituer pour la population le fait de vivre sous l'occupation. De plus, fallait-il qu'il concède à livrer au Reich ses travailleurs, ses prisonniers et ses volontaires STO (service de travail obligatoire) dès le début de l'année 1943 qui se solda par la réquisition et le transfert contre leur gré vers l'Allemagne de centaines de milliers de civils français qui devaient accepter de soutenir l'effort de guerre allemand en travaillant sur le sol allemand, le plus souvent dans des usines, des fermes et sur les voies ferrées.

En 1939, l'ordre de mobilisation avait sonné à Rouen, où vivait Lucien Lair, appelé à faire partie du 39ème régiment d'infanterie de Rouen. Tous les hommes qui avaient l'âge requis étaient rappelés sous

les drapeaux et contraints à rejoindre leur régiment. A 24 ans, alors que tu avais déjà été marié et que tu avais une fille Jacqueline que tu élevais avec ta mère, Suzanne, il fallait que tu quittes tout le monde pour aller au front. La tristesse régnait avant que tu ne prennes le chemin de ta caserne d'affectation. Toute ta petite famille regrettait ton départ et te faisait les adieux les plus chaleureux sans savoir s'ils avaient te revoir un jour. Mais ta mère te soulagea d'une petite tape sur l'épaule en te souhaitant bon courage et en te promettant qu'elle prendrait soin de ta fille en ton absence. Tu avais pris un sac de change, quelques provisions, et un matin de mai 1940, tu te rendais dans la fraîcheur matinale sur le quai de gare de Rouen. Direction les départements de l'Est de la France. Tu ne savais pas précisément où tu allais atterrir. La tristesse peinte sur le visage de ta mère et de ta fille n'avait encore que très peu de réalité pour toi car le voyage vers la caserne signifiait à ce moment-là une aventure exaltante qui rimait avec les bouffonneries et rigolades de tes camarades de régiment. Tu allais aussi t'amuser, tu le savais même si la guerre sentait mauvais et donnait parfois le vertige. Tu savais aussi que la guerre était intrinsèquement absurde, un déni d'humanité. Mais pour le moment, seul comptait le voyage en présence des joyeux lurons qui figuraient en face de toi, insouciant parce qu'ils étaient jeunes, forts et qu'ils ne craignaient pas l'ennemi. Non, seule la rage de le terrasser et d'en être le vainqueur absolu enivrait leurs discussions de rires exacerbés qui finissaient en jolis sourires montrant leurs dents bien rangées et toutes blanches. Le 6 mai 1940, à six heures

du matin, c'était le grand départ pour l'Est, sans plus de précision. Dans ton régiment, il y avait environ 250 personnes, une compagnie composée de 4 sections. Le matériel était en assez bon état, composé de 15 véhicules légers, de 5 camionnettes, d'une centaine de camions diesel et de 4 motos. Ta caserne se situait à Vailly sur Aisne. Les journées étaient ponctuées de beaucoup de loisirs, tu jouais comme un gosse au ballon et aux cartes. Et puis tu dormais beaucoup. C'était un besoin irrésistible. Les gens du village étaient accueillants avec la troupe, on distribuait du vin et du pain frais.

Le lendemain, après ton arrivée à Vailly sur Aisne, petit bourg situé sur la rive droite de l'Aisne, à une vingtaine de kilomètres à l'est de Soissons, tu empruntas le Chemin des Dames. La petite ville était située non loin du Chemin des Dames, célèbre depuis la guerre 14-18 car il fut le théâtre de plusieurs batailles meurtrières de la Première Guerre mondiale. Son nom provient des Dames de France, Victoire et Adélaïde, filles de Louis XV. Long d'une petite trentaine de kilomètres, le Chemin des Dames passait par la ligne de crête située entre la vallée de l'Ailette et la vallée de l'Aisne. En 1917, le général Nivelle choisit le Chemin des Dames dessiné par deux vallées entre Laon, Soissons et Reims. Il traça sur la carte la ligne de cette promenade dont les dames se sont depuis fort longtemps détournées, pour lancer sa formidable offensive qui devait percer la cuirasse allemande. Mais les soldats étaient épuisés par la guerre et n'en pouvaient plus. Cette percée était très attendue mais elle fut arrêtée par un déluge de mitraille, ralentie par

le froid et la boue et encerclée par la toile des barbelés. En longeant ce fameux chemin, tu pensais à tous ces soldats qui après des années de guerre devaient livrer un ultime combat pour libérer l'Aisne de l'oppression allemande. Tu étais somme toute heureux de savoir que tu n'aurais pas à livrer ce combat car tu traversais le Chemin des Dames sans embûches. Aucun Allemand n'était présent. Tu pouvais marcher tranquille...Tu te souvenais que ce chemin fut en proie à des mutineries, une véritable crise de guerre car les soldats voulaient arrêter le combat. Tu te disais encore une fois que la guerre était absurde...Des milliers de fantassins français et Tirailleurs sénégalais montèrent à l'assaut du Chemin des Dames. Chars et avions étaient engagés. Mais la percée trop vite annoncée se brisa sur les résistances allemandes. C'était le désastre sanglant. Des milliers de morts furent retrouvés sur le chemin et les blessés furent soignés dans d'épouvantables conditions. Tu espérais tout en marchant qu'un nouveau spectacle de sang ne vînt pas enténébrer ta marche difficile. Et si un Allemand se pointait devant toi, que ferais-tu ? Aurais-tu la force de braquer ton fusil sur lui ? Tu n'as jamais tué personne, tu n'as jamais vu un corps assailli de balles tomber à terre, tu ne sais pas ce que la mort représente réellement, c'est une idée pour toi, une idée lointaine, auquel tu ne penses pas car tu veux retrouver ta mère et ta fille, sain et sauf. Leur montrer que tu as été courageux mais pas un assassin...Tuer un homme, ce n'est pas rien. Ça laisse des traces indélébiles dans l'esprit, ça hante jusqu'à la mort, peuple les nuits de cauchemars ineffaçables. Non, ça tu ne veux pas, tu

ne veux pas tuer un homme, tu veux rester innocent, tu sais aussi que le soldat allemand qui se pointerait en face de toi, est comme un toi un père de famille, qu'il hait la guerre et ses massacres et qu'il veut comme toi rentrer chez lui, sain et sauf. C'est un ennemi, certes, mais un ennemi mérite-t-il de mourir sous un assaut de mitraille ? Ton ennemi est aussi ton frère, non ton frère de sang, mais ton frère de guerre, il éprouve comme toi, la peur de la mort, la peur de la souffrance et la hantise de ne jamais revoir les siens. Tu continuais ton chemin, en essayant de chasser ses pensées mauvaises. Non, tu ne veux pas mourir et tu ne veux pas donner la mort.

Après le Chemin des Dames, direction Rethel, une commune française, située au sud-ouest du département des Ardennes, dans la région Grand Est. Tu montas à bord d'un camion qui devait te mener de Rethel à Sedan. Pour toi, la vraie guerre commençait le 10 mai 1940 avec l'entrée surprise en France des Allemands par Sedan. Tu fus réveillé par le bruit lancinant des bombardements. Ca y est. Finie la tranquillité pour toi. Les Allemands attaquaient. Tu allais devoir te battre contre l'ennemi. Tu avais vécu dans l'attente durant ces derniers jours, mais tu ne sentais pas du tout préparé. Les Allemands étaient beaucoup mieux équipés en avion. Tu entendais déjà les Français de plaindre car ils devaient se replier, face à la menace des avions allemands. Des bombes tombaient sur Sedan. Tu continuais à effectuer des transports de munition et tu voyais déjà se ruer des milliers de réfugiés dans la ville. Tous les véhicules étaient d'astreinte et

participaient au déchargement des trains de munitions. Tu travaillais de nuit et te camouflait le matin dans la forêt.

Les réfugiés passaient tous les jours devant toi. Le 14 mai, tu reçus une lettre de Suzanne t'indiquant que tout allait bien à Rouen et que ta fille se portait bien. Tu étais rassuré mais n'osait leur répondre de peur de les inquiéter. La situation était préoccupante. Partout, tu assistais impuissant aux nombreuses destructions. Partout, tu voyais des camions incendiés, du matériel abandonné. Et quelle désolation pour tous ces réfugiés affluant en masse et emportant avec eux seulement ce que leur bicyclette ou poussette pouvaient supporter. Les vieillards avaient peine à se traîner, les enfants pleuraient derrière. Tout cela agissait sur le moral des troupes. La forêt située à côté des trains que tu chargeais en munitions était dirigée par une garde qui était assurée par des militaires qu'on appelait des pionniers. Les soldats allemands fonçaient à travers les Ardennes sans rencontrer de résistance sérieuse. Tu devais avec quelques camarades rejoindre Dinan en Belgique pour décharger un train de munitions. Il était impossible de monter en Belgique par les grandes nationales à cause des routes encombrées de réfugiés, de soldats, de chars, de charrettes, de bicyclettes et autres motos. Un flot humain innombrable errait ici et là. Tu te trouvais dans une fourgonnette avec un camarade et tu roulais sur les routes de l'Aisne. Tu passas par un petit village dont tu ne souvenais plus du nom. Autour de toi, les villes étaient en feu. Des milliers de soldats en déroute partaient

de Belgique, livrés à eux-mêmes, laissés sans commandement et courant les rues, sans but... Tu tournais en rond, installé dans la fourgonnette. Les paysages étaient en ruines. Tu te demandais ce qu'il allait bien se passer. Tout cela était signe de mauvais présage. Les Boches se cachaient quelque part pour finir par te surprendre et faire de toi un prisonnier de guerre. C'est ce que tu redoutais le plus. Tu passas une nuit dans un petit village où tu pus dormir dans un hangar. Au matin du 16 mai, tu t'es retrouvé couché dans une cour de ferme, à la frontière entre la France et la Belgique, du côté belge. Tu t'empara de bottes de pailles pour créer un mur de protection avec une barrière en tôle. Dans ta petite cachette, tu entendais le roulement ténébreux des chars allemands qui sillonnaient la place. Ta crainte : qu'ils pointent leurs canons en ta direction mais heureusement ils ne t'ont pas vu. Tu as repris la fourgonnette, tu roulais, en cahotant sur un petit sentier quand la voiture freina brusquement. Un coup de feu retentit et les Boches en embuscade t'assaillirent. Une rafale de mitrailleuse percuta la fourgonnette et ton camarade mourra sur le coup. Heureusement, tu as eu le temps de te coucher sous le siège. Tu descendis de l'engin et vit plusieurs soldats inertes, à même le sol, gémissant. Spectacle d'horreur. Tu étais le seul rescapé de ta bande. Qu'allait-il advenir de toi ? Trois Boches t'encerclèrent, l'arme au poing, avant de te sommer de mettre tes mains en l'air et d'ôter ton casque. Tu rejoignis une troupe de soldats, alignés devant le mur d'une ferme. Tu es resté là pendant deux heures, sans pouvoir bouger, les mains en l'air. Au bout de deux heures, tu pus

mettre tes bras le long du corps. Le 20 mai 1940, tu étais devenu un prisonnier de guerre. Et puis on t'a installé avec une centaine de camarades dans une cour de ferme, gardée par des mitrailleuses à feux croisés. Tu étais assoiffé et affamé. Tu as attendu l'ordre de tes gardiens toute la nuit, sans pouvoir fermer l'oeil. Le lendemain, ce fut le départ, en colonne par deux, sur des routes jonchées de corps et peuplées de matériel motorisé de toutes sortes. Il y avait aussi plein de soldats allemands qui n'avaient aucun égard pour les soldats français morts au combat. Après une longue journée de marche, tu t'allongas dans une forêt. Vous étiez couchés les uns contre les autres, le ventre et le dos couverts de papier journal ou de capotes pour se protéger du froid et vous entendiez le bruit des canons au loin. Impossible de se mettre à genoux, car les tirs se rapprochaient de plus en plus. Tu restais allongé, suffoquant, crispé d'effroi. La colonne reprit sa marche au petit matin. Les soldats stagnaient au bord des fossés, ils piétinaient sur la chaussée jusqu'au moment où des colonnes se formèrent et les marches commencèrent. Marches interminables, sous le soleil et parfois sous la pluie... Vous faisiez de longues étapes, du matin parfois jusque tard dans la nuit avant d'être transférés dans des campements provisoires... Tu étais harrassé. Impossible de savoir où tu allais. Allais-tu rejoindre l'Allemagne par la Belgique ? Nul ne le savait. Tu savais tout juste que tu allais bientôt revenir en France et passer la frontière. Alors que tu peinais à avancer, un soldat allemand te menaça avec sa baïonnette. Tu ne pouvais pas te relever de la chaussée où tu t'étais couché. Puis

lorsque tes yeux plein de peur et de colère étouffée croisèrent les siens, tu te sentis soulagé car le soldat venait de te sourire amicalement. Il te tendit un verre de café ersatz. Tu lui demandas ensuite s'il avait l'intention de te tuer. Il te répondit qu'on ne tuait pas les prisonniers de guerre protégés par la convention de Genève. Enfin, après quelques efforts, tu parvins à réintégrer la colonne des prisonniers. Arrivés dans un village, tous les prisonniers furent parqués dans une immense prairie. Vous étiez des milliers à vous sustenter d'herbe, de pissenlits, de racines pour calmer la faim. Et puis au bout de deux heures, un soldat allemand amena une barrique d'eau. Impossible de faire boire tout le monde avec cette seule barrique. Alors comme tout le monde était assoiffé, des prisonniers se ruèrent sur le point d'eau en se battant pour leur place. Certains s'empoignèrent. Tu ne voulus pas participer à ce triste spectacle et te priva d'eau. Ce qui était très douloureux tellement tu avais soif. Jamais tu n'avais autant souffert. Tu as vu des soldats perdre la raison à cause de la soif, des français échapper aux sentinelles en se jetant dans des mares pleines de purin pour boire un peu et se tordre finalement de douleur, tellement l'eau était nauséabonde. Tu évitas cette expérience effrayante. Non, tu ne perdrais pas la raison, tu resterais debout quoiqu'il t'en coûte, car il fallait absolument que tu retrouves ta petite fille Jacqueline, qui t'attendait à Rouen et qui prenait son père pour un héros. Partout, c'était le désespoir, la privation étourdissante, la dysenterie. Tu te demandais s'il était utile de vivre encore, sous le joug de telles souffrances. Il t'arrivait de prier pour

qu'une balle perdue t'achève...Mais en avais-tu le courage ? Avais-tu le courage de mourir ? Car il faut du courage pour mourir. Tu te sentais totalement vidé de tout, d'énergie, d'espoir, tu ne ressentais plus rien sinon la douleur de ton estomac qui se creusait et de ta gorge qui s'asséchait. Tu priais pour savoir où on allait finalement t'emmener. Et le lendemain, par un beau matin de printemps, tu compris que tu allais partir loin, pour une destination inconnue, car tout le monde fut enjoint de monter à bord de wagons à bestiaux. Direction l'Alsace, puis l'Allemagne et enfin l'Autriche. Vous embarquiez comme du bétail, serrés comme des sardines dans des wagons insalubres. Avant la fermeture des portes, les soldats allemands vous jetèrent des boules de pain et du fromage. Les plus vifs avaient droit à deux bouchés de pain et un carré de fromage alors que les autres n'avaient droit à rien. Il fallut ton autorité pour arrêter cet horrible injustice. Tu séparas les forcenés pour qu'ils partagent avec les autres et chose fut faite car ton regard avait la droiture d'une arme pointée sur eux. Vous étiez au moins cinquante hommes entassés là dedans, parfois plus ; c'était un écrasement des corps les uns contre les autres. On ne pouvait ni se coucher ni se déplacer sans marcher sur son voisin. Les sentinelles fermèrent les portes et les verrouillèrent de l'extérieur. Il n'y avait plus de lumière et de vision au dehors que par des vasistas haut placés. Le train s'ébranla. Tu arrivas bientôt à Epinal, puis Belfort, Mulhouse, Stuttgart, Munich, Hammetts, Luce. Plusieurs jours et plusieurs nuits sans manger. Vous faisiez vos besoins sur le sol du wagon si bien que

se dégageait dans le wagon une odeur pestilentielle. Tu passas le Danube pour enfin arriver au camp de Kaisersteinbruch, le Stalag XVII A, en Autriche, à 40 km au sud-est de Vienne. Pourquoi étais-tu allé si loin ? Comment désormais rester en contact avec ta famille ? Tout ça te tracassait. Après quatre jours de voyage pénible, vous étiez arrivés à destination le 27 mai 1940. Vous sortîtes de cette puanteur à la gare de Wilfleinsdorf vers 5 h du matin et immédiatement vous fûtes dirigés vers le camp de prisonniers à environ 6 km. Des passants autrichiens vous regardaient passer, sans rien dire, sans l'intention d'émettre la moindre moquerie ou parole déplaisante. Non, c'est vrai, te disais-tu, les Autrichiens avaient été très polis et très accueillants à ton arrivée et quelle propreté partout. Même dans le camp de prisonnier de guerre, tout était impeccable. Installé à Kaiserteinbruch, le Stalag XVII A était le premier camp de sélection de prisonniers sur le territoire autrichien. Des milliers de soldats prisonniers y transitèrent pendant les 6 années de guerre. Le camp était entouré de barbelés gardés par des soldats en faction. Entre les haies de barbelés circulaient les rondes et il y avait des miradors avec projecteurs pour la nuit, où des sentinelles montaient la garde, armées de mitrailleuses. Il y avait aussi un simple fil à environ 50 cm de terre, qui montrait la limite à ne pas dépasser sous peine d'être abattu sans sommation.

Puis vint le temps de l'interrogatoire, de la fouille et de la désinfection. A l'interrogatoire, on te demanda ton identité, grade,

régime linguistique, unité, profession, état civil, etc. A la fouille, on te dépouilla de tes papiers personnels (sauf carte d'identité) argent, objets ayant quelque valeur comme stylo avec plume en or, toiles de tente, etc. mais pas de tes alliances, montres et briquets. : tout le monde se suivait à la queue leu leu avant de s'asseoir à une table devant des officiers allemands qui parlaient un français parfait. Il fallait répondre aux questions avant d'être affublé d'un numéro de matricule qui fut pour toi, le 83415. Tu n'avais pas envie de coopérer mais les Allemands te pressaient de répondre, ce que tu fis, sans broncher. Ta seule préoccupation : quand allais-tu retrouver les tiens et allait-eu avoir assez à manger ? Tu avais perdu au moins 5 kg en quelques jours et tu faisais peur à voir, avec ta barbe vieille de plus de 10 jours. Le lendemain, tu passas sous la douche et au sortir de celle-ci, tu fus tondu comme un mouton, tes cheveux, ta barbe et tes bras furent rasés sans délicatesse. Puis tu te retrouvais dans la cour, nu dans le froid, à attendre tes vêtements sortis de l'étuve. On procéda alors à la visite chez le médecin et à des photos. Tu tenais devant ta poitrine une ardoise où était inscrit à la craie ton numéro de matricule. Tu avais l'air d'un vrai bagnard. Tout était très propre, en tout cas plus propre qu'en France, c'est ce qui t'avait frappé tout de suite. Puis on te somma de rejoindre le bâtiment 34, réservé aux employés de bureau. Tu étais contrôleur à EDF et tu serais bientôt affecté pour une mission à l'usine Saurer qui fabrique des camions pour la guerre en tant que mécanicien. C'est ce qu'ils t'avaient dit. C'est vrai que tu avais des rudiments en mécanique et que

tu savais te débrouiller. Tu avais hâte de sortir du camp car être un prisonnier de guerre, c'était peut-être la planque mais une épée de Damoclès reposait sur ta tête. Qu'allaient-ils faire de toi et comment occuper tes journées ? Tu avais droit comme premier repas à des nouilles à la confiture, des patates pourries non épluchées. Et puis le deuxième jour, presque rien, il fallait te contenter d'herbes sauvages. C'était vraiment la misère ! Comment survivre à tout ça ? Les rations alimentaires étaient bien maigres : 245 grammes de pain, 250 grammes de viande, 2800 grammes de pommes de terre, 150 grammes de farine, 175 grammes de sucre par semaine et quant aux légumes, cela variait en fonction des arrivages. Le menu type était constitué d'une ration de pain journalière donnée le matin, d'une soupe dite « La Grayette » pour le midi, composée de pommes de terre et de rutabagas non épluchés, agrémentée d'orties. Dans ce brouet terreux de cartilages, reposait la viande, des morceaux fillandreux avec beaucoup de graisse laiteuse, immangeable. Le tout était distribué dans des sceaux de 20 litres. Le soir, tu avais droit à une décoction appelée officiellement « Café » avec un cube de margarine synthétique. Tu étais logé dans des baraques en bois, construite chacune pour 300 hommes, séparée en deux par un énorme lavabo. Les lits étaient à trois étages munis de plaques d'isorel ; les paillasses furent rapidement supprimées à cause de la vermine. Tes vêtements te servaient d'oreiller. Trois tables et une dizaine de bancs en bois permettaient à quelques-uns de ne pas manger debout ou assis sur leur lit. Les baraques étaient toutes neuves et les abords n'étaient même

pas aménagés ; tu avais appris que les pensionnaires qui t'avaient précédés étaient des Belges. Tu t'empressa d'aller occuper une « couchette » au 2e étage, car tu ne tenais pas à recevoir les poussières qui, passant entre les planches servant de matelas, tombaient sur les locataires du bas.

Les jours se suivaient et tu te sentais désœuvré. Tu te sentais comme un esclave et la durée de ta peine n'avait pas été fixée. Tu ne savais pas non plus quand tu allais commencer ta future mission. Tu bavardais avec les soldats prisonniers de ton baraquement et vous vous transmettiez de bouche à oreille les bruits les plus fantaisistes que vous appeliez « Bouteillons », car ils venaient le plus souvent de la cuisine où travaillaient des civils et aussi des Polonais. Tu consultais aussi de temps à autre les soi-disant radiesthésistes qui, travaillant le plus souvent au pendule sur photo, te donnaient des nouvelles rassurantes sur les membres de ta famille, contre paiement bien sûr. Tu échangeais de la bouffe contre des cigarettes et tu payais tout avec tes cigarettes, car tu ne fumais pas beaucoup et tu avais emporté avec toi, dans la caserne plusieurs cartouches. Tout le monde d'ailleurs s'adonnait au troc. Tu remarquas le troisième jour que des affichettes étaient placardées sur les murs : il était formellement interdit aux prisonniers de guerre, y compris le personnel sanitaire et les prêtres, de s'approcher sans autorisation des femmes et des jeunes filles allemandes ou d'entrer en relation intime avec elles. Toute contravention à cet ordre serait considérée comme un acte de désobéissance et punie de prison jusqu'à

dix ans et selon la gravité du cas, même de la peine de mort. Dommage, tu aurais bien courtisé une Autrichienne car elles étaient à ton goût. Et c'est bien la seule chose qui t'aurait fait du bien car tu cherchais une femme depuis que la tienne t'avait trompé avec un homme. C'était une coureuse qui s'était trouvée enceinte pendant ton internement et tu l'avais renvoyée de la maison, t'occupant de ta fille avec ta mère, exclusivement. Tu avait fait les papiers du divorce depuis l'Autriche. Elle voyait Jacqueline de temps en temps, bien entendu mais elle était plus préoccupée par ses conquêtes que par le sort de sa fille. Nombre de tes camarades avaient eu aussi la désagréable surprise d'apprendre que leurs compagnes les avaient trompés pendant leur absence quand ce n'était pas avec un Allemand...La pire des révélations qui se faisait à demi-mot, mais souvent la famille était au courant et faisait part de sa consternation surtout quand les femmes restées à la maison se retrouvaient enceintes ! Enceintes de l'ennemi. N'existe pas plus grand parjure !

Le café ersatz qu'on te servait le matin, à base de malt, tu le baptisa avec tes camarades : bibine. Cela faisait rire tout le monde et aidait à avaler la pilule. C'était sucré à la saccharine. Le dimanche, tu recevais un beau morceau de viande, seulement le dimanche, le reste de la semaine, c'était de la soupe avec des morceaux de viande pourrie. Quand allais-tu sortir de cet enfer ? T'évader du camp, tu y songeais mais comment ? Personne n'en parlait. Il y avait des sentinelles partout

et aucun tunnel à construire. C'était tout bonnement impossible. Tu attendrais d'être dans l'usine Saurer pour songer à t'évader.

Le quatrième jour, tu fus appelé à la Kommandantur pour y récupérer un colis. C'était le plus beau jour de ta vie. Dans le colis provenant de ta mère, il y avait plein de victuailles, du pain frais, du saucisson, du lard, des saucisses, du fromage. Tu allais enfin être rassasié et tu ne pris pas la peine de partager avec tes autres camarades car beaucoup d'entre vous avaient droit à son colis, plein de provisions. Les colis reçus de ta mère constituaient pour toi des messages du monde civilisé. D'eux seuls dépendait la possibilité de sortir de cette île perdue. C'étaient de véritables gages de santé, de sollicitude, d'affection.

En plus de la souffrance de la privation quand les paquets reçus se vidèrent, il y avait le froid. Les baraques mal fermées, étaient glaciales l'hiver, surtout parce vous ne disposiez que de 5 kilos de lignite ou de mauvais charbon par jour pour chauffer un local de 300 personnes. L'humidité envahissait les lieux, par les toitures de tôle ondulée et, très rapidement, l'administration fut dans l'incapacité, privée de matériel, de réparer les dégâts causés par les tempêtes d'hiver ; l'humidité pénétrait par le plancher qui pourrissait, faute de fondations suffisamment solides. Les nuits d'été, la chaleur était épouvantable et par souci de surveillance, les fenêtres étaient fermées. D'autres baraques, construites en dur, semblaient plus confortables mais elles avaient l'aspect de forteresses aux murs épais, aux fenêtres étroites et

donnaient l'image d'une prison. Les lits étaient envahis de puces et tu te grattais tout le temps. Tu étais piqué de partout. Dans l'espace libre, à l'intérieur des baraquements, étaient disposés un poêle, une table, les tabourets individuels, que les plus ingénieux avaient transformés en véritables fauteuils, avec dossier et accoudoirs. Mais l'encombrement était tel que tu avais pris l'habitude de vivre sur ta paille. Sur une étagère que tu avais confectionnée, tu avais posé ta réserve de tabac, quelques livres, les lettres de ta mère que tu avais reçues et qui te faisaient chaud au coeur, des souvenirs personnels et des photos de ta fille. Le bâtiment le plus imposant et confortable était réservé à l'administration allemande du camp : c'était le siège de la Kommandantur, où tu n'avais pas accès, sauf circonstances exceptionnelles ; à proximité, il y avait une baraque où tu te rendais, pour récupérer tes colis. Plus loin, résidaient les cuisines avec leurs autoclaves bien astiqués d'où sortaient le plus souvent des rutabagas et à côté les douches qui fonctionnaient d'une manière très irrégulière, mais où tu te devais t'astreindre à passer sous l'eau froide, car les Allemands redoutaient plus que tout la vermine, propagatrice d'épidémies. Et enfin, l'infirmierie, où régnait un médecin allemand, assisté d'un médecin et d'infirmiers français ; c'était l'endroit où tu venais chercher du réconfort, à un moment ou à un autre, pour y jouir d'une pièce mieux chauffée, d'un lit meilleur, d'un peu de calme et d'espace ; mais les places y étaient rares et la concurrence sévère. On n'y soignait d'ailleurs que les

maladies bénignes. Dès que se présentait un cas difficile, le malade était transféré dans un hôpital de Vienne.

La nuit, l'enceinte du camp était violemment éclairée par des projecteurs. Mais lors des alertes aériennes, ils étaient éteints : l'administration allemande avait opté par l'extinction des feux même si cela encourageait les prisonniers à s'évader en profitant de l'obscurité car elle ne voulait pas être repérée par l'ennemi. Cela constituait une transgression de la Convention de Genève qui réglementait le sort des prisonniers de guerre et dont un article stipulait que les camps devaient être toujours éclairés, de nuit comme de jour, pour éviter des malencontreuses évasions. Le commandant allemand du camp était toujours un officier supérieur, entouré d'officiers responsables de chaque block ou groupe de baraques. Chez les prisonniers, les règles de l'organisation militaire demeuraient en vigueur : chef de baraque, chef de block et doyen du camp, le plus ancien dans le grade le plus élevé, c'est-à-dire un colonel, incarnaient l'autorité à laquelle chacun était tenu d'obéir. Entre eux, les officiers respectaient les règles hiérarchiques.

Les obligations à l'intérieur du camp étaient très réduites. Elles se limitaient à répondre aux appels ordonnés de l'autorité allemande : appel du matin et appel du soir, avant la tombée de la nuit où chacun était obligé de rentrer dans les baraques et où la circulation extérieure était rigoureusement interdite, auxquels s'ajoutaient des appels supplémentaires, l'un en milieu de journée tandis que les autres avaient

une récurrence aléatoire. Le reste du temps était voué à des occupations personnelles. Autant dire que tu t'ennuyais fort.

La plupart des prisonniers vivaient en ce qu'on appelle la popote. La popote, souvenir de la popote de bataillon, de compagnie ou de batterie d'avant la captivité était un groupe d'origine variée : la tienne était composée de trois officiers, de dix anciens de la même unité, liés par leurs souvenirs de campagne... La popote, c'était ta famille, toi qui étais privé de la tienne et qui cherchais une femme à marier. Peut-être qu'en Autriche la Providence te sourirait. Tu aurais bien ramener une Autrichienne dans ton pays pour l'épouser. Encore fallait-il que tu la trouves et que tu te mettes à parler autrichien. Il y avait dans ta baraque des camarades qui parlaient l'Allemand et tu réussis grâce à un officier allemand sympathique à te procurer un livre en allemand. Plus tard, tu appris que dans une baraque, on dispensait des cours d'autrichien. Tu te la rejoignis et commença à apprendre. Tu t'y adonnais au moins 3 heures par jour. Ca passait le temps et c'était instructif. Ta nouvelle famille, la popote, connaissait de temps à autre, comme toutes les familles, des moments difficiles de querelles car les motifs d'irritation étaient constants et la frustration régnait dans la baraque. Mais ces liens qui tissaient cette amitié virile que tu entretenais avec tes camarades te donnaient de la force, chaque jour. Au départ, tu avais consommé tout seul les provisions envoyées dans les colis que tu recevais mais bientôt, l'homme fort de la baraque, le popotier, soumit chaque prisonnier au partage de ses vivres. Tout devait être mis en commun. Le popotier

veillait aux réserves, à ce que personne ne les dérobe et préparait les menus en fonction des ressources. Et souvent, c'est toi qui faisais la cuisine car tu étais bon cuisinier. Tâche difficile car tu n'avais ni récipients, ni fourneau, ni combustible. Tu inventas avec tes camarades un modèle de poêles fabriqué à partir de boîtes de conserve, avec un tirage assuré par de savants courants d'air, et alimentés patiemment par de minuscules boulettes de papier : tu étais bien content de lire maintenant en allemand le *Volkischer Beobachter* que tu n'hésitais pas à acheter bien qu'il fût le quotidien nazi le plus nauséabond, parce qu'au moins, avec son grand nombre de pages, il te permettait de ne pas manger froid. La cuisine et quelques travaux domestiques, lessives ou raccommodages sommaires, ne remplissaient pas les journées. La vie d'un oflag était une vie oisive, où le grand problème était de meubler ces journées vides dont le nombre s'allongeait désespérément. C'était une nécessité primordiale pour tous, du point de vue individuel comme du point de vue collectif, si l'on voulait éviter les pires désordres, physiques ou mentaux. Au bout de quelques mois, dans la baraque, vous aviez réussi à introduire des postes clandestins, provenant de colis subtilisés avant leur inspection. L'écoute était organisée systématiquement, aux heures des bulletins d'information des principaux postes anglais et russes. Les baraques étaient privées de courant électrique la plupart du temps ; pour utiliser les postes, le technicien de l'électricité que tu étais réalisa des branchements clandestins, à la Kommandantur par exemple, avec même du matériel

volé aux gardiens. Les informations diffusées dans les chambres permettaient de tenir à jour les cartes du front qui étaient affichées un peu partout, et les Allemands qui circulaient pouvaient ainsi constater que tu étais souvent renseigné avant eux, et bien mieux qu'eux. Ils n'ignoraient généralement pas l'existence des postes clandestins, mais encore fallait-il les trouver. Pour cela, et aussi à d'autres occasions, des fouilles systématiques étaient effectuées, tantôt dans une baraque ou une chambre, tantôt dans tout un block, voire dans tout le camp. Mais souvent sans résultat.

Et puis vint le jour où tu fus envoyé au Kommando, après huit mois d'attente. Tu allais enfin retrouver la civilisation. Tu étais heureux de travailler. Tu logeais dans un hangar appartenant à la grande usine Saurer fabriquant des moteurs à essence, des automobiles, des camions et des autobus. Toute l'industrie Saurer pendant la guerre se consacrait principalement à la fabrication de véhicules à vocation militaire. Ce que tu ne savais pas, c'est que l'usine Saurer à Vienne détachée de Saurer Suisse depuis 1937 fabriquait des camions appels Gaswagen, modèles servant spécialement à gazer des centaines de milliers de Juifs dans des camions livrés à l'armée allemande par la société berlinoise Gaubschat. Heureusement que tu ne l'as jamais su pendant le Kommando. Tu étais un modeste mécanicien qui réparait des camions. Voilà tout et tu cherchais une femme. Il y en avait une qui t'avait tapé dans l'oeil dès le premier jour. Elle peignait les camions avec la peinture nitro acrylique. Elle ne portait pas de masque la pauvre et devait inhaler ce produit

toxique...Tu avais peur pour elle mais tu te disais que c'était le bon moyen pour pouvoir l'observer, observer ses beaux yeux et son joli sourire. Elle était si belle, un style vraiment autrichien, de grands yeux bleus et des cheveux blonds, tu adorais la regarder. Elle ne t'avait pas adresser la moindre parole depuis votre premier échange de regard. Mais elle se savait courtisée et un jour, tu te lanças, tu lui demandas si elle travaillait ici depuis longtemps. Elle te répondit que non et rougit légèrement car ton regard était vraiment insistant. Elle s'appelait Anni, son nom te plaisait beaucoup. Tu marmonnais quelques mots d'autrichien et elle était séduite par ton accent. Elle était surprise qu'un Français sache parler l'autrichien. Tu lui avais dit que tu avais appris la langue dans ton camp de prisonnier car tu n'avais rien à faire. De fil en aiguille, tu appris qu'elle était divorcée et qu'elle semblait apprécier tes avances. Tu l'invitas plusieurs fois en France, à ton retour et elle fut enchantée. Et un jour, alors que les gardiens de l'usine étaient occupés, tu lui volas un baiser. Elle rougit sans rien dire et ce fut le commencement d'une longue histoire...Trois soirs par semaine, tu faisais le mur, grâce à la clé que tu dérobaux au gardien qui dormait et tu t'enfuyais de l'usine pour la rejoindre, en suivant dans la nuit, le tracé des lignes de chemin de fer. C'est ainsi que tu te réperais dans Vienne plongée dans l'obscurité. C'est ainsi que tu trouvais ton chemin et tu la rejoignais vers minuit jusqu'à l'aube pour une nuit d'amour et d'étreinte. C'était le paradis. Ta captivité s'était transformée en oasis de bonheur.

Tu avais trouvé ta perle. Elle s'appelait Anni et jamais tu n'oublieras ses beaux yeux bleus.

Quand tu arrivais le matin très tôt, tu passais par la petite porte alors que le gardien dormait encore. Tu arrivais vers 5 heures et une demi-heure plus tard, c'était l'appel. Les chefs du kommando hurlaient dans le hangar où tu t'étais recouché discrètement, « Aufstehen ! ». Personne n'avait envie de se lever et toi tu étais le premier debout. Tu étais un bon travailleur et toujours récompensé par des cigarettes. Pour les autres, c'était une journée morne sans perspective de plus, alors que pour toi, c'était le travail en chantant. Tu avais trouvé l'amour...Elle s'appelait Anna et tu étais amoureux, pour la première fois de ta vie, comme jamais tu ne l'avais été auparavant. La discipline dans le travail était rigoureusement militaire, la nourriture monotone, mais tout ça ne te dérangeait pas. Tu avais des papillons dans le ventre toute la journée parce que tu pouvais la voir ou la surprendre au moins trois fois par jour. Et le soir, la peur au ventre, toujours avec tes papillons qui grouillaient dans ton estomac, tu allais la rejoindre et tu lui promettais de la marier si elle acceptait de te rejoindre en France. Encore fallait-il que tu réussisses à t'évader. Un jour, tu confias ton plan d'évasion à Anna et elle te promit de te trouver des vêtements de civils provenant de ses frères. Tu allais pouvoir te débarrasser de tes vêtements marqués du sceau, dans le dos, de « KG ».

Dans l'usine, même si le travail ne te dérangeait pas, parce qu'il y avait Anna, tu étais sous le contrôle d'un mécanicien en chef hargneux

et tes besognes étaient tout de même d'une monotonie écrasante, traversées de brutales querelles entre les prisonniers et leurs chefs. La tentation du sabotage était très répandue dans l'usine Saurer. Toi, tu préférais te faire bien voir par tes supérieurs pour sournoisement préparer ton plan d'évasion. Quant au confort, tu n'avais pas à te plaindre. Tu avais l'eau courante à volonté, suffisamment de robinets pour te laver, à l'eau froide et dans une grande pièce à cet usage, des WC intérieurs avec chasse d'eau. Dans le hangar, il y avait un poêle pour te chauffer en hiver, et les murs du bâtiment étaient épais et gardaient la chaleur. Tu n'avais pas froid et vous n'étiez pas entassés. La nourriture était également beaucoup plus conséquente que dans le camp de prisonniers. Tu avais droit à du pain frais tous les jours, avec des saucisses. Malgré tout ça, malgré le fait de voir Anni chaque jour, tu savais qu'il te fallait passer du rêve à l'action si tu voulais un jour te marier avec elle. Il te fallait lui montrer que tu parviendrais héroïquement à t'évader pour la conquérir pleinement et l'emmener vivre en France. Un jour, elle t'avait répondu : « Oui, je viendrai mais jamais sans ma fille, Hermine. »

Comprenant sa position, Lucien avait accepté de rencontrer le père d'Hermine, rue Steingasse pour lui parler de son projet d'évasion et de se marier avec Anna à son retour en France. La condition d'Anni fut sans équivoque : elle voulait impérativement emmener Hermine avec elle en France. Le père d'Hermine, Joseph était d'accord pour laisser la garde de sa fille à son ex-femme. Ils avaient divorcé quelques années

auparavant et quand le juge pour enfants demanda à Hermine avec qui elle souhaitait vivre, elle répondit, à la stupéfaction de son père et de sa mère : « avec ma grand-mère. » C'est qu'elle ne souhaitait blesser personne, elle aimait autant sa mère et son père. Elle ne pouvait pas choisir entre les deux, c'était leur faire trop mal. La grand-mère fut un choix de raison. Ainsi, Hermine partit vivre chez la mère de Joseph, au 33, rue Kölblgasse, au 3ème étage. Joseph n'avait émis aucune objection à voir sa fille partir avec sa mère en France et convint avec Lucien qu'il pourrait épouser Anni si son évasion réussissait et qu'elle pouvait partir avec Hermine. Lucien fut ravi et quitta la rue Steingasse avec la ferme intention de cette fois parvenir à s'évader. Il avait déjà tenté quatre évasions et avait été à chaque fois repris. C'est vrai qu'à chaque fois, il s'y était pris dans la hâte et n'avait pas de vêtements de civils. Il avait juste essayé d'effacer le « KG », initiales de *Kriegsgefangenen* qu'il avait dans le dos, en passant ses vêtements plusieurs fois à la machine à laver. Aussi s'y était-il pris seul, sans compagnon de route, en pensant pouvoir rejoindre la Suisse en train. Mais deux fois, il avait été arrêté à la frontière du Liechtenstein et deux autres fois, à la gare de Vienne, car quelqu'un de l'usine Saurer l'avait vraisemblablement dénoncé. Il était sorti de l'usine chaque fois par la porte, après l'appel du soir, quand les internés furent endormis. Il avait la clé de la porte, qu'il utilisait souvent, lors de ses escapades nocturnes, pour rejoindre Anna qui habitait la rue Steingasse, dans le 3ème arrondissement, quartier qu'il connaissait désormais par coeur, et qui

lui faisait oublier sa captivité. Deux de ses camarades avaient installé sur son lit deux polochons et autres artifices pour représenter la forme de son corps. Si bien que les gardiens de l'usine à l'appel du matin ne s'étaient aperçu de rien. En effet, le matin, ils comptaient les prisonniers dans le lit sans les réveiller alors que pour l'appel du soir, il fallait se tenir debout près du lit et répondre à sa nom.

Cette fois, Lucien allait redoubler de ruse pour ne pas se faire prendre. Sa détermination était à la hauteur de l'enjeu car il signifiait pouvoir se marier avec Anni, une fois libre, arrivé en France. Il allait pouvoir porter les vêtements des frères d'Anni, et passer incognito dans les rues de Vienne. Il avait prédit de partir un dimanche quand tous les prisonniers seraient réunis dans le hangar qui servaient de chambre à coucher. Il y avait une fenêtre avec des barreaux et des barbelés qui donnait sur une petite cour. Ayant été repris quatre fois, les gardiens l'avaient fouillé et avait déniché la fameuse clé qui lui servait lors de sa cavale trois fois par semaine la nuit, pendant que tout le monde dormait. Il ne pouvait plus se refaire une clé, trop risqué. Le gardien le surveillait en permanence. Seule solution : scier les barreaux de la fenêtre, à l'aide d'une scie à métaux et les barbelés avec une tenaille. Celui qu'il soupçonnait d'avoir été un traître parce qu'il nourrissait une grande jalousie à son égard, concernant les colis que Lucien recevait de la France, avait été récemment affecté à un autre Kommando. Lucien pouvait être tranquille. Tous les prisonniers dans le hangar étaient ses

amis et il avait choisi comme compagnon de fortune, un dénommé Pierre, forain et très débrouillard. Le seul inconvénient est qu'il n'avait pas de vivres. Lucien avait eu le temps de planquer ses vivres, du chocolat, des biscuits vitaminés, quelques boîtes de corned-beef, dans le faux plafond du hangar. Pendant qu'il cisailerait les barreaux de la fenêtre, ses camarades avaient trouvé comme astuce pour masquer le bruit de la scie à métaux de faire la conversation dans un brouhaha généralisé. Ainsi les gardiens de l'usine n'entendraient rien. Il faisait très chaud ce jour-là, et les barreaux coupés laissèrent des vapeurs d'eau sur son visage qui dégoulinèrent. Il s'engouffra dans le trou pour cisailer les barbelés, ce qui n'était pas une mince affaire. La tenaille ne coupait rien et les barbelés tressés en deux rangs séparés de 1m50 de l'un de l'autre, avec au milieu, d'autres, entremêlés en rouleaux, étaient tenaces. Les fils s'étaient enfoncés dans le sol et mélangés à l'herbe. Il lui fallut près d'une heure pour se construire une entrée et se faufiler dans cet entremêlement de fils de fer piquants. Tout son corps se recroquevilla pour passer dans la fente et Pierre lui passa son sac à dos dans lequel résidaient les provisions, ainsi qu'une boussole dont l'aiguille avait été fabriquée avec une lame de rasoir, détrempeée dans le poêle et coupée avec des ciseaux. Les aiguilles étaient aimantées en étant collées sur une vieille lime, elle-même cachée dans le bâtis d'une machine à souder électrique donnant un grand champ magnétique. Il y avait aussi dans le sac une carte sommaire de l'Autriche. En Suisse, ils prendraient le train jusqu'à la frontière française. Tous deux portaient sur le crâne de

vieilles casquettes récupérées dans l'usine. Une fois dehors, ils furent soulagés. Les sentinelles avaient été distraites par les bruits des conversations et n'avaient pas entendu le bruit aigu de la scie à métaux. Mais le périple ne faisait que commencer et il fallait rejoindre la Suisse à pied et au mieux à bicyclette.

Vers 18h, ils étaient dans la cour de l'usine, sains et saufs. Il fallait désormais sortir de Vienne pour rejoindre la campagne et trouver un abri pour se reposer en cas de besoin. Ils avaient prévu de marcher jusqu'à 5h du matin et de dormir ensuite, au lever du jour, car il était plus prudent de gambader à travers champs la nuit que le jour. A peine firent-ils quelques pas en avant, qu'ils entendirent plusieurs chiens aboyer en se dirigeant vers eux. Lucien et son compagnon de fortune, Pierre prirent leurs jambes à leur cou, car vraisemblablement, il s'agissait des chiens de la sentinelle. Quelqu'un avait dû les surprendre et alerter les SS qu'il y avait deux fuyards à l'extérieur de l'usine. Mais très vite, ils furent hors de portée car Lucien connaissait une cachette secrète, un souterrain qu'il empruntait chaque fois qu'il rejoignait Anna. Il fallait ensuite suivre les lignes de chemin de fer pour se rendre jusqu'à chez elle. Aujourd'hui ils n'iraient pas lui rendre visite. Lucien lui écrirait une lettre à son arrivée, s'il parvenait à vaincre tous les obstacles sur la route. Il le faisait pour elle. Il savait qu'elle lui donnait la force à distance de surmonter toutes les peurs qui l'enjoigneraient à rebrousser chemin. Plutôt mourir pendant l'escapade que se rendre ! Telle était sa devise. Ainsi il mourrait en héros. Héros ordinaire mais héros quand

même car il faut saluer le courage de ces prisonniers de guerre qui ont fui la captivité, au péril de leur vie ! Il était l'un d'entre eux et Anna serait son cadeau à l'issue du combat, un cadeau si précieux qu'il ne pouvait échouer. Déjà, en marchant dans le souterrain, il pensait à la lettre qu'il allait lui écrire. Chaque pas lui soufflait de continuer. Seulement pour elle. Pour être libre avec elle. Construire une vie avec elle. Passer ses nuits avec elle. Partout, ne subsistait que l'ombre d'Anna qu'il voyait tournoyer sur les murs du souterrain. En rêve, il la voyait, drapée d'un foulard en soie, avec pour seul apparât une petite chemise de nuit, se dénudant, sous le joug d'un désir ardent et venant le rejoindre dans un lit soyeux, sous un édredon qui sentait la rose et le printemps. Elle viendrait ainsi languir sous les draps propres, se lover comme une sirène étourdie par l'amour et la fusion. C'était Anna, son amour, son seul amour et la force qui animait ses moindres mouvements. Il lui faudrait du courage. Oui il lui faudrait du courage pour arriver dans quelques semaines à Innsbruck, à près de 476 km. Il allait traverser la vallée du Danube et de la Wachau, Linz, Salzbourg puis Innsbruck. Il connaissait la Wachau, classée au Patrimoine mondial de l'UNESCO, région magique qu'il avait déjà vu dans un fascicule, lors de son séjour au camp de prisonnier que détenait un des compagnons de fortune. La destination était connue pour son climat doux et ses excellents vins blancs. Ici, le Danube longe de charmants villages, des vignobles escarpés, des châteaux-forts en ruine, comme le célèbre château de Dürnstein où Richard Coeur de Lion fut retenu prisonnier et retrouvé,

selon la légende, par son fidèle ami troubadour Blondel. Lucien et Pierre traverseraient la ville de Melk dotée d'une célèbre abbaye bénédictine, perchée au sommet d'une colline, dont la bibliothèque et la salle de marbre (Marmorsaal) reconstruite au XVIIIe siècle sont ornés de fresques allégoriques qui évoquent le baroque autrichien. Avec leurs vêtements de civils, ils pouvaient passer dans ces villes incognito.

Une fois sortis du souterrain, ils gagnèrent la périphérie de la ville et se retrouvèrent dans des rues jonchées d'entrepôts désaffectés, de vieilles usines où végétaient des voitures anciennes et rouillées, des chats noirs rôdant sur les murets, de persiennes en persiennes, et les dévisageaient comme s'il s'agissait d'indésirables intrus. A cette heure-là de la soirée, la nuit commençait à tomber et la lune, dans la trouée blanchâtre, se laissait deviner, avec sa pâleur habituelle. Rien n'était éclairé. Ils consultèrent leurs boussoles pour savoir où ils étaient. Ouf, c'était la bonne direction, toujours suivre l'Est et ils se retrouveraient en direction de Linz. Il fallait parcourir des plaines et des plaines, marcher dans des teillis hauts et sauvages, suivre le va-et-vient des paysans qui rentraient le foin, traverser des champs de patates et de céréales, avec de grands seigles abattus, s'engouffrer dans des forêts touffues...

Le lendemain matin, comme prévu, à l'aube, ils trouvèrent un petit refuge dans un sous-bois et s'affalèrent sur un tapis de luzerne. Il faisait bon et déjà le soleil rougissait leurs joues exposées à la lumière du jour, entre les bosquets d'arbres. Lumière qui scintillait sur les

feuilles humectées de rosée, le matin, et dont le miroitement éblouissait les yeux de Lucien qui avait du mal à s'endormir. Il songeait à Anni...

Chère Anni,

Tes yeux bleus comme l'azur me manquent. Je peine à trouver les mots pour te couvrir de compliments tant ton visage est gravé dans mon esprit, il est plus éclairé que jamais à l'instant où je pense à toi, et chatoie dans la luminescence des feuilles baignées de pluie et de soleil. Tous mes rêves se confondent et épousent tes yeux alanguis qui scrutent le lointain comme moi, qui n'arrive point à fermer les yeux. Je rêve que nous sommes seuls dans ce bois, bras et mains liées par un serment éternel de fidélité et d'abandon à l'amour. Je désire secrètement que nos nuits soient parsemées d'étoiles et de lumière, que chaque soir, nous écoutions le chant des oiseaux qui se prélassent dans la douceur nuptiale, nos deux doigts couronnés par le mariage et l'union de nos deux coeurs enfin réunis. Si tu étais là, auprès de moi, comme une nymphe, je te couvrirais de baisers et de tendresse, je te bercerais de chants dont les notes lyriques chuinteraient avec le sifflement du vent, dans le printemps retrouvé. Oh tes yeux, je les regarde sans cesse, sans esquisser la moindre crainte, sans sentir la moindre lueur comminatoire, tu es douce comme le vent, jamais tu ne te déchaîneras comme un torrent, toujours ton amour sera à la mesure de ta dévotion, je te pressens, patiente et solidaire, fidèle et prudente, mesurée et

prévoyante, une parfaite maîtresse pour mes nuits et tendresse pour mes jours. Je parviens à fermer les yeux, timidement, et j'attends que la nuit m'emporte vers toi, dans les contrées délicieuses des songes nocturnes...

Au réveil, Lucien se sentait tout engourdi. Il fut réveillé par les bruits de pas de trois promeneurs qui ramassaient des champignons. Les visiteurs les saluèrent en Autrichien sans soupçonner quoique ce soit. Lucien répondit poliment sans se sentir alarmé. Pierre dormait encore et ne fut pas dérangé. Il se réveilla une heure plus tard alors que Lucien faisait des exercices d'assouplissement. Il fallait vite se remettre en forme pour affronter les centaines de kilomètres qui les séparaient du Tyrol. Ils reprirent la route, ragaillardis jusqu'à ce qu'ils retrouvent la route mais malheureusement, ils aperçurent au loin des Allemands non mobilisés qui faisaient la ronde à tour de rôle. Ils se précipitèrent dans le talus et partirent à travers champs. Ils s'arrêtèrent pour manger des biscuits et du chocolat. Pierre n'avait pas de vivres et Lucien comprit très vite que dans quelques semaines, ils n'auraient plus rien à manger. Il fallait absolument rejoindre la Suisse avant que les vivres ne viennent à manquer. Partout, il y avait de gros arbres pour s'abriter et se reposer quelques minutes avant de rassembler son énergie et de repartir. Ils marcheraient ainsi jusqu'au lever du jour. Et puis le matin, ils se vautrèrent dans un grand champ de seigle. La journée fut longue sous le soleil ardent. Il ne leur restait que très peu d'eau. Ainsi, il fallait trouver

une source pas trop loin pour s'approvisionner. La soif commençait à assécher leur gorge et ils peinaient à respirer, sous le soleil vif et brûlant. Au bout de deux heures de marche, ils trouvèrent un point d'eau. Puis ils traversèrent une grande plaine de céréales avec d'immenses seigles couchés. Plus tard dans la nuit, alors qu'elle était assez sombre, ils furent interpellés par des sentinelles qui s'approchaient et qui criaient devant eux. Bien entendu, ils coururent à perdre haleine, surtout après qu'un coup de fusil a retenti. Ils étaient pourchassés. Puis un éclair zébra le ciel et l'orage commença à tonitruer au loin. Une grosse pluie lourde ne tarda pas à s'abattre sur les sentiers sinueux qui serpentaient le long d'une montagne escarpé. Ils s'abritèrent dans une cabane tandis que les sentinelles semblaient avoir disparu. Plus aucun bruit au loin. Elles avaient dû emprunter le chemin qui menait vers la route, en redoutant de s'enfoncer dans les sous-bois qui menaient à la montagne escarpée. Encore une semaine de marche et ils arriveraient à Linz. Un beau matin, ils rencontrèrent des enfants qui allaient chercher les vaches dans les champs. Ils les interpellèrent et les enfants s'activèrent pour aller chercher leurs parents. Ils arrivèrent une demi-heure plus tard, accompagnés de leur père avec un panier qui contenait du lard, du fromage, du pain et un litre de bière. Le père leur demanda où ils devaient se rendre. Lucien répondit dans un autrichien parfait qu'ils voulaient descendre jusqu'à la frontière du Liechtenstein. La chance était bien là car le père décida de les conduire dès le lendemain jusqu'à Innsbruck. Ainsi, ils pourraient traverser à pied le Tyrol et le

Vorarlberg, jusqu'à la frontière. Le voyage en voiture fut tranquille. Le père qui s'appelait Hans ne posa aucune question. Il avait dû deviner qu'ils véhiculaient deux fuyards de camps de travail mais il ne s'étendit pas. L'hospitalité autrichienne avait quelque chose d'exemplaire. La veille au soir, ils avaient mangé du goulash autrichien, un bon ragout de Boeuf et avaient dormi dans un lit chaud, sans craindre l'intrusion des Nazis. Lucien n'en revenait pas. La chance était décidément de leur côté. Ils s'étaient remis d'aplomb en dormant le matin jusqu'à midi. A l'arrivée, les dernières lueurs du couchant leur indiquaient la direction : la lune les éclairait faiblement...Tout à coup, ils aperçurent en sortant d'Innsbruck, sortant de terre, des espèces de poteaux noirs, assez longs. Arrivés à une cinquantaine de mètres, Lucien identifia avec effroi ces objets : il s'agissait de canons de défense contre les avions. Ils étaient enterrés dans les champs. Les voilà, ces canons qu'ils entendaient tirer lors des bombardements. Il devait y avoir des soldats à proximité. Il fallait ne pas se faire repérer. Avec beaucoup de précaution, ils tentèrent de sortir de cette zone dangereuse. Il s'agissait d'éviter les villages et les fermes isolées où l'on pourrait les surprendre. A perte de vue, s'étendaient des chaînes de montagne qui étaient entrecoupées de collines, de plaines et de ruisseaux. Combien de ruisseaux avaient-ils franchi pour rejoindre Landeck, ils ne s'en souvenaient plus, combien de plaines avaient-ils parcouru, combien de collines avaient-ils escaladé, jusqu'à apercevoir au loin, la frontière du Liechtenstein.

Après quelques jours de marche, et arrivés à Landeck, ils prirent la route de le Feldkrich, une jolie cité médiévale située dans le Vorarlberg. Lucien avait entendu bien des légendes concernant le Vorarlberg. La route dans ce coin-là était pénible : il fallait sauter des fossés, enjamber des barrières sans faire trop de bruit et à force de traverser les ruisseaux, leurs pieds étaient trempés. Ensuite, ils gravirent une sorte de col, assez raide, direction ouest, au sommet duquel ils aperçurent les lumières du Liechtenstein. Encore un petit effort...Concerant le Vorarlberg, il s'agissait d'un spectacle éblouissant : au cours de leurs promenades à travers forêts, alpages, montagnes et lacs aux eaux limpides, ils eurent la chance de rencontrer des chamois, des cerfs et des marmottes. Sur le chemin, il y avait plein de saxifrage...Lucien en ramassa pour les envoyer sechées à Anna...Un beau souvenir du Montafon ! Maintes fois, Lucien avait entendu dire que cette région, autrefois d'une grande pauvreté, fut à travers les siècles la porte vers le Sud, quoique étroite et difficile. Du fromage mais aussi des étoffes et des troupeaux de bétail transitaient du Nord vers le Sud, en Suisse, dans le Valtelin jusque dans la région de Milan en passant par les cols alpins du Montafon. Les routes encore à ce jour n'étaient aucunement aménagées. Les vallées étaient traversées par des chemins étroits et cahoteux. Plein de chemins muletiers fourmillaient un peu partout, où des chevaux lourdement chargés transportaient au fil des siècles des marchandises de toutes sortes, et même à dos de porteurs. Partout où régnait le commerce entre régions frontalières, les

contrebandiers faisaient la loi. Dès les XVe et XVIe siècles, le commerce des charretiers, des porteurs et des meneurs de chevaux de somme proliféra dans la vallée. Les jeunes hommes de la région se mirent à disposition pour transporter les marchandises au-delà des cols élevés où les chemins étaient parfois infréquentables. Les muletiers étaient souvent escortés par les contrebandiers et ce trafic, commencé il y a quelques siècles, continua jusqu'à l'avènement de la première guerre mondiale où des sacs pleins de café et de milliers de cartouches de cigarettes transitaient par la région pour être acheminés en Suisse. Lucien connaissait à ce propos des dizaines d'anecdotes car il avait rencontré dans l'usine Saurer un ouvrier qui venait du Vorarlberg et qui lui avait conté plein d'histoires concernant sa région. Ce dernier en était fier et c'est vrai que la promenade dans le Vorarlberg valait le détour. A son retour, Lucien raconterait dans sa lettre à Anna tous ces épisodes rocambolesques.

Vers deux heures du matin, ils parvinrent à la frontière jonchée de barbelés qu'ils mirent un certain temps à franchir tant ils étaient tenaces. Une fois la barrière piquante franchie, ils s'écrièrent dans l'obscurité de la nuit éclairée de la pâle lumière de la lune : « Enfin libres ! » La Suisse serait une affaire aisée car elle avait refusé la guerre. Ils ne craignaient rien. Quelle immense béatitude les avait envahi tout à coup ! Ils se sentaient légers comme des plumes, en état de grâce. A ce moment là, ils crurent à la légende de Jésus qui avait témoigné de sa faculté de marcher sur l'eau. Oui, il leur semblait qu'ils

étaient à ce point heureux qu'ils en étaient devenus presque illuminés, comme portés par les lois secrètes de la lévitation...La marche dans les terres labourées était tout sauf difficile. Le terrain était pourtant coupé par d'innombrables canaux d'irrigation assez profonds et larges. Après quelques heures de marche dans les forêts profondes du Liechtenstein, ils trouvèrent une cabane et s'endormirent comme des séraphins. Avant de s'endormir, Lucien avait pris le temps de poursuivre sa lettre à Anni qu'il s'empresserait de mettre sur papier à son retour...

Cher Anni,

Je sais que tu as aimé un autre homme avant moi mais je saurai te faire oublier les mésaventures qu'il t'a fait connaître. Joseph, ton ex-mari était d'après ce que tu m'as dit volage et courait les bars le soir pour chanter et jouer de la musique. Moi je resterai toujours à tes côtés et t'envelopperai de ma douceur et de ma protection. Je serai là pour toi chaque jour et chaque nuit, jamais je ne t'abandonnerai car tu es ma perle, ma grâce, le levain de mes désirs, mon plus bel accomplissement, le rêve de mes nuits et le courage de mes jours...Que personne ne te vole à moi avant que je n'arrive à te convaincre de venir me rejoindre en France avec ta bien-aimée Hermine, le plus précieux cadeau de ta vie. Combien de fois m'as-tu parlé de ta fille, qui te manque et dont tu n'as pas la garde. Quoi de plus beau comme témoignage de ta force. Personne ne sera plus accueillant que moi à son égard. Elle aura une

soeur, ma fille, Jacqueline avec qui elle pourra jouer pour éviter l'ennui. Elle sera comblée par ma présence affectueuse et je la considérerai comme ma fille. J'ai toujours rêvé d'avoir une deuxième fille. Avec toi, tous mes rêves les plus secrets verront le jour...Tu es l'unique amour que j'ai connu, le baiser que je t'ai donné la première fois, je savais qu'il serait une promesse pour la vie. Nous vivrons des jours heureux à Deville-Les-Rouen, à l'ombre des soucis, sans rien craindre du lendemain car je saurai être un mari sérieux et attentionné. Et tu pourras apprécier la présence de ma mère qui saura te rendre la vie plus facile, en t'aidant chaque jour, dans ton intégration en France...Je serai le mari le plus constant que tu n'aies jamais connu, l'éternel mari, la mansuétude et la bravoure accompagneront chacun de mes gestes, je me dépasserai pour t'exprimer un amour sans cesse plus grand, qui ne s'étirole pas avec le temps, qui grandit en dépit des épreuves et des obstacles, qui se nourrit d'eux et devient toujours plus impérieux et exigeant, à force de croyance, de persévérance et d'impétuosité. Je connaîtrai les moindres de tes pensées et les moindres de tes désirs et saurai y répondre comme un amant disposé à se livrer corps et âme, à sa dévolue, comme le chevalier Saint-Michel qui a vaincu le serpent pour sauver sa princesse du royaume des ombres. Je sais qu'à Vienne, la vie n'est pas facile pour toi, tu vis sans ta fille, tu as perdu tes deux parents et tu travailles dans une usine qui ne t'assure aucune protection. De plus, ta santé est fragile et tous les médecins t'ont concédé que tu ne vieillirais pas. J'accepte cette tragédie si le sort

veut que ta vie soit moins longue que celle que j'avais espéré. Je t'aime et ta maladie ne me fait pas peur. J'espère juste que tu parviendras à guérir avec des médecins en France, que les meilleurs soins te seront prodigués ici, que la chaleur de mes mots et pensées arrivera à te faire oublier cette longue et pénible maladie qui raccourcit ta vie comme une peau de chagrin...Je serai l'ami le plus fidèle qui saura t'écouter et deviner le moindre de tes souhaits pour faire de ta vie, un oasis de paix et de sérénité. Je t'aime.

Ton bien-aimé, Lucien

Au petit jour, ils se dirigèrent vers Schaan. Ensuite, ils marchèrent jusqu'à Vaduz, sur le célèbre pont en poutre, en treillis qui sépare la ville de Saint-Gall, en Suisse. Aucun allemand n'était perceptible dans les environs. La route était toujours assurée, jusqu'à la frontière Suisse à Buchs. Ils prirent le train pour Saint-Gall où ils arrivèrent vers 11h. C'est là que la police les arrêta. Les formalités durèrent jusqu'à minuit et ils eurent droit à une visite médicale au dépôt médical de l'Armée. Ils restèrent en prison 48 heures jusqu'à ce qu'on décide de les libérer et de laisser reprendre leur route. Ils n'eurent droit à aucune explication. L'inspecteur de police ne souhaitait pas s'acharner sur deux fuyards. Il en passait tellement par ici qu'il eût fallu arrêter tout le monde et c'était trop de travail pour une seule équipe. « S'ils avaient

fui un camp de prisonnier autrichien, et bien, qu'ils continuent leur périple, que je sois d'accord ou non », devait penser ce somme toute très agréable inspecteur qui avait toujours l'aimable cordialité de dire bonjour et au revoir avec un grand sourire. « Rien à voir avec les prisons en France », pensait Lucien, qui repartit de plus belle, en prenant le train pour Zurich. Arrivés à Zurich, ils partirent pour Bâle et enfin Besançon. En France, ils n'avaient pas encore franchi la ligne de démarcation entre la zone libre et la zone occupée. Dans le train, il y avait plein d'Allemands. A chaque regard de l'un deux, le coeur battait très fort. Il leur fallait trouver un passeur pour franchir la ligne car il ne connaissait pas le passage. Ils se dirigèrent vers un employé de la SCNF qui les remirent à un homme chargé de les conduire dans un village proche de la ligne de démarcation. Le parcours se fit en camionnette. Ils arrivèrent dans l'après-midi dans une ferme où se trouvait une vingtaine de personnes. L'inquiétude se lisait sur les visages épuisés. Tout le monde souhaitait impatientement rejoindre sa famille sans embûches mais les sentinelles allemandes rôdaient dans le coin. Peu de conversations entre évadés s'animèrent et l'après-midi fut terrible tant l'angoisse était à son comble. Lucien apprit tout de même qu'il y avait beaucoup d'Alsaciens et de Juifs parmi eux qui s'étaient évadés de camps de concentration. Lucien avait de la peine pour eux. Il ne connaissait pas grand-chose de la vie dans les camps de concentration mais on lui raconta des horreurs sur les traitements infligés sur les Alsaciens récalcitrants à l'idée de rejoindre la Wehrmacht, qui avaient

décidé de rejoindre soit le maquis, soit la zone libre, accompagnés d'espions et qui s'étaient fait prendre et les Juifs torturés par les Nazis pour leur seule appartenance historique et religieuse. Il y avait quelques évadés de camps d'Allemagne aussi qui se méfiaient terriblement car ils savaient que les Allemands n'étaient pas loin. Le passeur arriva vers 2h du matin et leur donna la consigne suivante : ne pas parler, ne pas faire de bruit, et ne pas fumer. A travers champs, il les escorta vers une petite rivière où il y avait un gué, et à une centaine de mètres de là, passaient les patrouilles allemandes. L'attente était insupportable. Le passeur alla vérifier les lieux avant de revenir et les pria de le suivre. Il fallait traverser la rivière et une voie ferrée qui faisait la frontière entre la zone occupée et la zone libre. Il y avait un peu plus loin une guérite avec un soldat qui montait la garde. Le passeur parla avec le soldat qui, bien gentiment, à leur grande surprise, leva la barrière. Comment s'y prenaient au juste ces passeurs qui permettaient à des centaines d'évadés de rejoindre la zone libre ? Lucien n'y comprenait rien et n'osa pas poser de questions car il fallait aller vite. Y avait-il eu échange d'argent, le soldat avait-il été soudoyé ? Etait-il de mèche avec la résistance ? Trahissait-il son camp ? Autant de questions qui taraudaient la marche intranquille de Lucien. Sans bruit, en file indienne, ils étaient descendu dans l'eau qui leur arrivait à la ceinture et avaient traversé la voie ferrée où aucun passage de train n'était à déplorer. Enfin en zone libre ! C'était la liberté. Ils montèrent sur un chemin escarpé et gagnèrent le fameux village où ils allaient pouvoir se reposer. Il était trois heures du matin

quand ils arrivèrent dans le petit bourg. Lucien était soulagé, il soupira de tout de son souffle. Les langues se déliaient et chacun s'embrassait. Une famille les accueillit à l'entrée du village qui avait des accointances avec le passeur. On leur servit du café. Chacun enleva ses chaussures et son pantalon pour les faire sécher. Puis ils allèrent se coucher jusqu'au petit matin. Vers 7 sept heures du matin, c'était le départ en camion à gazogène pour Paris. Ensuite, Lucien et son compagnon Pierre prirent le train pour Rouen. Pierre alla rejoindre sa femme qui l'attendait à Maromme, à la périphérie de Rouen. Ils se quittèrent en se promettant de se revoir le lendemain pour profiter ensemble de la fin de la captivité. En retrouvant sa mère et sa fille, Lucien vit quelques larmes perler sur sa joue. Il était de retour à la maison sain et sauf et avant de se coucher, la première chose qu'il fit, fut de rédiger la lettre à Anna qu'il avait écrit dans sa tête...Suzanne, sa mère, lui assura que Rouen avait peu changé pendant son absence mais elle ne savait pas encore que la grande déferlante de bombardements de 1944 laisserait Rouen en sang. On était en septembre 1941 et la guerre n'avait pas encore ravagé la ville...Les Américains n'étaient pas encore entré en guerre. Ils le feraient en décembre 1941, lorsque leur flotte serait bombardée dans le Pacifique lors de l'attaque de Pearl Harbor. La guerre deviendrait mondiale d'ici peu. Le 22 juin 1941, Hitler lança l'opération Barbarossa, brisant d'un trait le pacte germano-soviétique de non-agression. L'armée allemande qui avait bombardé jour et nuit les aérodromes et les villes au Sud de l'Angleterre s'en prenait désormais à la Russie d'Europe qui

se vit très vite occupée (portes de Moscou et de Leningrad) bien que le front de l'Est parvînt à reprendre du galon en affichant une résistance de l'Armée Rouge sans pareille.

Partout, courait le bruit qu'Hitler triompherait et deviendrait le maître incontesté de l'Europe, qu'il parviendrait à asseoir son règne de mille ans. Lucien ne voulait pas y croire et continuait à penser à Anna qui viendrait le rejoindre une fois la guerre terminée. « Cette guerre, on allait la gagner, quoiqu'il nous en coûte », s'assurait-il, en alignant les mots sur sa page de moins en moins blanche, comme guidé par la main d'un Dieu enfoui dans la pénombre de la chambre...Il lui fallut quelques heures pour trouver le sommeil et accepter prudemment une défaite sans mesure de la France. Dans le règne du Reich, la France ne serait plus qu'une petite entité dépendante, dénuée de tout intérêt stratégique, assiégée aux desiderata d'Hitler, tous poussés au paroxysme de la mégalomanie et de la démagogie. Les jours s'annonçaient bien sombres et seul l'espoir de retrouver Anni lui donnait la force de vivre...

V.

Loin des vicissitudes de la guerre, loin des tracasseries des pourparlers internationaux, des immondices d'Hitler et des catastrophes humaines, Vienne demeurait impassible et souveraine. Vienne, fleuron de la musique, fierté européenne, berceau de la culture et de la soif d'impérialisme artistique ! Vienne inclassable, dont le charme n'a pas été entaché par les monstruosité de la guerre. Encore aujourd'hui, Vienne, capitale mondiale de la musique !

Tout au long de l'histoire, musique de Chambre et Opéra furent fortement stimulés par la dynastie des Habsbourg, grands mélomanes et pour certains, compositeurs eux-mêmes. Durant des siècles, les différents empereurs qui se sont succédé employèrent des musiciens pour distraire leurs invités lors de grandes réceptions. La cour impériale demanda à ces artisans talentueux d'écrire pour eux des partitions de musique en échange d'un mécénat qui fut fortement prégnant durant la période baroque : peu à peu, ces musiciens furent érigés au rang de célébrités dont témoigne le mouvement *Wiener Klassik* représenté par

la trinité Haydn-Mozart-Beethoven, trois musiciens illustres qui ont donné naissance à de nombreux héritiers musicaux. Vienne où vécurent Haydn, Mozart, Beethoven, Schubert, Brahms, Strauss (père et fils), Malher, Schoenberg, pour ne citer que les plus célèbres, est le centre névralgique de la musique sur le plan mondial. Aujourd'hui encore, sa tradition musicale se perpétue dans les salles d'opéra et de concert prestigieuses, à travers ses écoles de musique de renommée internationale, où l'on voit surgir sans cesse de nouveaux talents ; outre la musique orchestrale et l'opéra, les festivals d'été de la capitale rassemblent en leur sein des touristes venant de toute l'Europe et des stars internationales de la chanson, sans compter que dans chaque heuriger de la ville et de Grinzing, sont chantés des *Lieder*, chansons populaires venant des quatre coins de l'Autriche et célébrant le vin, la nouvelle année ou les déboires des chanteurs enclavés dans la misère. Poussé par cet élan créatif, assuré par la dynastie impériale, l'essor de la musique à Vienne permet la création de nombreuses institutions comme *l'Orchestre Philharmonique*, *l'Opéra National (Staatsoper)* ou encore *l'Orchestre Symphonique* au *Konzerthaus*, pour ne nommer que les plus importants. C'est à Vienne que réside *La Maison de la Musique*, musée interactif et ludique dédié au son et à la musique, aux grands compositeurs de Vienne qui sont illustrés dans un cadre magnifique. C'est d'ailleurs ici que sera fondé en 1842 l'Orchestre Philharmonique.

Située en plein cœur de l'Europe, Vienne constitue un carrefour d'influences et un lien entre la Méditerranée et le Nord, brassant une

société multiculturelle dont les peuples s'enorgueillissent à travers la valorisation de leur patrimoine musical notamment. Ce foyer foisonnant de cultures fut propice à encourager l'attractivité de la ville qui fut un pôle de création pour les meilleurs interprètes et compositeurs venant d'Allemagne, de Pologne, de Hongrie et d'ailleurs, pour beaucoup de jeunes musiciens d'aujourd'hui qui continuent à s'y rendre pour parfaire leur art, la ville demeurant une référence en matière de pédagogie musicale sur le plan international. Rares sont les villes où, à bord d'un taxi, activité urbaine la plus banale, on peut découvrir les dernières nouvelles concernant une production en cours à l'opéra. La musique est un sujet de conversation quotidien et commun à Vienne et les itinéraires et habitudes de vie des compositeurs ayant vécu à Vienne demeurent la principale attraction touristique de la ville. On peut se balader à souhait dans les ruelles de la ville et le long de ses grands boulevards ; partout l'omniprésence de la musique interpelle chaque visiteur qui débusque, au gré de ses déambulations urbaines, le piano-forte de Mozart, la maison de jeunesse du compositeur d'où il fut renvoyé à coup de coups de pied aux fesses, les endroits où il réalisa ses frasques mondaines, les lunettes de Schubert et sa maison natale ou le menu préféré de Brahms, ses restaurants et cafés de prédilection. Comme dirait Stefan Zweig, dans *Derniers Messages, La Vienne d'Hier*, conférence donnée à Paris en avril 1940 : « Presque dans chaque maison on fait une fois par semaine de la musique de chambre. Tout homme cultivé joue de quelque instrument, chaque fille de bonne maison peut chanter un lied à

livre ouvert et tient son rôle dans les chœurs et les orchestres. Quand le bourgeois de Vienne ouvre son journal ce n'est pas pour y lire ce qui se passe dans le monde de la politique, mais ce qu'on donne à l'opéra et au théâtre, quels sont les chanteurs, le maître de chapelle, les acteurs. Une oeuvre nouvelle est un événement, une première, l'engagement d'un nouveau maître de chapelle, d'un nouveau chanteur à l'opéra provoquent des discussions sans fin, et les potins de coulisses sur le théâtre de la cour remplissent toute la ville. »

A Vienne, un dénommé Johann Strauss a fait tourbillonner tous les viennois avec ses célèbres valse *Le Beau Danube Bleu*, *Roses du Sud*, *Histoires de la forêt viennoise*, *Aimer, boire et chanter* et ses deux fameuses opérettes, *La Fledermaus*, (La Chauvesouris) et *Le Zigeunerbar*, (*Le baron tzigane*). Sous le règne de François-Joseph, le véritable empereur n'est peut-être pas celui que l'on croit. En 1890, neuf ans avant sa mort, Johann Strauss est reconnu par une enquête comme l'une des trois personnalités les plus importantes de cette fin de siècle avec Bismark et la reine Victoria. Il dépasse en popularité François-Joseph ! A lui seul, il aura composé 200 valse, 140 polkas, 70 quadrilles et 50 marches. Mélancolie, frénésie, ivresse, tourbillon, vertige rythment les pas effrénés des danseurs étourdis. « Le roi de la valse » comme on aimait l'appeler fut le fils d'un père musicien tout aussi chevronné que lui qui révolutionna la musique viennoise avec l'inauguration de la valse signant la construction d'immenses salles

construites en son honneur. Au premier rang, se trouve le palais de l'Apollon, d'une contenance de plus de 4000 places. Johann Strauss fils est né à Vienne en 1825. Déjà, à l'âge de 6 ans, il a écrit sa première valse même si son père ne l'encourageait guère dans la voie d'une carrière musicale. Très vite, il devient sur la scène viennoise le rival le plus aguerri de son père. A la mort de ce dernier, il deviendra le maître incontesté de la scène musicale viennoise, dépassant même son père, en notoriété. La valse la plus connue est bien entendue *Le Beau Danube Bleu*, considéré comme l'hymne national secrète du pays. Au Nouvel an, toute l'Autriche danse sur les airs de cette valse en fêtant la fin d'année et son renouvellement. Lors d'un banquet donné pour lui au Grand Hôtel de Vienne, Johann Strauss fils, les yeux brillants d'émotion prononcera ces paroles pour parler de Vienne : « Il est vrai que, si j'ai quelque talent, j'en dois le développement à ma chère ville natale de Vienne, car c'est dans son sol qu'est enracinée toute ma force, dans son air que flottent tous les sons que mon oreille saisit, que mon coeur accueille et que ma main note...Vienne, le coeur de notre Autriche bénie...à elle je bois et je dis : "Vienne, vis, crois et prospère!" »

La valse est célébrée lors des nombreux bals à Vienne où les visiteurs peuvent danser, à l'instar de Sissi dans le palais de la Hofburg. L'occasion de faire d'un grand rêve d'enfance une réalité, cette dernière dépassant bien entendu toutes les fantaisies de petite fille. Pour tout visiteur, une escapade à Vienne rime avec un voyage dans le temps, au

détour des monuments historiques qui sont innombrables, des façades baroques, des maisons somptueuses de grands musiciens mais pour beaucoup, s'offrir un bal à l'intérieur du palais des Habsbourg est un luxe qu'il ne faut surtout pas se refuser car c'est une expérience féérique. Danser parmi les vestiges du passé, en robe de soirée pour les femmes et costumes et queues de pie pour les Messieurs, ça vaut assurément le détour et c'est quelque chose qu'Hermine aurait bien voulu connaître avec son mari, avant que ce dernier ne passe à trépas. Un minimum de préparation aurait été requis car Hermine et Jean-Claude ne savent pas bien danser la valse. Il aurait fallu qu'ils prennent des cours comme toutes ses danseuses qui ouvrent le bal, toutes vêtues de blanc. Il existe à Vienne des écoles de danse spécialisés dans l'art de la valse et du protocole qui l'accompagne. 400 bals environ se tiennent chaque année à Vienne entre les mois de janvier et de mars. Au préalable, ces bals étaient strictement dévolus à l'aristocratie et se déroulaient dans un cadre fermé au public, mais l'empereur Joseph II permit aux Viennois de profiter de la danse où se mêlent rires allègres et légèreté pleins de retenue en vertu de l'étiquette viennoise. Sans compter la tradition des bals viennois qui veut qu'à minuit, après de multiples danses de la valse et de polkas piquées, le plaisir de virevolter laisse place au quadrille, une chorégraphie précise exécutée par tous les participants une fois que les douze coups de minuit ont sonné, devant des orchestres somptueux.

Dès la fin du XIX^e siècle, un genre musical nouveau voit le jour : c'est l'opérette. A cet égard, nul besoin d'affirmer que sans l'avènement de la valse, l'opérette serait restée dans les oubliettes car c'est une vérité de la palisse. La première opérette de Johann Strauss fils qui mit du temps à se lancer dans le répertoire théâtral date de 1871 avec *Indigo and die vierzig Räuber (Indigo et les quarante voleurs)* dans une Vienne en effervescence, les billets étant revendus au marché noir pour des prix exorbitants. Mais le parachèvement de cet univers d'oisiveté, d'allégresse et de rêves ne connaît son heure de gloire que quatre ans plus tard, avec *Fledermaus*, l'opérette chérie des Viennois qui va devenir le modèle de toutes les autres opérettes. A ce moment-là, Johann Strauss domine le répertoire théâtral et s'affirme comme le défenseur de la valse et de l'opérette comme nul autre. L'opérette, fille de l'opéra-comique séduit tous les Viennois unanimement car la femme affranchie des contingences sociales, morales, demeurant le sujet principal de ces mini-opéras est en vogue dans un contexte économique difficile avec le krach boursier de mai 1873 en Autriche. Cette femme libérée mène bel et bien l'homme par le bout du nez et ce n'est pas sans déplaire aux bourgeoises viennoises conquises par tant d'audace et de zèle, qui lui préfère un tel sort plutôt que la triste soumission de ses comparses dans les opéras classiques. Pendant les opérettes, il n'est pas rare de voir les Viennois qui apprécient les mélodies romantiques, un brin sirupeuses, le décor rouge et or, étincelant de strass des salles de représentation, chanter, rire, danser, devant les regards parfois rivés sur

eux des héroïnes enchanteresses d'Offenbach, de Strauss, de Planquette, de Hahn, de Franz Lehar. Les opérettes décrivent un monde aux mœurs libres, où les courtisanes cherchent dans l'homme une figure protectrice, où l'on passe d'une femme à l'autre sans grand drame, où les femmes sont déguisées en hommes et les hommes en femmes. Bref il y règne une très grande liberté de mœurs. Les hommes habillés de redingotes noires et chapeau haut de forme, accompagnés de femmes en tenues décolletées sont dépeints dans les oeuvres picturales de l'époque, par Toulouse Lautrec, Manet ou encore Degas. C'est dans un contexte de fin de siècle, à l'heure où le foisonnement artistique fait rage avec la Sécession, avec Klimt, Schiele, dans l'art, Arthur Schnitzler, Hugo von Hoffmannsthal dans la littérature, alors que partout l'ordre bourgeois rigide est tourné en dérision, sous l'afflux de multiples révolutions culturelles, sociales et politiques, que l'opérette triomphe. Cette société de fin de siècle est marquée par le contraste entre un monde hyperbourgeois, rythmé par l'amusement et la frivolité, une hiérarchie militaire autoritaire, une bureaucratie impériale écrasante et l'essor des classes populaires qui sentent le vent tourner en leur faveur avec les débuts de l'industrialisation.

A la fin du XIXe siècle, l'opérette viennoise semble s'essouffler légèrement même si les théâtres continuent à afficher guichets complets pour les oeuvres de Johann Strauss. C'est alors que surgit un chef d'orchestre de l'armée impériale, Franz Lehar qui va donner un souffle

nouveau à ce genre particulier. A l'affût de la moindre consonnance musicale, aux abords du Danube dont la beauté est le levain de son inspiration, ce fils de chef d'orchestre militaire va connaître le plaisir de voyager aux côtés de son père aux quatre coins de l'empire austro-hongrois, alimentant ainsi depuis la plus tendre enfance, son génie musical fait de multiples apports. Après des études au conservatoire de Prague, il devient, pour suivre les pas de son père, dès 1890, lui aussi, chef de nombreux orchestres militaires. C'est en 1900 qu'il quitte définitivement l'armée pour dédier son temps à l'opérette qu'il affectionne particulièrement, même si son héritage passé le prédisposait plus à une carrière militaire orchestrale classique. Comme on l'a vu, l'opérette est un genre populaire qui n'hésite pas à bousculer l'ordre social. Ce que Franz Lehar ne redoute pas, tant il est convaincu que c'est ainsi que peut s'émanciper ce genre nouveau. Redorant le blason de l'opérette, il signera ses plus grands succès avec *Le Comte de Luxembourg*, *Le Tsarevitch*, *Le Pays du Sourire* inauguré au Metropol Theater de Berlin en 1929...Et puis il ne faut bien entendu pas oublier son oeuvre maîtresse, *La Veuve joyeuse* qui va courir les plus grandes scènes du monde après un début timide lors de sa création à Vienne en 1905. Dans cette oeuvre, se rencontrent des influences musicales multiples venant des différentes contrées de cet immense empire austro-hongrois, où se mêlent indifféremment marches, polkas, mazurkas, csardas et valse dans une musique étonnement sensuelle, légère, en un mot jubilatoire ! En véritable rénovateur du genre, conférant à l'opérette un

profil symphonique, il fut surnommé en référence en son ami italien, « le Puccini de l'opérette ». En 1934, Lehar se voit l'honneur d'être affublé d'une commande de l'Opéra de Vienne, alors que son succès est à son apogée. C'est le célèbre opéra *Giuditta* dont la consécration sera au rendez-vous, dernière pièce du maître d'opérette qui prend sa retraite à l'âge de 65 ans.

Le père d'Hermine était un poète de la musique. Compositeur et chanteur dans les *Heurigen*, sur les hauteurs de Vienne, à Grinzing, ou dans des tavernes à Vienne, il ne vivait pas de sa musique. La nuit, il jouait de la cithare, le jour, il peignait les enseignes gothiques des devantures des boutiques. Souvent, il s'agissait de boulangeries. Beaucoup de ses chansons devinrent populaires. On pouvait les acheter chez les marchands de journaux pour quelques schillings. C'est vrai que lors de son mariage avec Anni, Joseph était volage...Ce qui effarouchait Anna qui ne supportait pas qu'il couche ailleurs plusieurs nuits par semaine. Il rentrait tous les soirs tard et Anni savait qu'il avait encore courtisé une nouvelle donzelle. Il n'avait que très peu d'égards pour elle alors qu'elle se levait très tôt le matin pour aller travailler. Joseph n'était pas vilain garçon, les filles papillonnaient autour de lui, il ressemblait à Tino Rossi. Il aimait Anni mais d'un amour particulier qui n'excluait pas l'adultère...Ce qu'Anni ne pouvait tolérer. C'est ainsi qu'ils ont divorcé après quelques années de mariage tumultueuses. Mais pour Anni, Joseph est resté son amour de jeunesse. Elle était follement éprise de lui

parce qu'il était fantasque, la faisait rire, savait jouer de la musique et lui donnait des rêves en échanges de caresse. Son quotidien si prosaïque était émaillé de rêveries qu'alimentait Joseph, avec ses coutumières extravagances et incartades. Même si elle supportait certaines de ses inconvenances et inconduites, elle ne pouvait souffrir ses tromperies qui étaient multiples et redondantes.

Légende aux yeux de sa fille, Joseph Hassa était le héros tenu secret du *Troisième Homme*. En effet, c'est lui qui en a écrit la musique rendue célèbre dès la diffusion du film car avec ses accents envoûtants et lancinants, elle a gagné la scène mondiale. Anton Karas en est le héros officiel. Aurait-il menti sur ce prétendu génie musical à Carol Reed qui l'a rencontré lors de ses repérages pour son film dans un bar à vins viennois, comme le soutient l'histoire ? Mais d'après Joseph, Anton Karas lui aurait acheté l'air du *Troisième Homme* au marché noir contre une somme importante aux yeux du père d'Hermine, qui n'avait pas un sou. Véritable usurpation ou mensonge de la part d'Anton Karas ? Nul ne saura jamais car Joseph est mort avec son secret. Il n'avait pas conscience de son talent si bien qu'Anton Karas en aurait profité pour se faire un nom avec un air obsédant qui se prêtait à la photogénie, aux plans magnifiquement cadrés du film de Carol Reed qui affectionnait le souci du documentaire, tant la peinture des lieux est évocatrice et semble inspirée de l'expressionnisme allemand.

C'est dans la Vienne d'après-guerre, occupée par quatre puissances étrangères, les forces américaines, russes, anglaises et françaises, que se tient le décor lugubre du film plébiscité par le festival de Cannes puisqu'il obtient la palme d'or en 1949. Holly Martins, auteur de romans de gare, arrive dans une ville en ruine où prospère le marché noir et où la misère hante les rues sombres de la capitale dévastée par la guerre et l'hitlérisme. Vienne n'est en 1947 plus que l'ombre d'elle-même. Holly Martins est invité par son ami Harry Lime à venir séjourner à Vienne pour un travail qui lui permettrait de connaître des jours meilleurs sur le plan financier : en panne d'inspiration, Holly Martins s'attend à retrouver son ami à Vienne quand il apprend la mort toute récente de son camarade, renversé par une voiture au pied de son immeuble...Mais l'écrivain, avide d'intrigues comme dans ses livres décide de prolonger ses investigations pour connaître les circonstances de la mystérieuse disparition de son ami. Au cimetière, il fait la connaissance du major Calloway pour qui Lime n'est qu'un vulgaire trafiquant de pénicilline, frelaté par le marché noir. Plus grand que le Père-Lachaise à Paris, le Zentralfriedhof est le plus grand cimetière de Vienne et il est à maintes reprises filmé dans le *Troisième Homme*. Loin d'être morbide, ce cimetière à trois portes réside dans un parc superbe, planté de grands arbres et décoré de fleurs. Pour pousser les familles à y enterrer leurs morts, les autorités ont décidé d'y emménager les cercueils des grands compositeurs.

Désireux de connaître le fin mot de l'histoire, Martins rencontre d'anciens amis de Lime, de vulgaires escrocs du dimanche qui ne lui inspirent pas confiance et qui lui disent avoir trouvé le corps inerte de Harry Lime, juste après l'accident. C'est la version du baron Kurtz et d'un roumain du nom de Popescu. Mais le concierge de l'immeuble, interprété par le célèbre acteur autrichien Paul Hörbiger où habitait Lime détient une révélation : un troisième homme était sur les lieux de l'accident. C'est Orson Wells lui-même avec son jeu magistral, dans le clair-obscur de Vienne qui perce l'écran et apparaît comme la figure incontournable du film. Mais l'intrigue n'en reste pas là. Après sa révélation, le concierge est assassiné. Décidément, Martins est de plus en plus dérouté. Il est lui-même poursuivi par des tueurs mais il est imperturbable. Malgré les supplications du major Calloway qui l'incite à quitter Vienne, il veut, escorté par Anna, l'amie de Harry, coûte que coûte découvrir l'identité de ce mystérieux troisième homme, ayant la ferme conviction que son vieil ami est toujours en vie.

La musique obsédante et ironique du prétendu génie d'Anton Karas renforce l'épouvante de ce monde inversé, où triomphe les petites valeurs matérielles, où l'escroquerie fait loi et le cynisme, légion. C'est le triomphe des monstres aux visages attrayants, de la froideur plastique du mal, du nihilisme et de la honte de l'honnêteté, dans lequel, tel un fantôme, Orson Wells, fait du volte face et crie au nez de son ami Martins qu'il rencontre dans le secret, alors que c'est un fuyard et qu'il

se cache, que la vie n'est pas un roman. Il lui lance, avec un sourire grinçant : « L'Italie des Borgia a connu trente ans de terreur, de sang, mais en sont sortis Michel-Ange, Léonard de Vinci et la Renaissance. La Suisse a connu la fraternité et cinq cents ans de démocratie. Et ça a donné quoi ? L'horloge "coucou" ! »

Le film est basé sur un scénario original de Graham Greene. Il faut dire que l'écrivain britannique était interloqué par les mondes interlopes où règnent les ambiances malfamées de la Vienne d'après-Guerre. Mais comment aurait-il pu présager que l'adaptation de son roman éponyme aurait un tel succès populaire et que son compositeur Anton Karas allait gagner un tel auditoire à travers le monde ? Car nul ne peut parler du *Troisième Homme* sans évoquer cette promenade haletante à travers les divers recoins de la ville, des maisons baroques, de la Grande Roue du Prater aux égouts macabres de la ville scandée par l'air joué à la cithare. Qui aurait cru aussi qu'Anton Karas n'en a jamais été le compositeur et que cette musique obsédante vient tout droit du cœur d'un homme ténébreux et volage, d'un illustre inconnu qui composait ses musiques sur le palier de son appartement, dans les toilettes, précisément, s'appropriant les lieux au détriment des voisins qui maugréaient ? Si Joseph rêvait peut-être de devenir un chanteur populaire connu et un bon joueur de cithare, Karas, lui, issu d'une famille tout aussi pauvre que son usurpé, d'origine hungaro-tchèque, rêvait de devenir chef d'orchestre mais la pauvreté l'a abaissé au rang de

joueur populaire de cithare, dans les *Heurigen*, tout comme Joseph Hassa. Mais son parcours est peut-être un peu plus glorieux que celui de Joseph, il est le disciple, en effet, d'Adolf Schneer qui amuse, dans les salons de la ville avec sa cithare, les après-midis mornes des aristocrates. L'histoire nous dit que lorsqu'il rencontre Carol Reed, alors en repérage, ce dernier semble fasciné par le joueur et lui propose d'écrire la musique du *Troisième Homme* ; ce à quoi il répond presque par la négative car il n'a jamais rien composé et s'en sent incapable. Cela pourrait expliquer qu'avant son déplacement à Londres, pour y enregistrer ses compositions, dans les studios, il ait eu recours, à la dernière minute à un petit joueur de cithare comme lui, qui avait bien du talent et qu'il lui offrit d'en acheter les droits pour une belle somme à l'époque. Enfin, c'est ce qu'a raconté Joseph. Quelle est la vraie version de l'histoire ? Carol Reed d'après la version officielle aurait écouté avec grande attention les mélodies qu'Anton Karas aurait improvisées devant lui avant de le faire venir pour un enregistrement à l'Hôtel Astoria de Vienne. Même si le jeune Anton réchigne à venir travailler dans les studios londonniens, Reed parvient à le convaincre de se rendre dans la capitale britannique. Le musicien se dit très triste car il abhorre être éloigné de Vienne et révèle s'être senti séquestré dans l'espace étroit du studio où il a travaillé jusqu'à quatorze heures par jour pendant douze semaines. Qu'a-t-il fait précisément si la musique était déjà écrite par Joseph ? Qu'a-t-il au juste composé durant ces longues heures de solitude ? Autant de questions qui resteront sans réponses. Toujours

est-il que la bande originale du film restera pendant onze semaines en tête du hit parade américain entre avril et juillet 1950. D'ailleurs, à cet égard, Selznick, le producteur du film écrira à un de ses adjoints : « Je ne peux vous dire la sensation causée par la musique jouée à la cithare par Karas dans *Le Troisième Homme*. Elle fait fureur en Angleterre et les disques vendus y battent déjà les records de toute l'histoire du disque. » Anton Karas deviendra célèbre dans le monde entier et jouera devant des rois, devant l'empereur du Japon notamment et même devant le Pape. La musique du *Troisième Homme* fera le tour du monde. Imaginez un instant la vie d'Hermine si son père, authentique compositeur de l'air joué à la cithare, était devenu célèbre et avait couru le monde, à la place d'Anton Karas ! Elle ne serait certainement pas devenue cette orpheline de père le 15 juillet 1953, alors que Joseph et sa femme, sont retrouvés morts, asphyxiés dans leur lit. Les fenêtres avaient été calfeutrées, les gaz avaient été ouverts et c'est ainsi que Joseph mourut. L'enquête opta pour un suicide. Un suicide commis par la femme de Joseph qui disait mener une existence qui ne valait pas la peine d'être vécue. Elle emporta dans sa sinistre décision la vie de son mari. Hermine est convaincue que son père voulait encore vivre. Injustice du sort ! Il aurait pu avoir la vie d'un prince et il est mort tragiquement, derrière des fenêtres obturées, claquemurées par des morceaux de chiffon pour que l'air du dehors et sa lumière ne puissent pas pénétrer la pièce envahie subitement de gaz...Triste fin. Hermine n'avait jamais revu son père depuis son départ pour la France en 1947.

Elle gardera le souvenir d'un homme jovial et insouciant qui préférait composer que ramener de l'argent à la maison. Elle gardera aussi quelques souvenirs de lui qu'elle a noté dans un carnet et souvent, le soir, elle en fait la lecture. C'est ainsi qu'elle a écrit au dos de son avis de décès quelques mots qui illustrent tout l'amour qu'elle avait pour son père disparu trop tôt et qu'elle n'a jamais pu remplacer, malgré l'attention débordante de Lucien, son père adoptif :

Mon cher Papa,

Les heures passées avec toi étaient inoubliables mais toujours trop courtes. Tu as voulu me donner ton don pour la musique mais malheureusement, je te l'ai dit : « Je n'ai pas l'oreille musicale ! » Tu as souri et m'a dit : « Je ne te force pas, car la musique, il faut l'aimer jusque dans ses tripes ! » J'en avais certainement pas assez. Mais ta musique, Papa, je l'ai adorée, quand tu jouais pour moi seule. Mon oncle Pauldie, ton frère, ne faisait pas souvent de compliments sur toi, mais un jour, il m'a dit : « Ton père, c'était un grand ! Mais il n'a pas su l'exploiter. Dommage ! N'oublie jamais l'air du Troisième Homme. » Je sais que tu aimais Maman et Maman ne t'a jamais oublié.

C'était lors d'une après-midi d'été, alors qu'elle avait du chagrin, qu'elle a écrit ses quelques lignes à la mémoire de son père. Elle regrettait de lui avoir écrit une lettre un jour, dans les années 50, sous

l'impulsion de Rudie, un des frères de sa mère, lui disant qu'elle avait trouvé un autre Papa. Joseph avait dû être sous le choc en recevant ce courrier. Il ne devait pas s'attendre à une telle révélation. Hermine avait maudit son oncle qui l'avait poussé à écrire à son père, pour lui témoigner qu'en son absence, elle avait trouvé un autre père, bien plus attentionné et présent. C'est vrai que Joseph n'avait pas toujours été là, à ses côtés mais tout de même, ce n'était pas une raison pour le remplacer. Son père resterait son père. Le plus cadeau de sa part aurait été de pouvoir écouter son enregistrement de l'air du *Troisième Homme* mais l'envoi de sa grand-mère n'était jamais arrivé, quelques temps avant la mort de cette dernière. Pourtant, elle avait pris le soin de faire un beau colis avec une lettre mais à cette période les envois de courriers étaient surveillés par les quatre puissances occupantes de Vienne.

Malgré ses nombreuses absences, Hermine gardait des souvenirs vivaces de son père. Elle a quelques anecdotes à ce sujet toutes aussi croustillantes les unes que les autres. Joseph avait trouvé pour Hermine une cithare au marché noir car il voulait que sa fille joue de la musique. La cithare était très belle, avec son ornement de fleurs très désuet. Il lui avait payé même une professeure de musique qui venait à la maison lui donner des cours. Elle s'appelait Madame Fût Fassle, elle était un peu rondelette. Elle ressemblait à un fût. Elle venait à la maison lui apprendre le solfège. Pour Hermine, le solfège, ce n'était pas son fort. « Sur le mur de la cuisine, racontait-elle à son mari, il y avait des petites fleurs, on n'avait pas de papier peint chez nous, les petites fleurs, c'était

avec des rouleaux de peinture à l'eau, les petites fleurs, ça m'arrangeait beaucoup parce que je dessinais mes notes entre les fleurs et je récitais mes notes, je réalisais que je trichais mais cela ne faisait rien, quand la prof me demandait de réciter mes notes, je regardais les notes inscrites entre les fleurs. A un moment donné, j'en ai eu marre de tricher comme ça, elle était venue déjà plusieurs fois, elle voyait que je ne faisais pas trop de progrès, au départ, jouer à la cithare, c'est très très dur, c'est une barre comme à la guitare, il y a les cordes, et sous le pouce, tu as une petite ferraille, faut que tu joues sur la petite barre, j'avais des crampes, mon père avait de la corne aux doigts. On est plus à l'aise, avec le doigt du milieu, le majeur, ou avec l'index mais avec l'annulaire, c'est plus compliqué. Un jour, j'avais les doigts à sang, j'en ai eu marre. Un jour, j'ai vu mon père, il était à la fenêtre : "Dis papa, il faut que je te parle". Il m'a dit "Qu'est-ce qu'il y a ?" J'ai dit : "Tu sais, je crois que je n'ai pas l'oreille musicale". Mon père me disait toujours : "La musique, il faut l'aimer. Si tu ne l'aimes pas, si tu forces quelqu'un, il va jouer, peut-être même très bien, mais il ne va pas mettre son cœur dans la musique." "Tu sais, Papa, je ne sais pas si je vais continuer." Et je m'attendais à ce qu'il me dise : "J'ai dépensé beaucoup d'argent pour t'acheter une cithare au marché noir et des cours, et c'est comme ça que tu me remercies!" Je pensais attraper un savon. Je n'ai jamais compris. Mon père m'a dit : "Ma petite fille, je ne te force pas à jouer de la musique, si tu veux vraiment jouer de la musique, il faut l'aimer, avant tout, il faut que tu aies envie de le faire, si tu n'as pas envie de le faire, je ne te force pas."

Je m'attendais à tout sauf à ça. Si bien que j'ai arrêté sur le champ. Et si tu savais comment je regrette, maintenant je regrette. »

Jean-Claude qui l'écoutait toujours avidement lui demanda un jour si elle avait une anecdote concernant une des femmes de Joseph. Hermine lui répondit qu'elle en avait au moins deux ou trois. « Parfois, narrait-elle, mon père me faisait rencontrer des femmes que je ne connaissais pas, il m'emmenait, c'était toujours une nouvelle femme, une fois, il y en a une qui m'a amenée à la campagne pour un week-end. Elle a voulu certainement bien se faire voir par mon père et lui a dit : "Tu peux emmener ta fille". Mon père m'a déposée à la campagne, je ne les ai pas vus du week-end. C'était dans une famille, à la ferme. Il y avait quatre ou cinq gamins. Moi j'étais parachutée comme ça, ils étaient tous à dire : "c'est la petite de la ville, c'est la petite de la ville !" Je découvrais tout dans le jardin, ils me faisaient voir les fraises et les framboises : "Tu connais pas les fraises ? Et ça c'est les framboises !" Et puis, ils m'ont fait boire du lait de vache. Tout tiède, j'avais mal au cœur, d'ailleurs j'ai attrapé la fièvre aphteuse quand je suis rentrée, je ne sais pas si c'est à cause du lait de vache. On a joué à la bataille de polochons, j'ai passé un week-end formidable. Le week-end s'est mal fini. Il y avait une grande marre à purin, il y avait une planche, un Monsieur allait avec sa brouette, et jetait le purin dans le trou, moi je le suivais, à un moment donné, la planche a bringuebalé et je suis tombée dans la marre à purin. On m'a sortie, j'étais couverte de merde. Le pire, c'est que c'était la fin de week-end, mon père venait me chercher avec sa

dulcinée. Je ne sais pas si c'était une cousine ou la sœur de la copine de mon père, je n'ai jamais su où j'avais débarqué. Là, c'était la galère. C'était une très grande pièce où on mangeait. Il y avait un couloir avec des toilettes en bois, à couvercle, ils prenaient leur bain dans un baquet en zinc, au milieu de la pièce, et qui déshabillait-on et mettait-on nu devant tout le monde, c'était moi. On m'avait d'abord nettoyée au jet en bas, avec tous les habits, et puis après, tous les gamins autour de moi, des garçons et des filles, je devais avoir 9 ans, 10 ans. Alors, moi, je pleurais, je ne voulais pas me laisser faire, à ce moment-là, mon père arrive avec son amie. Elle me crie au visage : "Tu vas pas faire des simagrées, il faut te déshabiller, on ne peut pas te laver toute habillée !" Nue comme un ver, dans le baquet avec tous les mêmes autour. J'ai cru que j'allais mourir. Elle qui insistait : "Tu vas pas faire des simagrées!" Oh la, la, j'étais malheureuse. Ca m'a gâché mon week-end qui était si merveilleux. Ca, ça fait partie d'une anecdote. C'est vrai que j'aurais voulu avoir mes parents réunis, comme beaucoup de gosses, mais je ne me sentais pas malheureuse. Je ne les voyais pas souvent ensemble mais quand je les voyais ensemble, j'étais très heureuse, ils se parlaient gentiment quand ils se voyaient, j'espérais toujours qu'ils soient ensemble, j'ai espéré jusqu'à la dernière minute. »

Hermine n'a jamais su vraiment pourquoi Jean-Claude raffolait tant de ses histoires agrémentées au fur et à mesure de détails plus éclairants qu'il pouvait écouter plusieurs fois au cours du même mois. «

Mon père habitait sur la Landstrasse. 3ème arrondissement. Il travaillait sur les enseignes des boulangeries, des pâtisseries, des boucheries, il peignait les devantures et a travaillé dans une petite gare pour refaire la peinture. Il a connu une femme, à ce moment-là. Une belle femme. Tous ses amis, collègues qui travaillaient avec lui à la gare lui ont dit : "Ne va pas avec elle, tout le monde lui est passé dessus ! "Un jour elle nous avait invité chez elle avec ma grand-mère, elle avait un très grand appartement meublé. Elle avait un grand living, elle était entretenue par des hommes riches. Elle avait une cuisine en formica. Y'avait une cheminée en céramique dans la salle à manger. A un moment donné, je me sentais pas bien. J'avais de la fièvre. Je faisais un début de rougeole. "Oh si elle a de la fièvre, elle ne peut pas partir, il faut qu'elle reste là!", avait-elle dit. Donc, j'ai couché là-bas. Ma grand-mère est retournée chez elle à pied. Elle avait déjà un aspirateur alors que je ne savais même pas ce que c'était. Elle était aisée. Elle m'avait couchée dans la salle à manger sur la banquette. Elle m'avait donné mon petit déjeuner au lit, quand tu as une rougeole, il faut surtout pas attraper froid. Les deux fenêtres étaient grandes ouvertes. En mangeant mon petit déjeuner, je me suis penchée pour pas que les miettes tombent dans mon lit. Les miettes sont tombées par terre. Je me suis dit qu'elle pourrait les aspirer avec l'aspirateur. Elle s'est mise à rouspéter après moi, en disant : "Oui, regarde les miettes que tu fais tomber par terre!" J'ai dit : "C'est pour pas mettre les miettes dans mon lit". "Oui, mais regarde ça, il faut que je recommence tout!" Ca pétaradait. Elle m'a fait

lever avec les deux fenêtres ouvertes, c'était l'hiver, je gelais de froid. D'un seul coup, ma grand-mère sonne. "Oh là là, vous tombez mal, regardez ce qu'elle est en train de me faire, elle met plein de miettes par terre! Je ne suis pas contente". Et puis elle a menti en disant que j'avais ouvert le poêle et sorti plein de braises qui étaient tombées sur le sol. Mon père venait d'arriver de la gare, il avait travaillé la nuit. Il entendait des cris : "Oui, c'est de sa faute, elle fait n'importe quoi, elle en a mis partout!" Mon père en rentrant a dit : "Qu'est-ce qui se passe là-dedans ?" Alors elle a dit : "Oui, regarde ça, elle a sorti plein de charbon, elle en a mis partout! Plein de braises du poêle ". J'ai dit : "J'ai jamais touché au poêle!" Mon père m'a regardé : "Alors qu'est-ce que t'as fait?" J'ai dit : "Papa, je te jure, j'ai jamais sorti la braise du poêle, je n'ai pas touché au poêle! J'ai juste mis des miettes par terre! Je te promets!" Alors elle a dit : "Tu vas arrêter de raconter des histoires!" Mon père m'a regardé et a dit : "Si ma fille dit qu'elle n'a pas touché au poêle, je connais ma fille, c'est qu'elle ne l'a pas fait!" Je crois que je l'aurais embrassé ce jour-là. "Ah si tu crois ta fille!" Ca a fini en queue de poisson. Et puis ma grand-mère a dit : "Les deux fenêtres sont grandes ouvertes, vous savez bien qu'avec la rougeole, il ne faut pas attraper froid!" Celle-là, elle lui en avait fait voir de toutes les couleurs. A un moment donné, mon père voulait la quitter. Elle lui a écrit : "Je vais me jeter sous un train!" La petite gare n'était pas loin...Mon père faisait les cent pas et ma grand-mère lui disait tous les jours : "Mais tu vas pas croire ces bêtises, elle ne va pas le faire, c'est pour te faire peur!" Elle

ne l'a pas fait. Ma grand-mère ne l'aimait pas beaucoup. A 4 heures de l'après-midi, elle se dandinait en robe de chambre transparente. Ca ne plaisait pas trop à ma grand-mère. »

Cette anecdote-là, Jean-Claude l'avait connue tardivement car Hermine ne voulait pas faire passer son père aux yeux de son mari pour un juponnier, ce qu'il était manifestement et ce qui a causé sa mort même. Sans ses constantes tromperies, sa femme n'aurait jamais décidé de l'emporter avec lui dans son geste suicidaire. « On allait voir au moins une fois par semaine avec ma grand-mère mon père. Il avait divorcé avec une femme et s'était finalement remis avec. Donc, quand on est arrivé, sa femme a dit : "Eh bien, vous savez, une fois de plus, il n'est pas rentré!" "Moi, je me doute un peu où il est, si la petite veut bien aller le chercher ?" Elle m'a expliqué, ce n'était pas très loin. J'y suis allée, pour moi, c'était comme un bar, à l'époque, les petites lumières étaient tamisées, sur le comptoir, il y avait des poufs, une jeune femme était assise sur ses genoux. Quand il m'a vue rentrer, il a compris que je l'avais surpris en flagrant délit, moi je ne comprenais pas bien ces choses-là, à mon âge, je ne me rendais compte de rien. Il s'est levé et la femme a valsé, je lui ai dit à ce moment-là : " On est venus avec Grand-mère mais tu n'étais pas là, alors on m'a dit de venir te chercher!" "Bon, sors, j'arrive!" Il ne voulait pas que je reste. Sans le moindre remord, il revenait voir sa compagne, comme si rien de n'était. Déjà avec ma mère, il rentrait tard. A un moment donné, il voulait

même partir avec une de ses donzelles. Ma mère m'a dit que si j'étais partie avec lui, je ne serais peut-être plus de ce monde. Il avait des billets de train pour partir en Pologne. Mon père et ma mère étaient en instance de divorce. Ma mère a dit : "Tu n'emmèneras jamais ma fille en Pologne!" Il avait ma garde puisqu'après c'est ma grand-mère qui s'est occupée de moi. Là, ma mère l'a attrapé par le colbac et l'a soulevé violemment en le menaçant s'il souhaitait m'emmener en Pologne. Il était vraiment irresponsable. Elle a arraché son col et l'a déchiré en mille morceaux. "Tu ne partiras pas avec ma fille, je ne te laisserai pas!" Finalement il n'est pas parti. Aussitôt après, en Pologne, il y a eu beaucoup de bombardements et les lacs étaient rouges comme l'enfer car les avions déversaient des bombes incendiaires, les gens se jetaient dans l'eau pour échapper aux flammes mais ils étaient encerclés par le lac en feu. C'était terrible. Ma mère m'avait raconté toutes ces choses-là. Ma mère a lutté jusqu'à la dernière minute pour faire en sorte que j'aie une belle vie, libérée de la guerre... »

VI.

Anni était installée dans le 10ème arrondissement de Vienne quand Lucien, arrivé fraîchement en France, décida de la recontacter. Il envoya plusieurs lettres à son ancienne adresse, rue Steingasse dans le 3ème arrondissement, sans savoir qu'Anni avait déménagé. Bien entendu, les belles lettres d'amour qu'il avait soigneusement écrites n'arrivèrent jamais et c'est en s'adressant à une amie d'Anni dont il connaissait l'adresse qu'il parvint à la retrouver. Dans sa dernière missive postée à la nouvelle adresse, il lui disait tout le mal qu'il avait de vivre en France sans elle et combien Rouen avait changé depuis la fin de la guerre. Nous étions fin 1945. Le 8 mai 1945, l'Allemagne nazie capitula. Les Alliés avaient vaincu les forces de l'Axe. Le matin du 9 mai, Lucien ouvrit les yeux sur une ville complètement détruite, à bout de souffle. Ce matin-là, inspiré, il décida d'écrire à sa tendre bien-aimée.

Ma chère Anni,

Rouen est dans un état désastreux. La moitié des bâtiments dans le centre ville sont détruits et beaucoup de Rouennais vivent dans des baraques en bois. Je n'ose te dire tout ce que j'ai enduré ces dernières années avec les bombardements. Je suppose que toi aussi. Mon évasion a réussi mais je ne suis pas parvenue à retrouver ta trace. Je sais maintenant que tu as déménagé dans le 10ème arrondissement. Comment se passe ta vie là-bas ? As-tu été souvent bombardée ? As-tu dû comme nous sans cesse te cacher à la cave ou dans des abris ? L'Autriche est un pays vaincu ! Cela doit être dur pour toi d'être dans ce pays, à l'heure de la victoire des Alliés. Tu es encerclée par les Russes. J'espère qu'ils n'ont pas été trop durs à ton égard. On raconte des choses terribles à leur sujet. Pour toutes ces raisons, je te presse de venir me rejoindre en France car tu seras mieux ici, auprès de moi, que seule là-bas, dans un pays qui est occupée par des puissances ennemies. Quelle drôle d'idée qu'a eu l'Autriche de s'allier à ce bourreau sanguinaire qu'était Hitler ? Entre nous, je suis content que les Alliés aient enfin mis un terme aux assauts assassins d'Hitler et qu'ils l'aient écrasé. Je sais qu'aujourd'hui, l'Autriche se trouve du mauvais côté, du côté des vaincus, associé à un drame qui n'est pas tout à fait le sien, puisque c'est l'Allemagne qui a tout manigancé, le drame d'une nation compromise qui doit peut-être avoir aujourd'hui honte d'elle-même. C'est pour ça, viens me rejoindre en France. Je ferai tout

pour te rendre la vie agréable même si c'est vrai que je ne reconnais plus ma ville. Elle a été littéralement dévastée. Le 19 avril 1944, je dormais paisiblement quand le grondement des avions emplit le ciel. Tout à coup, la ville s'enlumina de centaines de fusées éclairantes. Les premières bombes tombèrent et les sirènes mugirent. J'allai précipitamment me réfugier avec ma fille Jacqueline et ma mère Suzanne à la cave. La valise était prête contenant tout ce qu'il fallait sauver : argent, bijoux, nourriture, les copies des lettres que je t'avais écrites, des photos de toi, des souvenirs. On a tenté de fermer l'oeil dans la cave, mais impossible de faire autre chose que de se tasser sur soi-même, la peur au ventre. On était en état d'alerte constant, on guettait, hébétés, le vombrissement des avions, le sifflement du bombardier mais on a eu de la chance, chaque fois, la terre s'ébranlait à quelques pas de chez nous, mais pas dans la cave. Même si l'impact était proche, il ne nous atteignait pas. Les bombes n'en finissaient pas de tomber tandis qu'on entendait le feu crépiter un peu partout. On savait que les escadrilles anglaises survolaient la ville. Le lendemain, des nuages de fumée et de poussière recouvraient la ville et tout était en ruine : la salle des pas perdus du palais de justice, l'hôtel de ville, la Chambre des comptes, la cathédrale qui a perdu ses grandes orgues, ses salles gothiques, sa chaire, ses chapelles latérales et le Théâtre Français fortement endommagé, lui aussi. La reconstruction sera lente parce qu'il y a peu d'hommes, beaucoup ne sont pas revenus de la guerre ou ont été faits prisonniers et reviennent progressivement.

Premier acte de la reconstruction : la surélévation des quais et l'établissement de ponts provisoires. Viendra ensuite le temps de reconstruire les bâtiments...

On a raconté dans la presse que le 30 mai 1944, 140 personnes étaient ensevelies sous l'hôtel des Douanes. Un très sérieux éboulement obstruait la sortie. L'intérieur même de l'abri était ébranlé et certains occupants furent rapidement blessés, d'autres se retrouvèrent isolés des autres à cause d'un encombrement de poutres et de pierres. Et l'eau montait inexorablement, l'eau qui était déversée par les pompiers sur les immeubles voisins en flamme. Elle commençait à s'infiltrer, la plupart des personnes périrent asphyxiés ou noyés. Tu vois, notre quotidien n'est pas drôle, et la reconstruction de la ville peine à s'organiser. Il faudra des années pour reconstruire Rouen. Mais à Vienne, je pense qu'il faudra encore plus longtemps pour effacer les traces calamiteuses de la guerre. Vienne risque d'être occupée longtemps et de pâtir pendant des décennies de son alliance avec l'Allemagne. Je ne veux pas t'accabler avec tous les déboires qui nous attendent ma chérie mais viens me rejoindre, je t'en supplie, je n'en peux plus d'attendre que tu m'adresses un mot, une prière. Il m'a été si difficile de retrouver ta trace que je suis joyeux aujourd'hui, malgré les monstruosité de la guerre. J'ai dû mal à retrouver ma verve habituelle tant mon chagrin est grand de savoir que tu n'es pas là, à mes côtés. Je craignais que tu aies disparu, qu'il te soit arrivée quelque chose de grave. Raconte moi ta vie à Vienne. Mon amour, je te joins les dizaines

de lettres que je t'ai écrites durant ton absence, j'en ai gardé des copies et la lettre que j'ai écrite à mon retour de captivité.

Je t'aime,

Lucien

Anni était restée au chevet de son père atteint de tuberculose au 27, rue Steingasse. C'est là qu'elle avait rencontré Lucien et ce dernier adorait ce modeste deux pièces qu'il avait gravé dans son coeur comme l'empreinte d'un amour naissant. Les grands-parents maternels d'Hermine avaient été concierges. La mère d'Anni était morte en allant faire pipi dans son saut de nuit. Une crise cardiaque foudroyante l'avait emportée, vers deux heures du matin. Hermine ne se souvenait pas très bien de sa grand-mère maternelle qui, d'après les dires d'Anni semblait avoir des hallucinations pendant sa vieillesse. Anni avait raconté un jour à Hermine qu'elle avait cru voir au cinéma le visage d'un de ses fils qui était militaire. Elle était rentrée chez elle, toute excitée et avait interpellé Anni en lui disant : « J'ai reconnu ton frère au cinéma, je suis sûre que c'était lui ! » Anna lui avait rétorqué : « Ce n'est pas possible, ça ne peut pas être lui ! » Et sa mère avait répondu, béate, le sourire jusqu'aux oreilles : « Mais si, mais si, je l'ai reconnu ! » Depuis cet instant, Anni se demandait si sa mère n'était pas en train de perdre la

tête, de devenir sénile. Toujours est-il qu'elle mourut peu de temps après l'arrivée d'Anni dans leur appartement rue Steingasse. Anni se souvenait d'avoir beaucoup souffert durant cette période. Il fallait qu'elle s'occupe de son père malade et tous les matins, elle se levait à 4h30, pour déneiger les trottoirs avant de préparer les repas pour la journée de son père et de partir travailler à l'usine Saurer. Après la mort de son père, elle décida de quitter les lieux pour retrouver un appartement dans le 10ème arrondissement. C'est là qu'elle tomba malade du foie. Au sortir de sa convalescence, elle rasait les murs en entendant au loin le vrombissement des chars russes qui rentraient dans la ville. Elle se retrouva en plein quartier occupé par les Russes. A peine fut-elle arrivée à la maison qu'il fallait qu'elle se cache pour se dérober à l'emprise des soldats russes qui cherchaient les *Hanouchka* pour les violer et leur signifier ainsi bêtement et méchamment la marque de leur victoire. C'est ainsi que les soldats se comportaient en temps de guerre, lorsqu'ils gagnaient le prestige de libérer un peuple du joug de l'opresseur. Les Juifs étaient désormais sauvés par les Russes mais les Autrichiens étaient la cible de toutes leurs railleries et leurs exactions.

Avant ce sinistre épisode de sa vie, durant lequel elle ne donnait plus de nouvelles à sa fille, Hermine voyait régulièrement sa mère le week-end quand elle ne travaillait pas. Elle venait la prendre chez sa grand-mère paternelle et l'emmenait dans le 3ème arrondissement passer la fin de semaine. Hermine avait gardé de beaux souvenirs de

cette période car chaque fois qu'elle voyait sa mère, c'était un enchantement même si sa mère la rabrouait quand elle n'arrivait pas à faire ses devoirs. Hermine faisait l'école buissonnière avec les bombardements et ses constantes absences à cause d'opérations d'hernies inguinales. Le seul qui arrivait à l'accompagner dans ses devoirs, c'était Ludwig, un des frères d'Anni qui avait une patience d'ange et lui faisait entrevoir des merveilles avec de simples énoncés d'histoire. Ainsi Hermine découvrait les grands empereurs, l'effigie des rois consacrés, la vie tumultueuse des reines esseulées qui parfois s'adonnaient à toutes sortes d'occupations licencieuses, la vie des Saints, dont l'esprit de compassion gagnait son cœur jusqu'aux larmes. Quand Hermine pensait à sa cousine qui avait été aussi durant sa jeunesse petit rat de l'opéra, sans avoir pu percer, elle se disait, complexée, qu'elle n'avait même pas son certificat d'étude. Hermine avait présenté lors de sa rencontre avec Jean-Claude tous ses handicaps avec la plus grande sincérité pour éviter qu'il n'ait de mauvaises surprises.

Comme Joseph Hassa avait donné son accord, quant à la possibilité pour la mère d'Hermine de l'emmener avec elle en France, Anni vendit tous ses meubles. Elle avait rempli tous les papiers nécessaires à son installation en France pour l'ambassade française en Autriche et à la dernière minute, Joseph se ravisa. Il aurait dit, d'après les révélations d'Anni à sa fille bien plus tard : « Tu ne l'emmènes pas avec toi, je ne sais pas ce qui t'attend là-bas. C'est bien trop risqué pour Hermine ! » Joseph était un père débonnaire, pas autoritaire pour un

sous et il entretenait des liens d'affection avec sa fille, sans se soucier exagérément de son avenir. Il n'avait jamais fomenté pour elle des rêves étourdissants, sinon l'apprentissage de la musique. Il ne rendait visite à Hermine que lorsque sa musique lui permettait du temps disponible et bien souvent, il s'absentait pendant plusieurs jours sans donner de nouvelles. Hermine savait qu'elle avait un père quelque peu désinvolte, aux moeurs douteuses. Ce n'est que plus tard, avec les échos de sa mère qu'elle comprit que son père avait été un peu laxiste avec elle, préférant passer ses nuits à découcher aux côtés de jeunes femmes dont la lubricité ne faisait aucun doute. Autrement dit, aux yeux de Joseph, l'éducation d'Hermine passait au troisième plan, après la musique et les femmes si bien qu'Anni était persuadée qu'il lui laisserait la garde de sa fille en France. Et pourtant ce jour-là, il se rétracta, énonçant son refus de voir sa fille loin de lui dans un pays qu'il ne connaissait pas. Ce qui était un sentiment naturel pour un père, mais Anni considérait ce point de vue curieux, étant donné le peu d'intérêt qu'il manifestait pour sa fille. Même si Joseph avait une attitude quelque peu permissive à l'égard de sa fille, il l'aimait énormément et Hermine le savait. Il l'avait prouvé en essayant de la retenir auprès d'elle.

Comme Anni avait vendu tous ses meubles, et qu'il était impossible pour elle de retrouver un appartement à Vienne car les logements se faisaient rares pendant la guerre, à cause des nombreux bombardements, elle se résigna, dépitée, à partir seule en France, sans

savoir, en effet, ce qui l'attendait là-bas. Elle savait que Lucien ferait tout pour bien l'accueillir mais quitter son pays natal signifiait pour elle un recommencement total avec la peur de l'inconnu qui la tenaillait. Car elle partait sans rien pour rejoindre un homme qu'elle ne connaissait presque pas, qu'elle n'avait pas vu depuis plusieurs années. Elle était restée sans nouvelles de lui et de surcroît, elle était atteinte d'une obscure maladie du foie qui condamnait ses jours à se raccourcir. Comment Lucien allait-il accepter tout ça ? Comment allait-elle s'adapter dans un pays totalement inconnu ? Autant de questions qui trottaient dans sa tête...Heureusement Lucien savait parler le dialecte autrichien et ils n'auraient pas de mal à se comprendre.

Anni est donc partie en France sans Hermine. Elle avait dit avant son départ : « Je ferai tout pour que tu viennes me rejoindre ! » Elle pouvait rester deux ans en France sans être mariée. Pendant deux ans, elle écrivit sans relâche à la grand-mère d'Hermine pour que cette dernière supplie son fils de lui accorder Hermine. Elle disait à la grand-mère, l'implorant de toutes ses forces : « Mais faites quelque chose, demandez à votre fils de me laisser ma fille, je vous en prie. » Elle reprenait de plus belle en lui confiant : « Dites à Joseph qu'il change d'avis, je suis bien là-bas, j'ai tout ce qu'il me faut, laissez-moi ma fille ! » La grand-mère d'Hermine qui souffrait du coeur avait tout fait pour amadouer son fils, sans succès au départ, mais au bout de quelques mois, il finit par accepter de laisser partir sa fille. D'après Hermine, la mère de Joseph lui aurait dit : « Ecoute, moi j'ai 70 ans, je me sens de

plus en plus faible, c'est moi qui m'occupe de ta fille, tu n'es jamais là. Laisse Hermine à Anni, elle sera bien en France, ne t'en soucie pas et elle viendra te voir de temps en temps. » Joseph avait bien du mal à croire que sa fille viendrait lui rendre visite mais il obtempéra devant les supplications de sa mère âgée et en mauvaise forme.

C'est seulement au dernier moment qu'Anni décida de se marier avec Lucien parce que son autorisation de rester sur le territoire français arrivait à échéance. Elle sut qu'elle pourrait venir chercher Hermine bien tardivement, quelques mois après son mariage seulement. Ce jour-là, elle bénit les Dieux de lui avoir accordé sa fille. C'était le plus beau jour de sa vie ! Enfin, elle pourrait vivre en France aux côtés d'Hermine qu'elle chérissait. Les préparatifs du départ furent périlleux car il fallait beaucoup d'argent à l'époque pour prendre le train. Lucien et Anni avait économisé beaucoup d'argent pour ce voyage, mais au dernier moment, les cours de la bourse avaient chuté, et le peu d'argent qu'ils avaient en leur possession ne valait plus rien. Ils durent recommencer, cette fois, avec l'aide de Suzanne, la mère de Lucien qui vendit ses bijoux. Tout l'entourage de Lucien l'avait averti : « Lucien, te fais pas d'illusions, elle ne reviendra pas. » Lucien pensait lui aussi qu'elle ne reviendrait pas. Anni lui répondait toujours : « Si j'ai ma fille, je reviendrai ! » Il la laissa partir, pensant qu'elle resterait en Autriche et qu'il la quitterait pour toujours, les yeux en larmes. Son chagrin était à la mesure de la prouesse dont il fallait témoigner pour sortir de cette prison qu'était Vienne à cette époque, car les puissances occupantes vérifiaient tous les

papiers et refluaient beaucoup de personnes, sous prétexte que tout n'était pas aux normes. Le courrier pour l'étranger était souvent bon pour les ordures tant les contrôles étaient intensifs. Lucien pendant l'absence d'Anni était convoité par son ancienne belle-soeur, une tante de Jacqueline qui pariait qu'Anni ne reviendrait jamais et espérait se marier avec lui dans la précipitation. Mais Lucien tint bon jusqu'au dernier soir. La nuit, lorsqu'il n'arrivait pas à dormir, il se lamentait en chantant la chanson de Tino Rossi :

*J'attendrai le jour et la nuit
J'attendrai toujours ton retour
J'attendrai car l'oiseau qui s'enfuit
vient chercher l'oubli dans son nid
Le temps passe et court en battant tristement
dans mon coeur si lourd
Et pourtant j'attendrai ton retour
J'attendrai le jour et la nuit
J'attendrai toujours ton retour
J'attendrai car l'oiseau qui s'enfuit
vient chercher l'oubli dans son nid
Le temps passe et court en battant tristement
dans mon coeur si lourd
Et pourtant j'attendrai ton retour
Le vent m'apporte de bruits lointains
Guettant ma porte j'écoute en vain
Hélas, plus rien plus rien ne vient
J'attendrai le jour et la nuit
J'attendrai toujours ton retour*

Le départ de Vienne se fit dans la précipitation. Anni dormit quelques jours chez la grand-mère d'Hermine et le dernier soir, ils allèrent chez une cousine d'Hermine pour passer la nuit. Ils devaient prendre le tramway avant de se rendre à la gare Südbahnhof pour aller à Paris. La nouvelle femme de Joseph avec qui il avait divorcé et s'était remarié était venue les chercher pour les accompagner. Anni avait beaucoup apprécié ce geste même si cette dernière pendant le trajet se plaignait beaucoup de l'attitude volage et désinvolte de son mari. Elle disait qu'il ne pensait qu'à lui et passait son temps dans les bars et les guinguettes, à composer des musiques et des chansons. Joseph avait affirmé vouloir être là pour le départ d'Hermine mais encore une fois il leur avait fait faux feu. Il n'était pas rentré depuis deux jours. La femme de Joseph avait dit durant le trajet en tramway à Anni : « Ce n'est pas toujours rose. Ce n'est pas un homme facile. » Hermine, de son côté, pleurait pendant tout le trajet. Elle quittait sa grand-mère. Cette dernière lui avait révélé qu'elle ne pourrait être là, sur le quai de la gare, car elle avait trop de chagrin : « Je ne viendrai pas à la gare, je ne pourrai pas voir le train partir, je ne tiendrai pas le coup ! », avait-elle dit, émue jusqu'aux larmes.

Outre l'affliction liée au départ, il y avait les ennuis administratifs car il manquait une signature sur un papier, la veille, avant le départ. A cette époque, comme je l'ai souligné plus haut, les autorités russes, anglaises, françaises et américaines étaient très scrupuleuses. Anni dut se rendre à l'ambassade française de Vienne où elle fut reçue par un

certain Monsieur Debré. Hermine se souvenait d'un lieu splendide, avec un superbe bureau style Louis Philippe, dotée d'une lampe en marbre, dans une ambiance tamisée car le rendez-vous se déroulait le soir. Monsieur Debré les attendait sagement dans son fauteuil quand il interpella Hermine, en la prenant sur ses genoux : « Alors quel âge que tu me donnes ? » Hermine a répondu : « 40 ans ! » « Non, alors ça c'est juste ! » En guise de récompense, il lui donna des chocolats. Il s'était comporté de la manière la plus courtoise possible et avait donné satisfaction à sa mère, sans le moindre sourcillement.

Hermine était toute fringante lors de son départ. Sa mère lui avait acheté une jolie paire de chaussures plates bordeaux. Elle s'était basée sur la taille de Jacqueline en achetant la même taille pour elle. Seulement, bien qu'elle fût un peu plus jeune que Jacqueline, Hermine avait des pieds plus grands qu'elle et Anni n'aurait pu présager un tel écart de taille entre les deux filles. Hermine les trouvait superbes à regarder mais quand elle fut chaussée, elle aurait voulu crier sa douleur tant elle avait mal. Mais pour rien au monde elle ne l'aurait fait car porter de si belles chaussures était une fierté pour elle. Hermine était innocente, c'était une indéfectible optimiste et même au comble de la douleur, les nuages revêtaient une lueur argentée. Elle considérait la vie à travers les yeux d'une enfant ébahi par ses merveilles et confiante. Avec sa mère, Hermine était toujours assurée d'avoir tout ce qu'elle désirait : l'affection, un toit, de quoi manger, et sa présence

inébranlable. En effet, elle aurait déplacé des montagnes pour sa fille. Hermine ne voulait rien d'autre que de croire en un monde utopique où chacun est libre et a le droit d'être heureux et comblé. Pour vivre ses rêves idylliques, son besoin d'être soutenu par sa mère était important. Elle n'aurait jamais eu l'audace de contrarier sa mère même si les chaussures qu'elle avait achetées étaient trop petites. Elle ne les aurait laissées pour tout l'or du monde, ces belles chaussures bordeaux qui lui donnaient une allure de petite princesse, elle qui n'avait été jusqu'alors qu'une princesse des rues, aux pieds dénudés. Pour parer le tout, elle portait une petite robe bleu ciel en jersey avec de petits boutons. Elle trouvait qu'elle lui servait à ravir, avec ses tresses que sa grand-mère adorait lui faire le matin. Une vraie petite fille modèle, le jour de son départ, alors qu'elle cavala encore deux jours plus tôt les rues et vagabondait dans les moindres recoins de Vienne à la recherche de « pépites » et de tous les jeux interdits...

Le matin, très tôt, presque à l'aube, elles prirent le train, endimanchées et belles à ravir comme si elles se rendaient à un mariage ou à une réception, tant leur accoutrement était distingué. À la douane des différentes puissances occupantes, les formalités furent rapides sauf avec les Russes qui étaient très attentifs à la réglementation administrative. Ils prenaient leur temps, épluchaient tout. Anni les regardait, le regard tétanisé tant elle craignait que sa fille soit refusée. D'autant plus qu'un couple assis en face d'eux, d'un certain âge avait été

sommé de donner des justifications supplémentaires et bientôt le mari fut enjoint à descendre du train pour accompagner les douaniers. Anni avait tellement peur qu'elle manqua de se soulager en public. Un long frisson parcoura tout son corps. Le train s'ébranla après trois minutes de vérification intense et c'est là qu'elle a entendu la femme du monsieur crier : « Et mon mari, et mon mari ? Il n'est pas remonté ! » La femme pleurait, hurlait. Après c'était le tour les Français. Anni avait plus peur des Russes que des Français. Une fois qu'Anni a vu que les Français lui rendaient les papiers, elle s'est exclamée en souriant à sa fille : « Là, je commence à vivre ! » Anni avait soupiré de soulagement et pendant tout le trajet, elle avait raconté à sa fille comme la vie était confortable en France et combien il était bon de vivre dans un pays vainqueur de la guerre qui avait l'honneur d'avoir fait la résistance. Anni était fier de Lucien même si ce dernier était bien trop timoré pour avoir été résistant. Mais c'était un évadé d'un camp en Autriche qui avait réussi son escapade et pour cela il méritait une médaille, d'après les dires élogieux d'Anna qu'Hermine regardait, médusée.

Anni et Hermine arrivèrent tard dans la nuit le 14 février 1947. Un ami de Lucien les hébergeait. Hermine s'était couchée aussitôt arrivée pendant que sa mère et l'ami de Lucien firent des courses. Mais quand ils revinrent vers l'appartement, un peu plus tard, mal leur en prit car Hermine avait fermé la porte à double tour et impossible de la réveiller, malgré le retentissement aigu de la sonnerie, à plusieurs

reprises. Au bout d'environ quinze minutes, Hermine se réveilla et vint leur ouvrir, toute ébouriffée. Sa mère vitupéra : « Mais qu'est-ce qui t'es arrivé ? On a eu peur qu'il te soit arrivé quelque chose ! » Hermine répondit, hagarde, qu'elle s'était endormie.

Le lendemain, ils prirent le train pour Rouen et Lucien vint les chercher. La belle surprise est qu'ils avaient gardé le sapin pour Hermine qui contemplait les boules avec délectation comme si elles étaient en chocolat, elle qui n'avait droit en Autriche qu'à de misérables morceaux de sucre enveloppés dans du papier à journal. Toute la famille réunie savait que Noël était important pour elle. Sous le sapin, il y avait même des cadeaux pour elle. C'était la première fois qu'Hermine avait eu d'aussi beaux jouets. Un landeau pour ses poupées. Des bijoux pour ses poupées. Des vêtements. Des peignes et des brosses. De quoi l'enchanter pendant des jours et des jours...Elle savourait ces instants de communion avec Lucien et sa mère, même si ce dernier était encore un étranger. Jamais il n'éleva le ton contre elle, il était toujours aimable et affable, de bonne humeur et disposée à l'aider pour les moindres tâches quotidiennes. Hermine le trouvait terriblement gentil. Elle l'appelait Papa. Lucien habitait une belle maison cossue à Deville-Les-Rouen, anciennement dans la rue Baron, aujourd'hui baptisé rue René Schwach. Lucien était tendre avec Hermine aussi parce qu'il était ravie de revoir Anni qui ne l'avait pas trahi et était revenue, comme elle l'avait promis. Pour lui, Anni, c'était un peu comme le Messie qui apportait la bonne

nouvelle. Il n'en croyait pas ses yeux de la voir heureuse, assise aux côtés d'Hermine, contemplant le beau sapin. Déjà Hermine devinait dans les yeux de Lucien tout l'amour qu'il avait pour sa mère et elle se sentait un peu comme sa fille. Elle savait qu'elle ne reverrait peut-être plus son père et sa grand-mère et la joie, ce soir du 15 février 1947, avait remplacé l'amertume et le chagrin. C'était Alice au pays des merveilles. Le jardin était magnifique : il y avait pléthore de pommiers, d'abricotiers, de bigarreaux dans l'enceinte de la cour avec son beau parterre de verdure arboré.

Au départ, Hermine parlait exclusivement en autrichien avec Lucien et sa mère, mais peu à peu, avec l'aide insistante de Jacqueline, elle parvint à énoncer quelques mots en français, et puis au bout de quelques mois, elle pouvait faire des phrases entières. Elle avait remarqué, de plus, que l'environnement de Lucien n'appréciait guère qu'elle parle en autrichien avec sa mère. Sous la pression de son entourage, elle se força à s'exprimer en français, bien que ce fût encore très maladroit.

Au bout de quelques mois, elle reçut une lettre de sa grand-mère. Hermine ne l'avait pas retournée si bien qu'elle pensait qu'elle n'avait rien écrit pour elle. « Pas un mot pour moi, même pas un mot gentil ! » Elle disait plein de belles choses à ma mère et rien pour moi, pensait-elle secrètement. Elle était sous le choc, pensant que sa grand-mère l'avait oubliée mais quand elle retourna la lettre, elle fut soulagée. Le

dos de la page lui était entièrement consacré et elle finissait sa lettre en disant : « Mon poussin, tous les soirs, je m'endors en pensant à toi, j'ai ta photo sur ma table de chevet, mon petit poussin, tu me manques beaucoup. » Malheureusement, elle est morte très rapidement et Hermine n'assista pas à son enterrement. Cette douleur vive marque encore de son sceau tragique la mémoire d'Hermine et quand elle songe à son père ou à sa grand-mère, elle ne peut s'empêcher de voir une larme perler sur sa joue qui tombe inexorablement, lourde et pesante, comme une chaîne d'angoisse qui la tenaille.

Les déconvenues commencèrent avec l'entrée à l'école. Durant l'année 1947, Hermine n'est pas allée à l'école. Elle n'a intégré une classe qu'en septembre 1947 pour la nouvelle année. Après avoir été présentée à la directrice, elle s'est retrouvée dans la plus petite classe, la 11ème, l'actuelle CP où elle a pu apprendre à lire. Mais autant dire qu'au début, elle était complètement perdue et ne comprenait rien aux propos de ses camarades et de la maîtresse. Elle a dû rester là quelques mois, au milieu des tous petits. Mais la honte l'assaillait quand elle voyait les parents venir chercher les tous petits devant la cour d'école, et que sa tête dépassait d'au moins 30 cm les autres camarades. Elle marchait comme une géante au milieu de nains et elle ne se sentait pas fière. Tous les parents d'élèves devaient penser qu'elle n'était pas très douée à l'école pour avoir tant de retard. Si elle a pu apprendre à lire correctement, il n'en fut pas de même pour l'orthographe. Elle resta

toute sa vie habitée par la hantise de ne pas savoir comme écrire les mots. Personne ne lui avait appris à écrire proprement. Après quelques mois dans la classe des touts petits, elle fut projetée dans la classe de fin d'études, celle qui affecte les élèves dans leur quatorzième année. A cette époque, l'organisation pédagogique de l'école élémentaire était la suivante : classe enfantine : un ou deux ans, suivant que les enfants entrent à 6 ans ou 5 ans. Cours élémentaire : deux ans, de 7 à 9 ans. Cours moyen : deux ans, de 9 à 11 ans. Cours supérieur : deux ans, de 11 à 13 ans. Vient ensuite le Certificat d'Etudes Elémentaires, la classe de fin d'études, pour les élèves qui vont entrer dans la vie active lors de leur 14ème anniversaire, à partir de 1936. Le Certificat d'Etudes Primaires Elémentaires (CEPE ou CEP) est né à la fin du Second Empire. Créé en 1866 par Victor Duruy et confirmé par Jules Ferry en 1882, il constitue la sanction solennelle de l'enseignement primaire. Le CEP était conçu à l'origine comme un examen ordinaire vérifiant une scolarité normale (de 7 à 13 ans).

Hermine se souvenait que toutes les filles voulaient se mettre à côté d'elle, tant elles étaient heureuses d'être aux côtés d'une Autrichienne. C'était la directrice qui tenait la classe de fin d'études. Elle avait donné aux camarades d'Hermine comme consigne de systématiquement l'aider. Aux dires d'Hermine, elle confondait souvent tout, le cahier, le livre, le porte-plume, le crayon, la mine et c'est en visualisant les choses grâce à ses camarades qui lui exposaient les

divers éléments qu'elle apprit à reconnaître les choses et à les énoncer en français. Ses camarades se disputaient pour avoir le rôle d'institutrice auprès d'elle. Comme disait Hermine qui était très reconnaissante à leur égard : « Il ne faut pas oublier que je suis arrivée à une époque où les gens avaient encore les Boches dans la tête. On ne m'a jamais appelée la Boche à l'école. Pour moi, la vie était belle, je ne manquais de rien. On m' a traitée de sale boche une fois, c'est pour ça que je n'ai pas transmis la langue allemande à mes enfants. Au départ, je ne m'en rendais pas compte. On ne m'a jamais vraiment dit, petite fille, ce qui se passait pendant la guerre. »

En août 1947, Hermine était partie avec Jacqueline en colonie de vacances. Tout le monde s'agglutinait autour d'elle, tellement elle avait l'air étrange avec son accent autrichien et sa difficulté d'aligner deux mots. Hermine courait pieds nus parmi les tentes. Elle avait l'habitude de courir ainsi, sans chaussures, depuis ses cavales rocambolesques dans les rues de Vienne. Elle adorait courir en criant dans un espace qui s'ouvrait grand devant elle. C'était la couleur de sa vie intérieure : sentir l'écho de ses pas, sous ses pieds dénudés, de ses cris, de ses clapements, la sensation du sol dur sous ses pieds endurcis, quand elle partait à la conquête des paysages les plus éblouissants, devant une nature dépourvue d'agression et de menace. Elle s'y sentait libre, non coupable de ses élans et les monitrices étaient juste surprises par tant de vitalité. Même ses copines l'imitaient et voulaient cavalier avec elle.

Mais la mauvaise surprise, c'est qu'elle rentra de colonie avec des pouls. Elle en riait souvent, elle-même quand elle y repensait, car en Autriche, elle n'avait jamais eu de pouls. Elle ne savait même pas ce que c'était. A son mari, elle racontait toujours ses mésaventures lors de son séjour en colonie, avec le sourire aux lèvres : « En colonie, au mois d'août, je suis rentrée avec des pouls, je suis rentrée en fin d'après-midi, je me souviens, mes parents nous avaient fait un bon petit repas et j'étais à table. Je me grattais, je me grattais. Ma mère m' a dit : "Qu'est-ce que tu as à te gratter comme ça ?" "On était sous des tentes, la monitrice m'a dit que c'étaient des boutons de chaleur." Ma mère a répondu, interloquée : "Viens voir toi, par là que je t'ausculte ! " Elle m'a ramené à la cuisine et a regardé, je l'ai entendu hurler : "Mon Dieu, des pouls!" "Lucien, viens voir!" Des pouls, je ne savais même pas ce que c'était. J'avais connu la guerre, les privations, la famine, mais je n'avais jamais eu de pouls. Ma grand-mère faisait très attention à l'hygiène. C'est comme ça qu'on a fini par me couper les cheveux. Quand on m'a coupé les cheveux, je me suis regardée au moins cent fois devant la glace, je me recoiffais, je me recoiffais...J'ai toujours eu les cheveux longs. C'était si simple de se coiffer avec des cheveux courts, c'était un bonheur pour moi. » Aussi, reprit-elle, toujours devant le sourire amusé de Jean-Claude. « Je me rappelle quand on allait à Dieppe, je me baignais tout le temps, avec Lucien et ma mère. C'était notre sortie en bord de mer. Si j'entendais qu'on allait à Dieppe, je prenais aussitôt mon maillot de bain et ma serviette. Ma soeur ne se

baignait pas toujours. Lucien était heureux comme un roi, à me voir courir partout avec ma soeur et me baigner...Il ne me grondait pas. Nous étions si heureux. Un bonheur simple. Même quand l'eau était froide, je me baignais et en dépit des gallets. Du moment que je nageais, c'était super. Je plonge encore à 79 ans. Toi, Jean-Claude tu nages, fais quelques brasses et tu sors. Un premier petit bain et tu pars sous son arbre, avec un bouquin à l'ombre. Tu n'adores pas te baigner, c'est moi qui t'entraînes dans toutes mes équipées sauvages ! »

VII.

Dans les années 50, nul besoin pour les enfants de se munir dans les voitures d'une ceinture de sécurité ou d'airbags pour se protéger, la fenêtre était grande ouverte et le vent bousculait leurs cheveux échevelés, en sifflant contre la vitre. Le paysage défilait devant leurs yeux étourdis par tant de vitesse et ils chantaient à tue-tête pendant que leur père conduisait, lui aussi sans ceinture de sécurité. Dans les années 50, les chambres des enfants étaient peintes de couleurs vibrantes, avec du plomb et toutes les maisons étaient isolées à l'amiante. C'est bien plus tard qu'on apprit que ce matériau était cancérigène. Dans les années 50, les enfants circulaient en vélo sans casque et il n'y avait pas de serrure sécuritaire sur les armoires, les portes étaient closes, sans clé et les enfants se cachaient dans les recoins pour amuser la galerie. Dans les années 50, Hermine avait 14 ans et elle allait toute seule en ville chercher le pain. Il n'y avait pas de salle de bain et de W-C dans la maison. Il fallait aller à la « dinette » pour faire ses besoins, une petite cabane à l'extérieur de la maison ou utiliser les sauts de nuit et toute la

famille se lavait dans une grande bassine en faisant chauffer l'eau. Dans les années 50, les gosses buvaient l'eau directement des tuyaux d'arrosage et faisaient des petites voitures (caisses à savon) avec des vieux patins à roulettes et des planches de bois pleines d'échardes. Ils glissaient dans les descentes, sur le trottoir bordant les nationales pour s'apercevoir un peu plus tard qu'ils avaient oublié de mettre des freins. Dans les années 50, Hermine quittait la maison très tôt le matin pour se rendre à pied à l'école et elle revenait le soir, alors que les lampadaires de la rue dispensaient un éclairage timide. Il n'y avait que les chats qui rôdaient et personne ne craignait les voleurs. Elle rentrait seule dans le noir à peine ébloui de lumière, sans ses parents et mangeait aussitôt avant d'aller se coucher. Il n'y avait pas de télévision dans la maison, pas d'ordinateur non plus et aucun téléphone portable pour s'envoyer des textos entre copines. Dans les années 50, Hermine mangeait des gâteaux secs, du pain et du beurre et personne n'était obèse. Pas de soda ni de coca cola pour alimenter les repas. Tout se faisait à l'eau et les enfants buvaient à quatre ou cinq dans la même bouteille sans peur des microbes. Dans les années 50, avec sa soeur, Hermine jouait à des jeux dangereux et souvent se faisait mal, elle grimpait dans les arbres, enjambait les murs des voisins, souvent, elle déplorait de chuter mais cela faisait partie du jeu, elle revenait à la maison, avec plein de coupures dans les pieds mais personne n'était blâmé. C'était l'apprentissage de la vie et Hermine aimait gambader partout, avec sa soeur qui la suivait dans ses quatre cents coups. Dans les années 50,

Hermine ne jouait pas à la nitendo, à la playstation et lorsqu'elle voulait voir ses amies, tout ce qu'elle avait à faire était de sonner à leur porte, tout simplement. L'insouciance régnait et tout le monde s'en contentait. Dans les années 50, Hermine inventait des jeux avec des bâtons et des balles de tennis et mangeait toute sorte de choses, surtout les pommes du voisin. Elle allait à la maraude avec ses copains et ne revenait jamais bredouille. Dans les années 50, même si Hermine se sentait libre, ses parents étaient très sévères avec elle et ses actions étaient les siennes, elle en supportait personnellement les conséquences ; lorsqu'elle commettait une infraction, la responsabilité lui incombait exclusivement et ses parents ne la protégeaient pas, ils étaient toujours du côté de l'autorité, à contrario des parents d'aujourd'hui qui trop souvent surprotègent leurs enfants. Dans les années 50, toute la famille d'Hermine écoutait *La Mauvaise Réputation* de Georges Brassens, *Le Déserteur* de Boris Vian, *Heartbreak Hotel* d'Elvis Presley, *Ne me quitte pas* de Jacques Brel ou encore *Bambino* de Dalida.

Dans les années 50, Lucien avait un copain du prénom de Jules à Honfleur qui avait un bateau et tous les ans, à Pâques, soit ce dernier venait voir Lucien à Deville, soit il leur rendait visite à Honfleur. Cette fois-là, le rendez-vous était à Honfleur. Ce jour-là, Hermine eut une curieuse idée : celle d'être remorquée par le bateau sur une grosse bouée bleue. Sa mère se promenait le long de la jetée à Honfleur pendant qu'Hermine les suppliait de bien vouloir se plier au jeu. La pauvre, elle n'avait pas anticipé le supplice de voir son corps flagellé de toutes parts.

Heureusement que sa mère n'était pas sur le bateau car elle l'aurait dissuadée d'être ainsi remorquée, comprenant très vite que son corps n'allait pas supporter la vitesse. Mais comme à son habitude, Hermine ne reculait jamais devant une nouvelle aventure qui lui procurerait sensations et vertige. Elle était téméraire. C'était son tempérament de feu qui le voulait. Depuis ses odyssées tumultueuses dans les rues de Vienne, elle avait gardé son côté enfant des rues qui n'en faisait qu'à sa tête. Et ce n'est pas les maints efforts de sa mère pour contrôler les excès de son comportement qui la firent changer. Elle était ainsi et personne n'y pouvait rien. Même sa soeur regardait avec un sourire amusé toutes ses imprudences hasardeuses et tentait de la suivre, mais elle demeurait d'un caractère plus réservé et sage. Hermine était intrépide comme une lionne, elle sautait sur la moindre occasion pour épater tout le monde et montrer combien elle était prête à toutes les péripéties les plus rocambolesques.

Seulement voilà, le bateau avait pris très vite de la vitesse et l'impression subite fut pour Hermine horrible tant la douleur l'assaillait. Elle avait la sensation qu'on lacérait son corps avec un fouet brûlant. Elle hurlait, accrochée à la bouée : « Arrêtez, arrêtez ! » mais avec le bruit du moteur, personne ne l'entendait. Sa mère criait depuis la rive à Lucien : « Stop, stop ! » mais en vain. Hermine ne voulait pas lâcher la bouée mais la douleur se faisait de plus en plus lancinante. Une fois le moteur au ralenti, elle nagea jusqu'au bateau, rouge de partout comme si on l'avait cravachée sur tout le corps. Sa mère avait vivement récriminé

Lucien en disant : « Vous êtes complètement fous d'avoir fait ça ! »
Mais il répondit que c'était Hermine qui avait insisté, n'ayant pas
présagé une telle réaction de son corps cinglé par l'accélération du
moteur.

Avant la deuxième guerre mondiale, Suzanne avait rencontré un
homme riche devenu le parrain de Lucien qui avait une usine à charbon.
Sur les quais de Seine de Rouen, il y avait encore une grosse colonne en
brique rouge, comme une immense cheminée. Auparavant, c'était là que
les marchands vendaient le charbon. Le parrain était devenu un homme
riche grâce au commerce du charbon. Il avait acheté à Suzanne la
maison à Deville-les-Rouen et lui avait légué plein de bijoux. Suzanne
se souvenait qu'il portait toujours une montre en or avec un gousset.
Elle avait fait le ménage dans sa maison à Rouen et d'après la mère
d'Hermine, Lucien ressemblait étrangement à son parrain. Il était grand
comme son parrain alors que le père officiel de Lucien était petit.
D'après Anna, c'était son vrai père, le parrain, nul doute. Mais Suzanne
n'avait jamais évoqué le sujet de peur de froisser son fils si bien que ce
dernier ne savait pas qui était son vrai père.

La maison de Deville était faite de briques avec deux entrées, elle
comportait deux habitats, l'un pour la grand-mère, Suzanne et l'autre
pour le couple de Lucien et Anni. Auparavant, des champs entouraient
les maisons et des vaches étaient entreposées à l'intérieur des clotûres.

A la place des champs, de petites maisons s'étaient construites progressivement et subsistait une ligne de chemin de fer. Quand Hermine est arrivée dans la maison en 1947, il y avait encore les vaches et les champs avoisinants mais Suzanne à cette époque s'était déjà débarrassée de ses centaines de poules qui allaient dans le pré la journée et rentraient le soir dans l'enclos.

Toujours est-il que Lucien, dans les années 50, hérita d'une grosse somme d'argent. Hermine n'en connaissait pas la provenance. Il devait s'agir d'un héritage provenant de son parrain. Lui seul dans la famille était fortuné. Désormais Lucien était suffisamment riche pour se doter d'une Citroën noire 11 cheveaux, célèbre voiture que l'on voyait souvent dans les films des années 50. Lucien a toujours eu une prédilection pour les belles voitures et cette fois-ci, il était heureux de pouvoir se targuer d'un posséder une. S'il avait eu plus d'argent, il aurait opté pour la 15 cheveaux qui avait un coffre plus grand mais il dut se satisfaire de la 11 cheveaux par manque de moyens.

Hermine devait avoir 14 ans quand Lucien a hérité. Elle se souvenait qu'ils étaient allés tous ensemble au théâtre voir une pièce sur l'île Lacroix. Elle n'avait pas gardé en mémoire le nom de la pièce mais une anecdote l'avait marquée, concernant sa mère. Anni avait eu ce soir-là une poussée d'urticaire comme à chaque fois qu'elle devait faire face à une contrariété ou à une grande joie. Le jour de sa venue à Vienne quand elle récupéra sa fille, elle avait eu la même poussée qui l'avait

contrainte à prendre le lit pendant toute une soirée. Hermine avait été surprise de la voir ainsi et craignait que la maladie causée par son mauvais foie soit contagieuse. C'est pourquoi à l'heure du coucher, elle était restée au bord du lit, rechignant à s'approcher de sa mère de peur d'attraper son urticaire. Sa mère lui avait répondu, non sans l'expression d'un sourire malicieux : « N'aies pas peur, tu n'attraperas rien, demain matin, ça sera parti ! » C'était affreux à voir. Chaque fois qu'elle avait une poussée, des grosses cloques apparaissaient sur son visage, le déformant, avec des tuméfactions rouges qui l'enlaidissaient horriblement comme si elle avait été dévastée par des piqûres de moustique. Son nez, ses lèvres, ses yeux n'étaient plus reconnaissables, sous l'effet de la poussée d'urticaire et elle ressemblait à Quasimodo, le célèbre personnage d'Hugo dans Notre-Dame de Paris qui pâtit d'un visage difforme, l'amoureux éperdu d'Esméralda, cette jeune bohémienne qui, pour gagner son pain, danse et prédit l'avenir, en la compagnie de sa petite chèvre Djali. Ce soir-là, se souvenait Hermine, Anna était allée se coucher quelques heures avant le spectacle, sous les conseils de Lucien et elle avait miraculeusement guéri au bout de trois heures, après une bonne sieste. Tout le petit monde de la maisonnée de Deville-les-Rouen était en effervescence. Hermine et sa soeur Jacqueline se faisaient des bigoudis, elles étaient toutes excitées. C'était la première fois qu'elles allaient au théâtre et pour rien au monde, elles n'auraient manqué cette aventure ! Voir une pièce de théâtre les enchantait, elles ne perdaient pas une minute pour anticiper la joie d'y

assister, toutes fébriles à l'idée de se rendre au théâtre, le cou serti de foulards chics, vêtues de leurs plus beaux accoutrements, de robes et d'accessoires qu'elles avaient fabriquées elles-mêmes, quelques jours avant, dans l'empressement de se voir habillées pour le grand jour !

Dans les années 50, la rencontre avec Jean-Claude se fit de la manière la plus banale, dans un train alors que Jacqueline et Hermine se rendaient à Dieppe, un dimanche, pour profiter du soleil, sur la plage caillouteuse de la ville côtière. Mais ce qui est banal pour l'un ne l'est pas pour l'autre. Il suffit parfois d'un échange de regard pour que la voix manque aux lèvres, que les joues rougissent pour un oui ou pour un non ou qu'au contraire, elles blanchissent comme l'herbe flétrie, pour que la langue soit enchaînée comme un serpent au sol, pour qu'une flamme vive afflue dans les veines et que tout le corps frissonne comme si une sueur froide s'emparait de tous les membres, pour que tout l'être soit aux confins d'une extase qui confine à un évanouissement doux et savoureux. Ce n'est pas proprement dit ainsi que s'était passée cette première rencontre car Hermine éprouvait plutôt de la sympathie pour ce jeune homme plein de verve qui l'avait tout de même séduite. Ce n'est que plus tard que tout son corps frissonna au contact du sien quand les rapprochements furent récurrents et qu'elle commença à éprouver des sentiments. Car ce jour-là, Lucien et Anni avaient sévèrement mis en garde les deux jeunes filles en leur interdisant de parler à des garçons. Si bien qu'Hermine était toujours sur la défensive et ne pouvait

se laisser aller, craignant les remontrances de ses parents. Elle avait apprécié passé un moment avec lui, de la gare de Maromme à Dieppe, dans le train, sans se projeter. Elle se disait seulement que ce jeune homme était fort sympathique et qu'il lui plaisait bien, sans plus. Mais déjà, elle voyait dans la lueur de ses yeux, le parfum d'une séduction naissante. Jean-Claude avait beaucoup d'humour et la faisait rire. Ce fut tout de même comme toutes les rencontres amoureuses qui ne sont jamais le fruit du hasard, un moment d'une extrême délicatesse. Les échanges de regard avaient dû procurer chez Jean-Claude, déjà, le fameux pincement au coeur propice à l'amour naissant. Chez Hermine, tout juste sentait-elle qu'ils semblaient sur la même longueur d'ondes. Une étrange familiarité semblait déjà les unir au-delà du langage des mots. Une mystérieuse porte s'ouvrait. L'océan dans sa vastitude l'attendait et elle n'aurait pas le plaisir de partager les instants de la baignade avec Jean-Claude car il allait participer à un match de football, non loin de Dieppe. Sa carrure robuste de sportif lui plaisait. Elle aimait sa virilité et ses muscles qui n'étaient pas trop proéminents, juste de quoi faire fantasmer une jeune fille en fleurs, touchée par une grâce subite, celle d'attirer un jeune homme aux yeux clairs bien bâti. Plus tard, Jean-Claude lui dira que dès la première rencontre, il savait qu'Hermine était la personne qu'il cherchait. Pourquoi la magie avait-elle opéré ce jour-là ? Pourquoi une telle révélation pour Jean-Claude ? Même si Hermine aurait pu fantasmer sur de beaux ténébreux à l'école, elle restait de marbre à leur contact et curieusement, avec Jean-Claude,

elle était plus amène, plus ouverte et plus tendre dans son expression. Pourquoi cet homme apparemment si banal rencontré si fortuitement allait faire chavirer son coeur, lui faire battre la chamade, provoquant papillons et frissons ? Pour les psychologues, tout est affaire de reconnaissance. L'être qui séduit est porteur de traits fondamentaux que nous reconnaissons, dont nous sommes tout simplement demandeurs. Traits invisibles à l'oeil nu, ils sont issus d'un langage qui n'est pas nécessairement verbal. Un geste, une voie, une allure, une odeur, va nous être tout à coup familière et c'est l'embrassement, la familiarité qui unit, comble et apaise. Le cerveau, inconsciemment, décèle, par exemple, la présence de certaines molécules chez l'autre, le rendant plus attirant. Ces molécules sont pourtant privées d'odeur et sont invisibles à l'oeil nu. Mais le cerveau est doté d'antennes qui lui permettent de reconnaître ces molécules porteuses de familiarité. Et c'est dans nos premiers émois au contact de la mère, des premiers soins et premières interactions qu'on peut trouver la réponse à la magie amoureuse. Tous les ingrédients sont là pour former un schéma affectif qui va prédéterminer la reconnaissance de celui qui porte les traits dont nous sommes demandeurs. Les inconscients vont concourir à produire les effets désirés en allumant les lanternes des vieilles mémoires affectives comblant nos attentes. Au milieu d'une foule, nos inconscients, tels un missile, repéreront les personnes aptes à nourrir nos attentes comme l'a si bien fait notre mère, nous faisant nous arrêter devant l'un plutôt que

l'autre et passer à côté de plein de sollicitations sans conséquences sur notre appétit amoureux car elles ne représentent rien de familier.

Ainsi une belle familiarité s'était installée très vite entre les deux adolescents, ivres de se découvrir, même si Hermine restait sur la retenue. Hermine, sa soeur et les cinq copines descendirent du train à Dieppe et un des garçons leur demanda : « Vous faites quoi à Dieppe ? » Les cinq copines répondirent en chœur : « Ben nous, on fait une journée plage ! » Ce n'était pas tombé dans l'oreille d'un sourd, car après le match de football, tous les garçons firent le tour de la plage de Dieppe pour les retrouver. Au retour, Hermine se mit dans un compartiment et Jean-Claude vint s'asseoir à côté d'elle. Il lui parlait, elle répondait. Il y avait des personnes âgées assises dans le même compartiment. Pendant tout le trajet du retour, Jean-Claude la draguait avec une volubilité sans pareille à ce point que le petit vieux assis en face de lui lui fit de manière ostentatoire : « Tiens mon petit gars, je te donne un peu d'eau parce que depuis Dieppe, tu n'as pas arrêté de parler, tu dois avoir soif ! » Il lui racontait sa vie de jeune travailleur, ses anecdotes au football, comment il marquait des buts et plein de drôleries sur sa vie quotidienne et son entourage. Quand toutes les filles descendirent du train, Jean-Claude demanda à Hermine où elle habitait. Jacqueline répondit qu'elles habitaient à Deville-les-Rouen. Jean-Claude habitait, lui, le petit Maromme, comme on l'appelait, sur la place du village, après un croisement. Jean-Claude demanda à Hermine s'il

pouvait la revoir. Hermine lui répondit qu'elle n'avait pas le droit de sortir et que ça risquerait d'être difficile. Mais elle se disait dans sa tête qu'elle en mourrait d'envie.

Malgré l'inflexibilité des parents d'Hermine, ils parvinrent à se revoir au bal du 14 juillet. Ce n'était pas évident pour se retrouver car Lucien et Anna qui accompagnaient les deux filles avaient décidé de passer le 14 juillet à Deville-les-Rouen. Or Jean-Claude était dans un bal au petit Maromme. A Deville, c'était une foule en liesse qui se ruait vers les petits bals dans la rue, en dansant, en chantant. Jacqueline voulait dissuader ses parents de rester à Deville en les convaincant d'aller au petit Maromme, prétextant qu'on lui avait dit qu'il y avait un bal très sympathique au Petit Maromme où l'ambiance était encore plus joviale, où il y avait plus de jeunes. Bref, un endroit pour elles ! Après avoir insisté pendant quelques minutes, ses parents se laissèrent entraîner. C'est là qu'Hermine retrouva Jean-Claude qui voulait l'amener encore plus loin, à un bal qui s'appelait la demi-lune. Mais ses parents cette fois ne se laissèrent pas faire. Ils autorisèrent tout de même Hermine à danser toute la soirée avec Jean-Claude. Là, commençait le bouillonnement sensuel des deux amoureux qui se rapprochaient en dansant mais Jean-Claude ne s'évertua pas à l'embrasser car les parents d'Hermine la surveillaient. Tout juste-il restaient-ils accolés, en dansant milles danses plus étourdissantes les unes que les autres, en se racontant des anecdotes, les petits tracas de la vie adolescente. Cette fois,

Hermine était vraiment sous le charme de la personnalité de Jean-Claude. Il lui promettait un amour durable et constant. Il était doux et prévenant, attentionné et fidèle. Hermine se rendait compte au fur et à mesure de leur relation qu'il ne s'agissait pas que de mots, que les paroles de Jean-Claude bien souvent se transformaient en actes. Il était très rassurant. Elle commençait à tomber amoureuse, se mettant à rêver à un amour passionné qui durerait plus de trente ans. Elle s'imaginait déjà vivre avec lui et dormir à ses côtés chaque nuit, dans l'ivresse d'un bonheur toujours nouveau, vivant aux côtés d'un homme dont les sentiments étaient les plus purs et les plus respectueux de sa personne. Non, elle ne se trompait pas. Jean-Claude était vraiment l'homme idéal. Pour beaucoup d'entre nous, il n'existe pas, il est le héros des récits à l'eau de rose qui n'intéressent que les ménagères esseulées mais Hermine avait bel et bien entamé un conte de fées et pas une seule fois, elle ne regretta son choix de l'avoir épousé. Jean-Claude était son chevalier servant, et jamais il n'avait déjoué à la règle. Chaque jour était un nouveau défi pour lui rendre la vie plus belle. Il était audacieux dans ses prises de risque et Hermine saluait discrètement son courage d'aimer en satisfaisant tous ses élans amoureux.

Il lui semblait qu'elle aurait pu vivre d'amour et d'eau fraîche pendant toute la période qui a suivi cette merveilleuse danse au bal du 14 juillet. Son psychisme s'était mis à flamber et son corps aussi. Elle n'arrêtait plus de penser à Jean-Claude. Son cerveau était en ébullition.

En se couchant le soir, des étoiles fourmillaient au-dessus de sa tête, l'inondant d'un halo de lumière scintillante avec tous les feux éclairants de l'amour naissant. Elle s'endormait tard, revivant chaque instant vécu avec Jean-Claude. Elle se réveillait tôt, toujours habitée par le même besoin de le revoir. Elle ne ressentait plus la fatigue, elle lui semblait qu'elle marchait sur des nuages et volait. Il en va ainsi quand on tombe amoureux. On oublie le stress et les petites tracasseries, tout est rempli de candeur et de suavité, l'air se remplit de soleil intérieur et tout se confond en une magnifique symphonie d'échanges et de regards subtils qui laissent présager des matins intrigants et des soirées endiablées par le désir de s'étreindre et de se combler de tendresse. A partir du 14 juillet, Hermine ne tenait plus en place. Il fallait toujours qu'elle soit partie quelque part pour ramener du pain et profiter de cet instant pour le voir en cachette ou aller faire quelques courses et le rencontrer à un coin de rue, alors que Jean-Claude se rendait au travail à bicyclette.

Un jour, Hermine avait menti à ses parents. Un copain de l'école était amoureux d'elle mais il ne lui plaisait pas. Il avait rencontré sa mère place Saint-Marc à Rouen et s'était proposé de la raccompagner jusqu'à Deville en portant les courses. Arrivés à la maison, la mère d'Hermine lui avait proposé de rester manger à la maison, pour midi. Quand Hermine arriva à la maison, elle fut surprise de le voir : « Qu'est-ce qu'il fait là, celui-là ? », se dit-elle à elle-même. Il était dans sa classe. Alors sa mère, voyant l'expression affolée de sa fille répondit

: « Il a eu la gentillesse de venir jusqu'à chez moi depuis la place saint-marc et a porté mes courses! Alors je me suis dit que j'allais l'inviter. » Hermine avait rendez-vous avec Jean-Claude. Elle était plutôt contrariée par cette intrusion. Elle mangea à toute vitesse et elle dit : « Faut que je rapporte le livre à ma copine ! » « Ah bon ? Mais tu ne vas pas laisser ton copain! », lui répondit sa mère. « Mais faut que je lui rapporte! » « Bon, alors, vas-y! », lui fit sa mère, dont l'expression navrée consola le jeune homme chagriné par le manque d'égards d'Hermine.

C'est à ce moment-là que la relation a commencé à prendre de l'envergure car Jean-Claude l'avait embrassée pour la première fois sur la bouche. Et Hermine en gardait le parfum d'une douceur exquise. Il ne l'avait pas forcée, il avait juste posé délicatement ses lèvres sur sa bouche et l'avait fait frémir de plaisir. Son haleine s'était déposée dans le creux de son palais et elle en respirait encore l'odeur fraîche du printemps, comme si leurs deux souffles avaient fusionné un instant. Hermine n'avait pas soif d'autre chose, elle aimait ce frémissement et ne demandait qu'à recommencer l'expérience, sans se précipiter vers une véritable fusion des deux corps. Tout ça viendrait après, quand elle serait prête. Une fois qu'elle le sentirait et qu'elle serait disposée à se donner complètement.

Ensuite, ils se revirent le 27 juillet 1952 à Clères, à proximité de Rouen. Ce petit village loge en son sein un petit zoo fort agréable, avec

un grand parc. Accompagnés de copains et copines, Hermine et Jean-Claude pique-niquèrent dans un champ délimité par une clôture en barbelés. Ils mirent une couverture sur le sol herbeux tandis que chacun avait ramené de quoi manger, des oeufs durs, de la viande fumée, du pain, et un peu de bière. C'était l'insouciance et les fous rires fusaient de toutes parts, dans cette paisibilité champêtre. Hermine et Jean-Claude s'échangeaient des regards complices en languissant, ils avaient hâte tous deux de se retrouver seuls pour folâtrer. Tout le monde respectait leur idylle naissant et personne ne pouvait se contraindre à les retenir car ils savaient tous que Jean-Claude et Hermine, quand ils étaient ensemble, ne faisaient qu'un, tant leur connivence était totale. Parfois ils avaient l'impression presque de jouer de fausses notes tant leur partition amoureuse était réussie, riche en couleurs et en sonorités harmonieuses.

Après le repas, les deux tourtereaux quittèrent le groupe de copains pour aller dans l'église de Clères et faire un voeu. Ils firent tous les deux le même voeu, celui de se marier et de rester ensemble le plus longtemps possible. Jean-Claude avait obtenu son certificat d'études en finissant premier et avait été embauché par une entreprise anglaise, Linoléum, qui avait l'habitude de faire travailler dans les bureaux tous les premiers du canton. Jean-Claude aurait bien voulu faire des études, il était doué à l'école. Le directeur de l'école avait dit à son père : « Ce petit-là, il faut le laisser faire des études, il a des prédispositions! » Son père avait répondu : « Les deux autres fils ont travaillé à 14 ans. Il

travaillera à 14 ans. » Même si Jean-Claude n'avait pas pu poursuivre ses études, à cause de son père, Hermine l'admirait. Par la confiance et la compréhension, par une caresse et un geste doux, par un sourire, ils s'unirent ce jour-là, sous un ciel bleu à Clères. Jean-Claude avait laissé l'empreinte de leur vœu le plus cher sur le petit cahier de poésie d'Hermine en célébrant dans cette rencontre à Clères un hymne à l'amour qui avait perduré 61 ans.

*Des années plus tard, au crépuscule de ma vie,
Je ne regrette rien, je tiens à te dire ceci
Tu as été une jolie fiancée, attentionnée
mon épouse bien-aimée
Une mère formidable
Une grand-mère attentionnée
Et pourtant, nous les enfants de la guerre
Toi petite fille des rues aux pieds nus
Toi qui a vu Mussolini, Staline, Hitler.
Moi enfant indigent qui a dû travailler à 14 ans,
Nous n'avons pas toujours mangé à notre faim
Nous sommes fiers de ce que nous sommes maintenant
Nous avons de beaux enfants et petits enfants
Tout n'a pas été parfait mais comment faire autrement ?
Je n'ai pas tout réussi, je ne roule pas sur l'or
Tu représentes pour moi le plus beau des trésors*

Les années ont défilé, les rides se sont creusés

Et un jour, avec regret il faudra nous quitter.

Pour terminer, j'entone ce refrain :

Non, rien de rien, je ne regrette rien.

Ton Amour de Toujours

Jean-Claude, Ton mari

Encore deux mots

Parmi tant de souvenirs

Un 29 juin, à notre rencontre dans un train

un 27 juillet, à Clères, qui scella notre destin

29 juin 1952

29 juin 2013

Tous les ans, ils faisaient un restaurant à Clères pour se remémorer cet instant précieux passé ce 27 juillet quand ils ont exprimé le même voeu à l'église. Mais malheureusement, chaque fois qu'ils se rendaient à Clères, l'église était fermée. A Clères, ils étaient vraiment amoureux. Hermine ne découchait pas. Elle n'en avait pas le droit. Jean-Claude aurait bien voulu se rapprocher d'elle à Clères mais Hermine refusa. Ce n'est qu'au dernier moment, alors que Jean-Claude était aux abois qu'elle lui accorda l'étreinte ultime. Sa mère ne voulait pas qu'Hermine connaisse le même sort qu'elle. En effet, le père d'Anni ne voulait pas voir Hermine car elle avait accouché d'elle, non mariée. Un jour, Anni était venue dans sa chambre avec la petite, alors qu'il était

allité. Hermine commençait à faire ses premiers pas. Elle s'approcha de son grand-père qui devait se dire à lui-même : « Qu'est-ce que c'est que cette chose qui vient me voir ? » C'était la première fois qu'il acceptait de voir l'enfant car il avait décidé de renier en quelque sorte sa fille, du fait de son accouchement hors mariage. Il avait assise Hermine sur le lit et lui avait pris la main, avec la mine renfrognée à l'idée de devoir accepter que sa fille eût cette enfant de manière illégitime. Il devait se dire : « Je ne pardonne pas. » Mais Anni lui fit : « C'est ta petite fille qui vient te voir. » Alors ce dernier la toucha et Anni ressentit à ce moment-là toute l'affection qu'il avait pour son enfant. Elle comprenait par ce toucher qu'il était disposé à devenir un merveilleux grand-père. Comme l'avait dit Anni plus tard à Hermine : « On sentait qu'il aimait les enfants, on sentait qu'il t'aimait mais il avait du mal à comprendre mon acte. J'étais inconsciente à l'époque et très amoureuse de Joseph, je ne suis pas une femme dévergondée mais j'ai trahi mon père qui n'était pas fière de moi. Je n'aimerais pas que la même chose t'arrive. » C'est la raison pour laquelle Hermine restait toujours réticente avec Jean-Claude même si quelques jours avant le régiment, elle se donna à lui, sans retenue et Jean-Claude fut ravi. Il l'avait enfin conquise. Elle voulait lui donner sa preuve d'amour. Elle avait tout de même une peur bleue de tomber enceinte et pendant les derniers jours de préparation pour le départ de Jean-Claude en Algérie, elle n'arrêtait pas d'y penser et de lui en parler. Mais la mauvaise surprise ne survint pas. Fort heureusement.

Tous les dimanches, Jean-Claude jouait au foot. A Deville, se tenait au centre-ville un café qui faisait dancing à l'étage que les parents d'Hermine lui autorisaient de fréquenter. Mais souvent, Jean-Claude ne pouvait se libérer qu'après 17h et Hermine devait rentrer pour 19h, pour le dîner si bien qu'ils n'avaient que deux petites heures pour danser ensemble et s'embrasser. A chaque fois, Hermine repartait frustrée, laissant son amoureux plein de dépit, lui promettant que la prochaine fois, elle pourrait le voir plus longtemps, mais en vain. Les parents d'Hermine ne toléraient aucun écart de conduite. Les soeurs de Jean-Claude avaient, elles, le droit de rester jusqu'à 21h au dancing sans craindre la réaction de leurs parents. Même si les parents de Jean-Claude étaient indulgents, ce dernier les considérait comme des indigents. Le père de Jean-Claude était très lunatique et buvait un peu trop, à son goût. Il avait fait du théâtre, en tant qu'acteur, sur l'île Lacroix avec son frère. Il avait du succès et était admiré des femmes qui le voyaient passer dans Maromme, avec son air toujours enjoué et ses multiples cocasseries à propos de son jeu théâtral. Le théâtre des arts n'existait pas à cette époque. Outre la comédie, il faisait des petits boulots et un jour, il s'était fait renversé par un bus. Il avait perdu une jambe dans l'accident et était devenu très acariâtre et aigri après la mésaventure. Il avait fini cantonnier à Maromme. Il était connu dans tout Maromme. « Salut Alfred comment tu vas ? » lui disait chaque personne qui le croisait. Quand il passait devant un habitant de Maromme, ce dernier lui déclarait, avec ardeur : « Allez Alfred, tu bois

un petit coup ? » C'est comme ça qu'il s'était mis à boire en s'arrêtant un peu partout. Jean-Claude n'approuvait pas son attitude. Il détestait voir son père rentrer le soir, un peu éméché. D'après Jean-Claude, le frère d'Alfred ne lui arrivait pas à la cheville, en matière de performance scénique. Il avait vécu une tragédie et ne s'en était jamais remis. Avec sa jambe artificielle, il se savait être handicapé à vie. C'est pourquoi il était devenu très dur avec son entourage, rapportant la faute liée à son accident sur son environnement proche et lui reprochant de ne pas faire assez pour rendre ses jours plus tendres.

Après l'épisode de Clères, Jean-Claude fut appelé au régiment en Algérie. Il se vit nommé soldat pour la France dans cette maudite guerre qu'elle entretenait avec l'Algérie qui voulait retrouver son indépendance. Il était mobilisé à Tlemcen, une petite commune située au nord-ouest de l'Algérie, à 520 km à l'ouest d'Alger. La ville se tenait proche de la frontière marocaine, à 76 km à l'est de la ville marocaine d'Oudja. Erigée dans l'arrière-pays, elle était distante de 40 km de la mer Méditerranée. Ancienne capitale du Maghreb central, la ville rassemblait des influences diverses : berbère, arabe, hispano-mauresque, ottomane et occidentale. C'est ainsi qu'elle fut désignée grâce à cette mosaïque d'influences comme la capitale de l'art andalou en Algérie. Deux camarades de régiment furent tués là-bas, pendant sa mobilisation. Jean-Claude fit trente mois de service au lieu de 28 mois car lors d'une garde, il s'était endormi et on lui avait volé son fusil. Il

aurait dû faire de la prison mais la clémence du caporal qui le chapeautait fut très apprécié par Jean-Claude qui ne refusa pas de faire deux mois de plus. Mobilisé pour une garde, il devait être relevé de ses fonctions depuis une durée de 4 h. Le caporal se montra compréhensif.

Plusieurs permissions s'offrirent à lui mais sans résultat. Un jour, il avait même pris le bateau jusqu'à Marseille pour venir en permission et au dernier moment, De Gaulle étant passé au pouvoir, il avait dû rembarquer pour l'Algérie. Il avait raconté à Hermine qu'il s'était saoulé toute la nuit, de déception et qu'il n'avait pas dormi pendant deux jours.

Chaque jour Hermine recevait sa lettre du régiment. Une belle lettre quotidienne de Jean-Claude enflammée et pleine de tendresse qu'elle conserva pendant un moment avant de toutes les brûler car elle craignait que ses parents ne les découvrent. A son tour, elle lui répondait dans son petit nègre, faisant une faute d'orthographe à chaque mot et veillant souvent jusqu'à 1h30 du matin pour tenter d'écrire correctement ce qu'elle ressentait. Seul Jean-Claude pouvait la relire. De tout cet amas de cendres, elle avait gardé soigneusement une lettre, la plus belle de toutes, la première qui commençait comme ça :

Cher Amour,

Ca fait plus de 12h que je t'ai quittée et déjà tu me manques. Je viens d'arriver à la caserne, je suis affecté à un régiment qui participe à la surveillance de tout un secteur dans l'Oranais entre Sidi-Bel-Abbès

et Tlemcen. Mon escadron cantonne dans deux fermes en plein bled. Sur le chemin qui mène à l'escadron, j'ai vu pour la première fois les nomades logeant sous les tentes de tissu en poils de chameaux, les animaux paissant aux alentours. Sous-officier, je suis chargé du ravitaillement et du service de vaguemestre pour l'escadron. Je vais donc être tous les jours sur la route, soit le matin, soit l'après-midi, me rendant à la poste militaire ou au service d'intendance, ou chez les commerçants avec lesquels nous allons passer des marchés. Je vais être amené à organiser la garde de nuit dans la ferme aussi, avec un petit dépôt de munitions et une réserve d'essences, lorsque tout l'escadron sera parti en opération pour un ou deux jours.

Nous sommes depuis dimanche soir sous un sirocco épouvantable. Nos gaitounes se cassent la figure et la poussière s'entasse un peu partout. La chaleur est épouvantable et il n'y a rien à boire. Pas de bière fraîche, pas de soda, rien que de l'eau tiède. Il est actuellement 18h30 et le soleil nous terrasse encore de sa chaleur. Les cigales font un vacarme épouvantable dans les arbres aux alentours et dans les ronces. J'entends dans le fond de la vallée des camarades de régiment se baigner dans la rivière. C'est ainsi qu'ils se délectent dans l'eau tiède, préférant l'eau de la rivière à la chaleur de la terrasse. Certains à côté de moi, jouent au bridge pendant que je flâne sous le soleil en pensant à toi. J'essaie de me reposer et je chasse les mouches. Toujours la même comédie. Il fait chaud, donc nous sommes tous, le

torse dénudé et ainsi les mouches peuvent venir se poser partout sur nous, d'où une danse de Saint-Guy endiablée et perpétuelle. Nous sommes infectés de ces sacrés mouches. C'est la plaie majeure avec la chaleur. En ce moment, il y a des avions de chasse qui nous survolent et on se sent un peu moins seul. Nous pouvons voir Tlemcen de loin, mais de loin seulement. La ville est en effet à plusieurs kilomètres de nous et heureusement les officiers peuvent y aller quelques fois avec bien entendu une escorte. La ville donne l'aspect d'une ville assiégée : barricades dans toutes les rues, militaires de faction tous les 10 mètres, l'arme à la main, patrouilles à pied ou en voiture, fouilles systématiques de tout vêtement civil, contrôle d'identité à chaque coin de rue...Enfin, tu vois l'ambiance ! Nous sommes logés sous la guitoune. Je dors avec le capitaine qui commande la Compagnie, avec le sous-lieutenant et un sous-officier comme moi. Nous bénéficions d'un certain confort. Le sol herbeux est recouvert d'un tapis en fibres et j'ai un matelas pneumatique.

Cessons tous ces commentaires inutiles sur mon affectation et dis-moi plutôt si ton moral est bon. Moi je sanglote à l'intérieur, j'ai tant besoin de toi, mon amour. Ta présence me rassure et me comble, comme un précieux cadeau et depuis notre étreinte dans le sous-bois juste avant mon régiment, depuis que nous avons scellé notre destin ensemble, toutes mes pensées vont vers toi. Il ne se passe pas une minute sans que je pense à toi. Pendant tout le trajet, j'ai essayé de

dormir mais en vain. Tout me revenait de toi, ton parfum, ton sourire, tes gestes d'attention, ton regard et je n'arrive pas à les effacer de ma mémoire. Tu es si belle, tu es aussi belle extérieurement qu'intérieurement. Tout en toi me plaît et je t'assure qu'à mon retour du régiment, je publie les bancs et nous nous marions. Je ne veux pas attendre une année de plus, déjà que je vais être loin de toi pendant 28 mois. Espérons que j'aie quelques permissions. Ce n'est pas gagné. L'Algérie est certainement un beau pays avec beaucoup d'Algériens vivant dans la dignité et le respect des autres, malgré le dénuement, mais ce pays m'est totalement étranger, sans toi. J'aurais aimé le découvrir avec toi, et en temps de paix. J'ai parfois peur qu'une maudite balle m'arrache à toi. Je ne voudrais pas faire de toi une future veuve.

Nous aurons beaucoup d'enfants, mon amour, et nous les chérirons. Pendant la célébration du mariage, penchés doucement l'un vers l'autre, nos têtes chenuées fascineront tous les invités comme une icône de lumière. Nos visages s'auréoleront d'une telle sereine douceur que tout le monde les trouvera beaux. Nous aurons le pressentiment qu'une lueur d'éternité illumine notre regard. Nous nous marirons pour vivre nos noces d'or, après 50 ans de mariage célébrant une victoire de l'amour sur la morsure du temps, une victoire sur la mortelle habitude qui, parfois, enlise, banalise les sentiments les plus grands. Tous, petits et grands, en nous regardant, tranquilles et souriants, nous contempleront dans notre défi serein et puissant qui rejette tous les

clichés pessimistes et désabusés sur l'amour conjugal. Tous, jeunes ou vieux, croyants ou non, tous nous regarderont en sentant combien l'amour, ce dialogue des coeurs, est à la fois le bien le plus fragile et le trésor le plus précieux de l'homme qu'il faut arracher des affres des idéologies réductrices et du marécage du doute et de la fatalité. Nous saurons réaliser, dans la monotonie de chaque matin qui revient, cette humble et grandiose symphonie des gestes quotidiens. L'amour est un sacrement dynamique qui se déploie dans le temps. C'est avec le temps qu'on devient époux et épouse, qu'on tisse ce grand manteau qu'est l'amour tricoté par nos soins, jour après jour, maille après maille, sans qu'une déchirure n'apparaisse. Nous serons les témoins de nos enfants qui grandiront dans l'éclat d'un amour centenaire car notre amour n'a pas de fin. Je te l'assure. Nous saurons parier sur les forces de l'amour romantique qui perdure et toujours nous aurons conscience que l'amour est plus fort que les germes de la division. Nous nous aimerons comme au premier jour. Je te fais la promesse d'un amour éternel qui va bien au-delà de la mort, nous nous retrouverons dans ces contrées lointaines appelées à nous accueillir quand nous passerons à trépas. 50 ans d'amour, n'est-ce pas à avoir su, ensemble, apprivoiser l'inévitable tristesse, la confiance, les épreuves et la joie qui éclot de façon irruptive et soudaine, sans qu'on s'y attende. 50 ans de mariage, quand nos cheveux deviendront grisonnants et qu'on ne cessera de se regarder avec le même contentement, et un regard toujours neuf, s'émerveillant de nos qualités sans s'effaroucher de nos défauts. Je te promets un

amour éternel, ma chérie. Nous nous efforcerons de vivre chaque jour comme si c'était le premier jour de notre amour, à l'aune d'un amour toujours vivace et renouvelé comme le printemps. Jamais je ne me lasserai de toi. Je te dédie cette lettre comme mon vœu le plus cher de voir notre amour aller par-delà toutes les épreuves du temps sans jamais s'amenuiser. A demain. Je t'envoie la lettre, de suite comme ça tu l'auras dans deux jours.

Je t'aime,

Ton Jean-Claude

Quand Jean-Claude est rentré du régiment, il a tout de suite publié les bans et s'est marié avec Hermine. Il avait mis suffisamment d'argent de côté pour payer le mariage. Du côté d'Hermine, ils n'étaient pas nombreux : il y avait Lucien, Anni, Suzanne et Jacqueline était absente. Elle était déjà partie de la maison. De son côté, il y avait foule : des cousins, des cousines, des oncles et tantes et les frères et soeurs de Jean-Claude. Hermine avait tout juste 22 ans quand elle s'est mariée. Elle avait surtout gardé en mémoire les préparatifs qui demeuraient compliqués car juste avant le mariage, elle avait contracté une gastroentérite si bien qu'elle avait beaucoup maigri. Elle avait du mal avec la couturière qui essayait de lui faire une robe qui lui seyait malgré son allure d'anorexique. Hermine craignait que la couturière ne dût

complètement modifier la taille de la robe tellement elle avait maigri. Sa mère avait acheté le tissu. Heureusement, bien qu'Herminé craignît l'essayage le dernier jour, tout lui allait à merveille. Cette robe était très jolie, elle était ornée de fils brillants et demeurait d'une simplicité convaincante. Jean-Claude et Herminé se marièrent donc le 8 novembre 1958 à l'église de Maromme lors d'une cérémonie tout en beauté. Qui aurait pu présager qu'ils vivraient ensemble 57 ans de jours heureux ensemble, avant que le 9 novembre 2015, Jean-Claude soit emporté par une crise cardiaque. Qui aurait pu présager une telle pérennité de leur amour ? Les deux l'avaient secrètement espéré mais beaucoup d'épreuves de couple avaient jalonné leur destin amoureux même s'ils s'en étaient toujours sortis indemmes.

Il y avait eu les différents déménagements : la première installation se fit à la rampe Bouvreuille près de la gare SCNF de Rouen, puis ils allèrent trouver refuge rue de la Cigogne, en 1966, non loin de l'hôtel de ville. L'appartement était così, avec une petite chambre en bas qui donnait sur une courette fermée par une porte avec des barrières. La cuisine et la salle à manger étaient à l'étage. Dans le haut du salon, il y avait un petit palier et c'est là que se trouvait le petit lit d'Alain, le premier enfant d'Herminé avec une porte condamnée. Les petits jouets d'Alain étaient installés sur une petite table qu'on rabattait. Alain y avait posé ses différents fusils en plastique accrochés avec des clous. Partout, c'était du vieux bois. A l'aide d'un chalumeau, Jean-

Claude et Hermine avaient repeint toutes les surfaces de l'appartement, en arrachant soigneusement les centaines de clous qui étaient plantés dans le bois. Il fallait reboucher les trous. Hermine n'avait pas l'eau dans la cuisine, elle était munie d'un sceau qu'elle jetait dans le tuyau qui descendait pour faire sa vaisselle. Ils avaient tout refait si joliment que la mère de Jean-Claude fut stupéfaite du changement et quand elle vint voir l'appartement, elle s'exclama en les félicitant : « C'est un don d'arranger les choses comme ça ! »

Après, ils achetèrent la deuxième partie de la maison de Deville-les-Rouen pour venir s'installer près de Lucien et Anni. Jean-Claude aurait voulu acheter une maison neuve car il y avait beaucoup de travaux à faire dans la vieille maison de Deville. Plusieurs bombes siégeaient dans le jardin et la maison fut ébranlée par les différents travaux. Hermine et Jean-Claude n'eurent pas recours au placo-plâtre à l'époque, ils durent tout faire avec du plâtre blanc et une planche en bois. Jean-Claude avait attrapé une double hernie discale à cause des travaux. Ils firent une salle de bain, ce qui donna l'idée à Lucien de faire la sienne également, avec l'aide de Jean-Claude.

Il y avait eu le regret de ne pouvoir aller en Autriche avec sa mère et Lucien lorsque Hermine était enceinte d'Alain, son premier enfant. Anna voulait montrer à sa famille comment sa fille avait réussi. Elle aurait été contente de présenter son gendre également. Hermine restait persuadée qu'elle aurait été capable d'y aller, mais le médecin

l'avait fortement déconseillé. Elle suivit de manière aveugle les conseils de son médecin en regrettant toute sa vie car c'était l'unique fois où elle aurait eu le loisir de se rendre en Autriche avec sa mère, avant que cette dernière ne tombe malade et soit incapable d'y aller.

Durant toutes ces années de mariage, il y avait eu les mésaventures avec les enfants : un jour, le petit Alain s'était perdu, vêtu d'une tenue tyrolienne. Jean-Claude était garé place de l'hôtel de ville et il avait dit à Alain qu'ils allaient tous les deux travailler dans la nouvelle maison à Deville. Ils habitaient encore à l'époque, rue de la Cigogne. Mais d'un seul coup, Alain disparut de la circulation. Jean-Claude eut à peine le temps d'ouvrir la portière de la deux-cheveaux que son fils s'était déjà volatilisé. Jean-Claude le chercha partout. Il entra même dans une église où se déroulait un mariage. Jean-Claude s'était dit que le petit avait peut-être été attiré par la cérémonie. Il fit un signalement de disparition à la police. Mais pendant ce temps, Alain déambulait dans les rues de Rouen tout seul. Hermine qui travaillait en ce temps-là dans le haut de la rue Jeanne d'Arc, aux fourrures Pierre vit à travers le miroir du magasin monter un petit bou de chou avec des vêtements tyroliens. Elle reconnut tout de suite son fils. D'un seul coup, elle vit son petit bonhomme frapper à la porte. « Papa, il est parti tout seul à Deville », s'exclama le petit. Il avait fait toute la route tout seul de l'hôtel de Ville jusqu'au haut de la rue Jeanne d'Arc en passant par les ruelles. Incroyable ! Hermine n'en croyait pas ses yeux. Comment avait-

il pu reconnaître les rues ? Il était haut comme trois pommes. Très tôt, Hermine s'était aperçue que son fils avait un formidable sens de l'orientation. Elle lui avait répondu : « Mais non, Papa n'a pas pu partir tout seul à Deville, tu t'es perdu ! » Le petit avait renchéri : « Mais si, il est parti tout seul ! » Il s'était mis à pleurer. C'est là que le patron d'Hermine arriva et les amena en voiture jusqu'à la place de l'hôtel de ville pour retrouver Jean-Claude. Ce dernier sortait de la police quand ils sont arrivés. Il s'était inquiété et n'en revenait pas non plus que le petit ait pu se rendre jusqu'au magasin d'Hermine en passant par les petites rues ! Enfin, toute la famille était tranquille depuis qu'ils avaient retrouvé Alain et Jean-Claude prit le petit pour l'emmener cette fois à Deville, sans heurts. Hermine retourna au travail.

Il y avait eu, en 1973, oh frayeur, un grave accident de chauffe-eau, dans la cuisine de la maison de Deville et Hermine et les deux jumeaux avaient failli mourir d'asphyxie. Elle s'était vue mourir, bizarre sensation qui fait planer au début dans un grand silence absurde mais qui donne très vite la nausée et la sensation insupportable d'habiter un corps dont on est tenu prisonnier. Hermine racontera plus tard qu'elle n'avait plus la force de récupérer les deux jumeaux laissés dans le bain tellement le gaz avait ramolli sa réactivité et alourdi ses membres. Elle parvint tout de même à prendre Jérôme et à l'envelopper dans une serviette après l'avoir couché sur la banquette. Il criait et pleurait, il était lui aussi, dans un état de légère asphyxie, sans le savoir. Puis, sans avoir

la force d'aller chercher David laissé dans le bain, elle prit son courage à deux mains et alla dans le jardin pour hurler : « Jean-Claude » qui, heureusement, parvint à l'entendre et se hâta de venir auprès d'elle. Après c'est le black-out, Hermine ne se souvenait plus de rien. Jean-Claude était allé chercher avec empressement David dans le bain et elle s'évanouit. Ce sont les pompiers qui la réveillèrent en insistant maintes fois, en forçant par des « Madame » l'éveil qu'encourageait sa mère en lui grattant le pied. D'ailleurs sa mère lui avait raconté que les pompiers avaient voulu abandonner car ils pensaient que tout était fini. C'est sa mère qui les enjoignit à recommencer jusqu'à ce qu'elle se réveille. Jean-Claude se souvenait, lui, du chambardement dans la rue près de la maison, avec les ambulances, la police, les pompiers qui bloquaient l'arrivée des parents en voiture pour venir chercher leurs enfants à l'école, un samedi à midi. Tout était obstrué. Ce jour-là, Jean-Claude avait compris qu'il avait été à deux doigts de perdre sa femme et ses deux enfants.

La vie avec Jean-Claude était paisible mais elle ne lui avait pas épargné la douleur de voir sa mère partir trop tôt. Anni est morte en 1974, à l'âge seulement de 58 ans, aux termes d'une longue maladie du foie. Les dernières semaines, elle avait tant souffert qu'elle ne pouvait plus s'endormir, tellement la douleur était forte. Ses analyses de sang, à la fin, étaient très mauvaises. Le médecin de famille avait jugé qu'elle en avait plus que pour quelques jours. Mais avant son trépas, Hermine

avait fait venir un jeune médecin qui remplaçait le médecin de famille parti en vacances. Il l'avait auscultée en disant de manière catégorique : « Mais non ce n'est rien, vous savez, c'est dans la tête, elle va s'en remettre! » Il était venu le jeudi, elle était morte le samedi. Hermine avait eu envie d'aller voir le jeune médecin et lui dire : « Eh bien vous voyez cette dame qui avait ça dans la tête, eh bien, elle est morte ! » Elle était traitée durant les derniers temps à la morphine. Les derniers jours, au chevet de sa mère, Hermine suppliait le sort qu'il lui laisse sa mère, encore quelques années. Elle s'était préparée à la voir partir mais le choc fut tout de même épouvantable. Hermine avait perdu son pilier, sa racine. Tout à coup, à la disparition de sa mère, elle se sentait étrangère en France. Elle se sentait seule dans un pays devenu étranger, malgré la présence de Jean-Claude. Elle avait été privée d'elle longtemps durant l'enfance et voilà que maintenant, il lui fallait vieillir sans sa mère pour l'accompagner. La mort d'Anni avait terriblement affectée sa fille, déjà traumatisée par la mort de son père, au début des années 50. Devenu orpheline, à l'âge de seulement 38 ans, elle ne se consolait pas d'une telle perte, redoublée par le chagrin de Lucien qu'elle devait porter avec lui, car jamais un homme n'avait autant aimé une femme, à ses yeux. Si Anni était tout pour Lucien, pour Hermine, elle était celle qui s'était battue contre vents et marées pour la récupérer à Vienne, celle qui l'avait éduquée en lui donnant le sens des responsabilités et de l'honneur, du courage et de la témérité face aux accidents de la vie. Elle lui avait aussi transmis l'audace d'aimer et de

croire en l'amour. Elle lui avait dédié son sens du partage et de l'hospitalité, lui avait confié dans les gènes, son appétit pour la vie, les rigolades en famille et entre amis, la convivialité et son inclination à s'adapter à toute circonstance. Anni n'avait pas craint de refaire sa vie en France, même si tout le monde avait peur pour elle, en Autriche. Et Hermine n'avait pas éprouvé de timidité particulière à être une étrangère en France, elle s'était faite pleine d'amis en classe et ne reculait jamais devant une franche camaraderie ou la dévotion que l'on doit à ses amis, le sens du service que nécessite l'amitié. C'est Anni qui avait sorti Hermine des griffes de la pauvreté, c'est Anni qui lui avait appris à croire au destin, c'est elle qui avait inscrit en sa fille la croyance en des jours meilleurs, à force d'effort et de reconnaissance. C'est elle qui lui avait insufflé le goût de l'union sereine, de l'amour partagé et pérenne.

Il y avait eu les nombreuses tribulations avec les deux jumeaux, deux enfants impétueux et fougueux qui se réveillaient la nuit pour aller jouer dehors. Ils allaient voler les bigarreaux chez la voisine directrice d'école. Quand Hermine disait : « c'est terminé », ils commençaient à cavalier, montaient jusqu'à leur chambre en ricanant, avant de recevoir la fessée. Ils se mettaient sous la couette tandis qu'Hermine tapait de toutes ses forces sur l'édredon, en se faisant mal à la main. Mais les jumeaux ne prenaient pas l'autorité d'Hermine au sérieux, ils riaient, enselevés sous les draps, jusqu'à l'étourdissement. Un jour, David, le dernier des jumeaux s'était même ouvert la lèvre, en

faisant du vélo cross. Il avait le visage en sang, plein de graviers infiltrés dans la peau. Il était défiguré. Les deux jumeaux étaient comme leur mère, quand elle était enfant, casses-cou et écervelés et chaque fois qu'il fallait faire les kamikazes, ils étaient tous les deux de la partie.

Malgré tout, même s'ils avaient été des enfants turbulents, en grandissant, ils s'étaient assagis et étaient devenus débonnaires, témoignant une grande affection à leur mère et à leur père, sans jamais défaillir. Tous les quatre avaient judicieusement suivi les conseils de leurs parents pour parvenir à se trouver une bonne situation dans la vie et se réaliser sur le plan affectif. Jean-Claude comme Hermine étaient fiers d'eux.

Quant à Patrick, le deuxième, il avait été un enfant très sage et se démarquait des deux jumeaux car il ne gesticulait pas, obéissait à toutes les sommations d'Hermine et était très studieux à l'école. Bien que Jean-Claude fût antimilitariste, Patrick avait choisi d'évoluer dans une carrière militaire après le baccalauréat et avait fini lieutenant colonel, avant de devenir professeur de français et d'histoire-géographie dans le privé. Patrick aimait l'ordre, il avait le sens de la hiérarchie et affectionnait le dépassement physique dans ses prouesses militaires.

Il y avait eu le bonheur d'être adoptée en 1988 par Lucien. Il l'avait aimée comme un père et Hermine ne savait comment le remercier, sinon par une attention de tous les instants. C'était le

couronnement après tant d'années de soins l'un pour l'autre et de services partagés. Aux yeux de tous, Lucien était un homme charismatique, aimé et respecté par ses quatre petits-fils, qui savait s'apprêter lors des occasions et réunions de famille. Il portait toujours un costume tiré à quatre épingles avec cravate, boutons de manchette, montre à gousset et chaînette. Avec sa fière allure et sa grande taille, on repérait facilement le patriarche. Il sollicitait souvent ses petits enfants le dimanche pour l'accompagner au restaurant à Dieppe alors qu'ils ne pensaient qu'à faire la grasse matinée après une soirée festive. Les quatre petits-fils avaient une belle connivence avec lui et savouraient les repas qu'ils concoctaient. Il avait sa spécialité maison : la ratatouille et aimait les parties d'échec. Tous se souvenaient de son fidèle chien Rudy, qu'il avait appelé ainsi en mémoire du frère d'Anni, venu leur rendre visite en France dans les années 50. Rudy, lors de son séjour chez Anni, passait ses journées à l'ombre du bigarreaulier qui était dans le terrain d'à côté, à faire des louanges sur le beau jardin et la belle maison que sa soeur Anni habitait. Il était émerveillé. Très peu de monde pouvait s'octroyer le luxe de se payer une maison à Vienne et pour lui, cette maison, c'était le paradis. Il repartit en Autriche, comblé par la beauté du paysage, la tête pleine de souvenirs exaltants qu'il confia à sa famille, à son retour. Anni pouvait en tout cas ainsi rassurer sa famille sur son sort : avec Lucien, elle était bien lotie.

A l'occasion des 18 ans des deux jumeaux, Lucien leur avait fait découvrir Vienne, dans sa dimension historique et culturelle et leur avait offert une chevalière à forte portée symbolique que les jumeaux portent encore aujourd'hui fièrement. Après une tournée dans Vienne, avec en prime la visite de tous les musées, cathédrales et églises, à partir de 17h, ils avaient quartier libre et pouvaient faire la fête que finançait allégrement Lucien pour leur plus grand plaisir, en leur distribuant chaque jour quelques schillings.

Lucien mourut dans son lit, en dormant, au petit matin. Il avait l'habitude vers 8h du matin d'ouvrir les volets et ce matin-là, une atmosphère de silence imperturbable murait la maison de Lucien. C'était un samedi. Jean-Claude se réveilla et alla sonner à la porte de Lucien. Mais personne ne répondit. Il le trouva inerte, allongé sur son lit, le visage diaphane, les joues cyanosées et les paupières closes. Hermine savait que Lucien était aux portes de la mort, quelques mois plus tôt, car son cardiologue lui avait dit : « Vous savez Madame Lefrançois, le coeur de votre père ne tient plus qu'à un fil ! »

A la mort de Lucien en 1995, Hermine et sa soeur héritèrent de la maison qui a été rapidement achetée par Jérôme et Aline dans les mois qui ont suivi. C'était leur premier foyer, la maison qui a vu naître leur premier enfant. Ils y vécurent de 1996 à 2003 en bon voisinage avec Hermine et Jean-Claude. Encore une fois, la maison mitoyenne de la rue René Schwach restait dans la famille. Hermine et Jean-Claude ne

comptèrent leurs efforts pour aider Aline et Jérôme à remettre la maison de Lucien à neuf pour y accueillir leurs enfants. Ainsi, la roue tournait. L'héritage donné par le fameux parrain de Lucien se transmettait de génération en génération. Resté à l'ombre toute sa vie, vaquant à ces occupations industrielles, sans que personne ne connaisse autre chose que son nom, cet homme avait pourtant transformé le destin de toute une famille.

Hermine et Jean-Claude vendirent leur maison en 2005 et achetèrent sur plan leur appartement de Rouen, situé à Saint-Sever. La maison fut quittée non sans mal mais l'âge avançant, ce fut une décision très sage et aujourd'hui Hermine ne regrette pas de vivre dans cet appartement spacieux, seule. Elle n'aurait pas aimé vieillir dans une grande maison, sans Jean-Claude.

Jean-Claude avait comme Lucien, le privilège d'avoir été très aimé par ses petits-enfants. Chez les Lefrançois, la famille était une priorité absolue et il fallait tout faire pour qu'elle soit préservée de la désunion et de la division. Ainsi, Jean-Claude, pendant sa retraite, aimait passer des instants formidables en compagnie de ses petits-enfants. Il les accueillait avec Hermine en vacances en Vendée dans son mobile-homme où tous eurent leurs meilleurs souvenirs de vacances. Les enfants d'Aline et de Jérôme disaient préférer les vacances en Vendée que les séjours hôtel-club à l'étranger qu'ils avaient pu leur offrir. En effet, quoi de plus riche et merveilleux que des vacances avec

Papi et Mamie à la mer dans une maison de poupée avec piscine et toboggan à volonté et tous les plaisirs simples dont seuls les grands-parents ont le secret !

Hermine et Jean-Claude n'avaient pas souffert du syndrome du nid vide, ce sentiment d'abandon et de vacuité que peuvent éprouver les parents après le départ de leur progéniture. Leur couple ne s'était pas construit sur la vie de leurs enfants, appelés à partir un jour, mais avant tout sur eux deux, même s'ils les aimaient pleinement, avec toute la tendresse nécessaire à leur évolution dans un monde intranquille et dangereux. A la retraite, Jean-Claude restait très actif, il faisait plein d'activités, se levait à 8h du matin et bricolait dans la maison. Avec Jean-Claude, pour Hermine, chaque jour était une fête. Ils s'accordaient si bien qu'ils ne voyaient pas le temps passer. Ils avaient veillé à se ménager des temps à deux et surtout ils avaient bâti leur alliance sur le temps, sans craindre les aléas de la vie. Le temps avait été leur allié. Ils s'étaient rôdés l'un à l'autre, ils avaient arrondi les angles et étaient devenus avec le temps beaucoup plus en phase, constatant que, depuis le départ des enfants, les rapports s'étaient simplifiés, n'ayant plus de désaccord sur des sujets liés à l'éducation. Chacun reconnaissait la nécessité de s'arrêter, de réfléchir à ses besoins, de s'interroger sur la vérité de son couple, la façon dont le temps a été occupé à deux. Depuis leur première rencontre, ils avaient la farouche volonté de rester ensemble et puis de tenir la promesse de fidélité qu'ils avaient échangée

le jour du sacrement de mariage. Parents devenus grands-parents, ils s'étaient donnés les moyens de préserver leur union : avoir des activités ensemble mais aussi séparément pour enrichir le couple d'un souffle extérieur, partager, être curieux du monde, avoir le sens de l'humour, s'émerveiller, savoir se mettre en question. Comment rester un couple au long cours ? Jean-Claude et Hermine en avaient percé le mystère, humblement, sans ostentation, sans se vanter d'un tel mérite. Ils vivaient simplement, en s'accordant le mieux possible, l'un à l'autre, capables de concessions, en prenant soin de soi, en se disant « je t'aime » au moins une fois par jour, ils savaient poétiser la vie en recréant des atmosphères romantiques, faire en sorte que les habitudes ne soient pas des routines mais des repères, entretenir le désir en étant attentif aux changements physiologiques et psychologiques de chacun. Enfin, ils s'apportaient un soutien mutuel dans les épreuves, que ce soit la maladie, le deuil ou la dépendance des parents, ils faisaient preuve de patience et d'indulgence et continuaient à s'étonner, à se réserver de bonnes surprises.

Hermine et Jean-Claude avaient fêté leur 57^{ème} anniversaire de mariage le 8 novembre 2015. Ils avaient décidé de se rendre aux résidences des Rives du Lac, à Vittefleur. C'était un très bel endroit avec des chalets au bord d'un lac où ils avaient repéré de bons restaurants. Hermine comme Jean-Claude aimaient à se prélasser dans la campagne verdoyante cauchoise qui se paraient des couleurs du lin et

du colza lors de la saison estivale, avec sa multitude de reflets, à l'instar des villages particulièrement fleuris comme Cany-Barville, Saint Valéry en Caux ou Vittefleur. Ils avaient plus d'une fois visiter la côte, en admirant les villages typiques conjuguant les colombages, les briques et le silex où les peintres Claude Monet, Eugène Boudin ou Gustave Courbet s'étaient arrêtés. La résidence des Rives du Lac proposait tout un dispositif de sports nautiques avec plein d'activités pour les enfants : luge d'été, canoë-kayak, bowling, pédalo, etc...

Quand ils arrivèrent aux Rives du Lac, le samedi 7 novembre 2015, malheureusement tous les restaurants étaient fermés. Hermine pensa alors qu'ils allaient improviser, manger des frites saucisse ou un hamburger quelque part mais Jean-Claude avait tout prévu. Il avait ramené le champagne, les petits fours, de la viande froide qu'il avait installés dans une glacière. Jean-Claude et Hermine savouraient dans la chambre du chalet leur repas, coiffé de deux chandelles, comme deux jeunes mariés. De la musique venait même égayer l'ambiance. Hermine avait du baume au coeur, car elle n'aurait jamais imaginé que son mari eût tout prémédité, en lui faisant la surprise d'un repas aussi romantique et impromptu. C'était toujours ainsi avec Jean-Claude. Elle allait de surprise en surprise et il ne manquait jamais une occasion pour la combler de bonheur. De plus, il prenait tout en main. Hermine n'avait que se laisser porter. Cette soirée restera dans le coeur d'Hermine comme le dernier souvenir précieux de sa vie avec Jean-Claude, car si

le repas partagé avait été si mémorable, c'est qu'il signait la fin de leur amour...Jean-Claude allait être emporté par une crise cardiaque, le lundi 9 novembre, soit deux jours plus tard, alors que rien ne laissait présager un tel revers. Comment pouvait-elle imaginer qu'elle vivait ses derniers instants de bonheur ? Quand Hermine se r m moraient cet instant, c'était d'autant plus douloureux qu'elle se savait avoir perdu la possibilité à jamais d'être surprise par l'attention d'un être à son égard. Elle n'avait désormais plus que le vide autour d'elle, sans tous ces petits témoignages d'amour qui ravissaient son coeur. Elle n'avait plus que la monotonie des jours qui se succédaient sans surprise, fades et sans saveur. Rien ne pouvait remplacer un tel partage, une telle complicité. Même ses enfants peinaient à lui faire oublier cette terrible perte. Elle se montrait enjoué devant eux, mais à l'intérieur, tout s'était écroulée.

Le déjeuner au restaurant le Frégate, situé en bord de mer avait été tout aussi charmant que le dîner de la veille. Jean-Claude semblait en pleine forme et projetait avec elle leurs futures vacances, en songeant à tout l'avenir qu'ils avaient devant eux.

Hermine venait de passer un week-end merveilleux. Simple et tellement intense à la fois. Un de ces moments qui, à ses yeux, n'avait pas de prix. Si ce n'est celui de la sincérité, du lâcher-prise, de la confiance, de l'insouciance. Un de ces instants de vie ou l'on se prend au jeu de croire que tout est éternel, que rien ne peut vous arriver. Tout au long de son enfance, la petite fille aux pieds nus avait appris une

chose importante de la vie. C'est non pas dans la richesse matérielle mais bien dans les relations aux autres que le vrai bonheur vous ouvre ses portes et fait de vous une personne réellement privilégiée. Et quand l'amour prend racine dans cette relation, alors vous vous dites que la vie mérite d'être vécue. Depuis le premier jour où ils s'étaient promis fidélité, Hermine avait su donner à Jean Claude un amour inconditionnel et au crépuscule de leur union, les liens entre eux étaient juste enviables aux yeux des autres. Qui alors pouvait prédire qu'en ce lendemain d'un si bel anniversaire de mariage, le temps allait s'arrêter pour Jean Claude. Une crise cardiaque a eu raison de son appétit de projets. Il est parti en toute fin d'après-midi, à son domicile, dans son sommeil, pleins de merveilleux souvenirs, sans avertir quiconque et pour seule témoin l'amour de sa vie. Sa petite Mina comme il disait. Certains diront que c'était trop tôt, qu'ils avaient encore de beaux jours devant-eux, que le destin a cette fois-ci mal fait les choses...A y regarder de plus près, qui ne rêve pas d'un tel départ vers l'au-delà ? Jean Claude murmurait souvent sa peur de partir trop tard, diminué, affaibli, laissant derrière lui une image inappropriée de sa personne. Il connaissait l'effet du temps sur les hommes et le prix à payer en jouant les apprentis sorciers pour une longévité un peu trop généreuse. Il n'avait pas peur de mourir, juste peur de ne pas avoir assez vécu. Mais de ce côté, il aura eu en compagnie d'Hermine l'attention et les mots pour être heureux. « Il est parti de sa belle mort. » Voilà une expression que nous utilisons parfois pour désigner une mort douce, au bout de

l'âge. Une chose est sûre, la mort est un destin que nous partagerons tous. Pour beaucoup, elle n'est pas une fin en soi. Il nous reste ces images du passé. Rien n'est plus vivant qu'un souvenir. Il se commente, et se revit, il se raconte jusqu'à parfois redessiner inconsciemment le destin des autres.

Souvent, Hermine sentait que Jean-Claude n'était pas très loin. Elle l'attendait vers 11h. Il avait l'habitude de faire les courses le matin et de sonner à la porte entre 11h et midi. Il avait cessé d'exister mais il était toujours là. Sur une photo gardée précieusement mais surtout comme un souffle qui traversait la pièce, un oiseau à la fenêtre qui piaillait, une caresse qui se posait sur ses joues, le murmure du vent dans les arbustes, l'odeur d'une rose qui répandait son parfum sur le balcon. Jean-Claude avait su magnifier l'humain et jamais Hermine ne l'oublierait. Il habitait maintenant chaque chose, il était partout. Parfois c'est en pleurs qu'elle le devinait, parfois avec un sourire de contentement car le souvenir de Jean-Claude était omniprésent. Tant d'années avaient passé et chaque jour, l'amour lui avait donné la force de se lever le matin, chaque jour, Jean-Claude lui avait donné la main pour affronter la vie. Aujourd'hui c'était son souvenir et cette présence diffuse dans l'absence qui lui donnait le courage de continuer sur le chemin de la vie, avec l'espérance secrète que la mort soit un nouveau départ et qu'elle les rende unis à nouveau.

A l'enterrement, ses derniers mots, son dernier hommage fut en allemand. Elle avait besoin de sa langue natale pour lui dire au revoir.

*Du warst mein Leben
Du warst mein alles auf der Welt
Du hast mir so viel Gluck gebracht
Ich werde dich nie vergessen
Schlafe gut mein Liebling
Deine Mina, fur immer.*

*Tu étais toute ma vie,
tout ce que j'avais sur la terre.
Tu m'as donné tant de bonheur
Je ne t'oublierai jamais
Dors bien, mon amour
Ta Mina, pour toujours.*

VIII.

Chaque année, Hermine et Jean-Claude se rendaient en Autriche. Ils avaient une caravane dans laquelle logeaient les enfants. Ils allaient surtout passer leurs vacances dans le Tyrol ou au bord des lacs, près de Salzbourg. Ils prenaient la voiture et faisaient le trajet en deux jours, s'arrêtaient quelque part pour passer la nuit et reprenaient la route le lendemain. Ils avaient une prédilection pour la région du *Salzkammergut*, près de Salzbourg, où on pouvait se baigner dans des lacs magnifiques. Dans la région du *Salzkammergut*, se trouvaient des monts escarpés et charmants qui cachaient souvent entre eux des lacs idylliques. La vieille ville de Salzbourg, ils l'avaient visité plusieurs fois, sans s'attarder sur les musées. Ils faisaient des balades dans la ville protégée par une impressionnante forteresse où partout flottait l'esprit de Mozart dans ses ruelles typiques avec ses maisons et échoppes anciennes. C'est là qu'était né Mozart et Hermine et Jean-Claude, en flânant, étaient passés devant la maison natale de Mozart située dans la célèbre rue Getreidegasse, aux multiples enseignes en fer forgé doré. Ils

avaient découvert aussi, au gré de leurs pérégrinations, la cathédrale de la « Rome des Alpes », un édifice majestueux du XVI^e siècle. Il leur était arrivé une fois de s'arrêter à *Berchtesgaden*, petit village niché dans une vallée dominée par la *Watzmann*. Ils avaient visité, en petit train les fameuses mines de sel et traversé un lac salé souterrain en barque. *Hallein* est célèbre pour sa mine de sel. Après être montés en télécabine jusqu'à l'entrée de la mine, ils avaient endossé la tenue officielle de mineur de sel : pantalon et veste blancs. Ensuite, ils avaient visité les jeux d'eau du château de Hellbrunn. De belles fontaines, un théâtre et un orgue hydraulique, le tout agrémenté de jets d'eau dissimulés avec lesquels les gardiens facétieux arrosaient les visiteurs. Des cris, des bousculades scandaient le spectacle.

La région regorgeait de lacs magnifiques. Le long de la plaine du Danube, le chapelet de lacs aux eaux tièdes formait la Riviera autrichienne, le *Salzkammergut* très prisé pour ses plages et son environnement vertigineux. Parmi les 80 lacs que comptait la région, Hermine et Jean-Claude avaient une préférence pour le *Mondsee* (le lac de la lune) avec son agréable atmosphère de villégiature et le *Fuschlsee*, dont la qualité de l'eau était excellente, et la végétation aquatique exceptionnellement préservée dans son état naturel. Près du *Mondsee*, blotti au pied de la paroi rocheuse tourmentée *Drachenwand*, il y avait plein de petits villages au bord du lac qui grouillaient de touristes, de fanfares et de cafés. L'eau du lac atteignait les 26° C en juillet et août.

On pouvait voir les alpages du lac, avec ses montagnes abruptes qui se découpaient fièrement. Ses abords étaient aménagés en terrasses.

Hermine et Jean-Claude aimaient particulièrement aussi la région du *Saint-Wolfgang* avec son lac, le *Wolfgangsee*. Le village est internationalement connu grâce à l'opérette de Ralph Benatzky, « L'Auberge du Cheval-Blanc » inauguré en 1878. Aujourd'hui, l'hôtel « *Weißes Rössl* » (« L'auberge du Cheval blanc ») est une étape incontournable, avec sa piscine et son jacuzzi dans le lac et sa vue splendide sur les montagnes qui l'entourent. Tout près du lac *Wolfgangsee*, ils allèrent visiter la belle ville de *Bad Ischl*. La Villa Impériale de *Bad Ischl* – d'architecture *Biedermeier* - fut la Résidence d'été et le château de chasse de François-Joseph et Elisabeth (l'éternelle Sissi). La maison, achetée en 1853 par l'Archiduchesse Sophie, mère de l'Empereur, fut offerte en cadeau de mariage en 1854. Elle a été agrandie de deux ailes pour que son architecture forme un « E » en l'honneur d'Elisabeth. L'Empereur était un chasseur passionné et plus de 2.000 trophées d'animaux qu'il a abattus sont exposés dans la Villa. La pièce la plus importante constitue le cabinet de travail de François-Joseph car c'est là qu'il signa la déclaration de guerre à la Serbie, le 28 Juillet 1914, après l'assassinat de l'Archiduc François-Ferdinand et de son épouse Sophie à Sarajevo. Cette déclaration fut à l'origine de la 1ère guerre mondiale mais l'Empereur n'en vit pas l'issue puisqu'il est mort à 86 ans le 21 Novembre 1916. C'est aussi à *Bad Ischl* qu'était

partie Sissi pour son voyage en Suisse où elle fut assassinée - à Genève - par un anarchiste italien.

Hermine et Jean-Claude avaient fait plusieurs escapades à Innsbruck, petite ville fort sympathique située dans le Tyrol. Dans la vieille ville, les rues pleines d'animation se serraient entre d'étroites et hautes maisons colorées, de la rivière à la cathédrale que jouxtaient d'importants musées. Plus d'une fois, ils avaient visité le petit toit d'or, *Das Goldene Dachl*, lieu emblématique de la grande place principale du centre-ville. Adossé à l'ancien palais du duc Frédéric de Habsbourg, dans le centre-ville d'Innsbruck, le petit toit d'or est un balcon en encorbellement, orné de 2657 bardeaux en cuivre dorés à l'or, de style gothique datant du tout début du XVI^e siècle. La façade du balcon est richement décorée de reliefs représentant les blasons des huit pays de l'Empereur Maximilien. C'est au début du XVI^e siècle que l'Empereur Maximilien 1^{er} du Saint-Empire le fit ériger. Lieu privilégié de l'Empereur, il pouvait ainsi profiter de la vue sur la place publique, lors des tournois mais également être vu par le plus grand nombre. Outre son architecture pittoresque, le petit toit d'or loge en son sein un musée du Toit d'Or qui raconte la vie de l'Empereur Maximilien et de la société au Tyrol à la fin de l'époque médiévale. Les enfants sont invités à un palpitant voyage dans le temps avec le bouffon de l'Empereur, Kunz von der Rosen, doté d'installations interactives permettant de

plonger dans le Moyen-Âge tardif, d'activités créatives et de vêtements d'époque qui nous apprenent comment vivaient les gens à cette époque.

Hermine et Jean-Claude avait pris à Innsbruck le téléphérique du *Nordkette* au sommet rocheux et aux pentes vertigineuses et boisées, devant la colonne Sainte-Anne qu'accompagnent quelques belles façades baroques. Le départ du téléphérique était situé dans le centre-ville, à bord d'une navette souterraine qui se transforme en funiculaire, avant de prendre deux téléphériques, et de se retrouver au sommet, à 2256 mètres d'altitude, avec une vue panoramique sur Innsbruck. Par temps clair, ils pouvaient voir l'Italie.

Non loin d'Innsbruck, à une vingtaine de minutes, se trouvait le berceau des mondes de cristal de Swarovski, un incroyable musée féérique, avec sa forêt de cristal et son jardin au-dessus duquel des nuages étincelants de cristaux se détachaient de la montagne, un décor de conte de fée à l'intérieur duquel Hermine et Jean-Claude déambulaient chaque fois, extasiés par le spectacle.

Sur une hauteur au sud d'Innsbruck, perché sur un rocher schisteux, trônait le château d'Ambras qu'ils avaient plus d'une fois visité. Cette ancienne forteresse médiévale fut transformée en château style Renaissance par Ferdinand II de Tyrol pour sa femme Philippine Welser. Le château haut abritait de superbes appartements, de magnifiques portraits ainsi que la superbe salle espagnole. L'Archiduc Ferdinand II s'était également constitué une impressionnante collection d'armes et d'objets divers du monde entier. Le splendide jardin du

château peuplé d'arbres très anciens entourait la galerie de portraits des Habsbourg qui comptait plus de 200 tableaux, dont des oeuvres extrêmement précieuses d'artistes célèbres, tels que Lukas Cranch, Tizian, van Dyck et Diego Velasquez. Le rez-de-chaussée du château abritait la collection d'œuvres du Moyen-Âge tardif, dont la pièce maîtresse était l'autel Saint-Georges de l'empereur Maximilien Ier.

Une des régions où ils avaient l'habitude de séjourner était la vallée du *Zillertal* dans le Tyrol qui s'épanouissait du nord au sud sur une soixantaine de kilomètres de long, de la vallée de l'Inn jusqu'à la frontière italienne. En allemand, *Tal* signifie vallée et *Ziller* est le nom de la rivière qui coule dans la vallée. Mais la plus incongrue des visites de la région était de monter à bord du train le *Zillertalbahn* dont la ligne de chemin de fer traversait la vallée du *Ziller*, de Mayrhofen à Jenbach. La voie ferrée est plus étroite qu'une voie traditionnelle. Le train est tracté par une motrice Diesel, mais deux fois par jour, une locomotive à vapeur est utilisée.

Toute la famille partait régulièrement faire une balade avec le petit train à vapeur d'autrefois. Ce petit train à vapeur permettait de profiter des vues sublimes dans les wagons rouges sur la vallée du *Zillertal*. Pour avoir une ambiance de contes de fée, ils se rendaient dans le wagon aux cristaux orné de 62000 cristaux Swarovski. Parfois aussi, les enfants jouaient au conducteur de locomotive dans le petit train. C'était une sensation incroyable que de donner le signal du départ et de sentir les vibrations des rails. Hermine et Jean-Claude profitaient

aussi dans la vallée du *Zillertal* de la bonne prestation des musiciens qui étaient renommés. Jean-Claude adorait la musique traditionnelle du Tyrol.

Si Jean-Claude aimait les musiciens autrichiens, il avait de l'admiration pour la propreté de ce pays. Il s'y sentait bien et Hermine n'avait pas besoin de le forcer pour y séjourner pendant les vacances. S'ils aimaient tous les deux le Tyrol, c'est à Seefeld qui se trouve à une vingtaine de kilomètres d'Innsbruck qu'ils avaient passé ensemble le plus de temps et c'est de cette station de sport d'hiver réputée qu'ils gardaient leurs plus beaux souvenirs. Ils y passaient en général tous leurs étés.

Depuis les années 1920, le développement de Seefeld s'est largement transformé, faisant du vieux village tyrolien perché sur son plateau ensoleillé un lieu de villégiature apprécié, un terrain de sports d'hiver et d'été très populaire. La notoriété de *l'Olympiaregion Seefeld* est surtout due à sa double participation à l'organisation d'épreuves nordiques (ski de fond et combiné nordique) des Jeux Olympiques d'hiver. En 1964, les Jeux ont eu lieu pour la première fois en Autriche, et la flamme olympique est allumée à Innsbruck. Elle fait partie maintenant du cérémonial habituel d'ouverture des Jeux. En 1976 encore, les Jeux Olympiques d'hiver eurent lieu à Innsbruck/Seefeld et attirèrent des milliers de touristes. Le président de la République de ce temps-là, Rudolf Kirchschläger ouvrit solennellement les Jeux. En 1985, les championnats du monde de ski nordique se sont déroulés à

Seefeld ; la ville s'est distinguée par des conditions excellentes, un paysage magnifique et des hôtes parfaits. Depuis 2004, la région accueille la coupe du monde de combiné nordique, en janvier 2011, elle en a été l'hôte pour la 7ème fois déjà.

Les deux tremplins de saut « Toni Seelos » de la *Casino Arena* occasionnent la visite de nombreux athlètes de pointe à Seefeld. En hiver, bon nombre d'athlètes connus et reconnus peuvent être observés lors de leur entraînement. La Coupe du monde de combiné nordique est l'attraction annuelle principale au tremplin de saut « Toni Seelos » de Seefeld. A cette occasion, les stars internationales se battent pour avoir la première place et transforment le centre d'entraînement aux disciplines nordiques en un lieu plein d'ambiance et de suspense.

Le village est aussi le point de départ idéal de randonnées tranquilles comme de longues excursions en montagne, comme par exemple à travers le parc alpin du *Karwendel*. Les amateurs de golf peuvent profiter pleinement du parcours 18 trous de championnat de *Seefeld-Wildmoos* et du 9 trous de la *Golfacademy* au centre du village. On peut aussi à loisir se rafraîchir dans le lac de *Wildsee*, avec sa petite plage charmante « *Strandperle* ».

Deux années de suite, Hermine et Jean-Claude s'étaient installés dans un chalet au bord d'un lac sauvage. Tout près du lac, il y avait un parcours de bien-être, avec une fontaine naturelle et un puits à l'intérieur. Tous les jours, ils empruntaient le sentier pour aller jusqu'à

la fontaine et se régénérer. Le chalet était spacieux, avec une grande terrasse qui donnait sur le lac et le petit bois. Le matin, ils voyaient des biches qui sortaient du bois et qui rentraient dans le jardin. Construit en madriers de bois, avec un toit en saillie, couvert de bardeaux et de pierres pour retenir la neige, le chalet était magnifique, avec tous ces écureuils qui se nichaient dans les trous. C'était le chalet typique tyrolien, construit sur plusieurs étages, recouvert de bois et abritant une galerie de chaque côté. Hermine et Jean-Claude avait apprécié la première fois leur séjour si bien qu'ils y étaient retournés. Dans l'appartement, la salle de bain était en marbre, flanquée d'une petite cuisine, d'un salon et deux banquettes avec une grande chambre cloturée par une baie vitrée. Le chalet disposait d'un ensemble de 4 appartements et les deux années de suite, Hermine et Jean-Claude avaient loué le même appartement tellement ils s'y sentaient bien.

Le lac aux eaux turquoises créé par la fonte des neiges, respirait par la flore, par les plantes qui poussaient dans les fonds marins, donnant à l'étendue d'eau une coloration particulière. C'était un lac écologique, avec une eau de qualité supérieure comme il y en a beaucoup en Autriche. Le lac était marécageux. Il fallait porter des chaussures en caoutchouc pour y pénétrer. Jean-Claude n'aimait pas tellement sentir la terre et s'enfoncer dedans, avec toute la vase qui remontait. Il fallait partir loin pour pouvoir nager et s'élaner à coeur perdu dans l'immensité cristalline. Un matin, Hermine partit nager toute

seule pendant que Jean-Claude lisait, allongé au bord du lac. Juste avant de rentrer dans l'eau, elle vit une dame avec des bâtons de ski de fond. Elle avait du mal à marcher. Après avoir jeté les bâtons sur le bord, elle entra dans l'eau à son tour. Elles nageaient toutes les deux. Au moment où elle sortit de l'eau, Hermine remarqua qu'elle avait du mal à récupérer ses deux bâtons si bien qu'elle se hâta pour venir sur le bord et les ramasser. C'est là qu'Hermine toute enjouée se mit à lui parler en dialecte viennois. La dame la remercia de lui avoir donné ses deux bâtons. A ce moment-là, Jean-Claude demanda quelque chose à Hermine et la dame découvrit qu'Hermine était française. Après lui avoir posé quelques questions, Hermine lui dit : « Vous êtes drôlement courageuse ! » La femme répondit : « C'est ma façon à moi de faire de la rééducation. » Et puis elle renchérit en la scrutant vivement : « Mais vous, vous n'êtes pas française, vous parlez tellement bien le dialecte ? » Hermine répondit : « Je suis française par le mariage ! » La dame demanda : « Vous êtes d'ici, de Vienne, je l'ai reconnu ? » « Oui, du troisième arrondissement ! Pas loin du Belvédère, deux ou trois rues après le Belvédère, j'habitais là, sur la rue Kölblgasse ! » La dame, interloquée, lui signala qu'elle avait habité là aussi pendant sa jeunesse « Moi aussi j'ai habité dans ce coin-là, j'habitais dans une maison qui appartenait dans le temps à Schuschnigg. » Hermine lui dit qu'elle en avait entendu parler, un chancelier autrichien de l'entre-deux guerres. « J'ai habité dans son immeuble ! Je connais très bien l'école de la Kölblgasse ! » Hermine ajouta : « Quand il y avait des bombardements,

je traversais une ligne de chemin de fer, sur un petit pont en fer (il n'existe plus) pour rejoindre le grand bunker... » Toujours aussi étonnée, la dame répondit : « Moi aussi j'ai été dans ce bunker-là, quelle coïncidence ! » Elle lui demanda après quelques échanges de sourire : « Comment vous avez atterri en France ? » Hermine lui expliqua que sa mère avait travaillé dans l'usine Saurer et qu'elle avait rencontré un prisonnier de guerre qui avait réussi à s'évader de son camp de prisonnier. Elle lui indiqua également que sa mère l'avait aidé à s'évader en lui prêtant des vêtements. Elle finit sa narration en lui avouant que le prisonnier de guerre était tombé amoureux fou de sa mère, qu'il lui envoyait des lettres enflammées de la France pour qu'il vienne la rejoindre. La dame sourit et dit : « Ah quelle belle histoire ! » Elle lui demanda : « Et après vous êtes venu en France ? » Hermine répondit : « Oui, ma mère est venue me chercher. Le fameux prisonnier de guerre l'a demandée en mariage. Elle a accepté mais elle voulait absolument venir me récupérer en Autriche. Elle a attendu deux ans ! » La dame, après avoir manifesté son émotion lui témoigna toute sa reconnaissance : « Oh merci pour cette belle histoire. Quelle belle histoire vous avez! Vous devriez en faire un livre ! » Elle ne tarissait pas de compliments : « Oh merci Madame, vous m'avez fait passer un moment très agréable! » Au moment où elles se dirent au revoir, Hermine rejoignit son mari et quand passa la dame devant lui, elle lui présenta Jean-Claude. « Enchantée ! », fit la dame, en ajoutant une nouvelle fois : « Merci encore pour votre belle histoire, faites-en un livre ! » Jean-Claude avait

toujours voulu voir en livre l'histoire d'Hermine, c'était son rêve secret qu'il confinait dans un tiroir en accumulant sur des morceaux de papier épars les anecdotes que lui racontait sa femme. Il sourit à la dame qui partait en se disant que tôt ou tard un livre allait naître, dans le silence et la méditation, qu'il écrirait peut-être.

C'est à ce moment-là qu'Hermine, sans en parler à Jean-Claude, comprit, elle aussi, qu'il fallait qu'elle fasse un livre de son histoire et qu'elle finirait par franchir le pas. Encore lui fallait-elle trouver la main qui rédigerait l'oeuvre de sa vie. Elle la rencontra par hasard, un peu trop tard, car Jean-Claude avait déjà rejoint l'au-delà, grâce à son fils et sa belle-fille qui avaient lu la petite biographie que la jeune romancière avait faite du père d'un voisin.

Rencontrer une femme autrichienne, après plusieurs décennies en France, au Tyrol, qui a habité dans la même rue que soi et qui a éveillé en soi le désir de faire de sa vie un récit romanesque, ce n'était pas le fruit du hasard, c'était le jeu mystérieux du destin qui s'attache à nous interpeller par de petites synchronicités qui jaillissent dans la vie quotidienne et colorent la vie d'une aura d'enchantement et de magie. C'est ainsi qu'avait été sa vie, faite d'un curieux enchaînement de rencontres et d'évènements, marqués du sceau de l'amour, car si Lucien avait adoré sa mère, Jean-Claude avait adoré Hermine et le sort avait voulu qu'elle serait à jamais épargnée par le chagrin d'une vie triste,

frustrée par l'échec et la monotonie. Non, tout dans sa vie avait le parfum du ravissement et du mystère. Comment l'amour enfante l'amour de générations en générations, comment de la fillette aux pieds nus, elle était devenue la comtesse aux pieds nus marchant sous les arcades du Louvre à Paris, fier d'être la compagne d'un homme qui ne s'aventurait jamais dans les plaisirs de la vie, sans elle. Toujours il lui réservait des surprises et faisait de sa vie un roman plein de rebondissements, loin de la routine et de l'ennui, avec la joie renouvelée de partager encore et toujours les plaisirs les plus minuscules de la vie, cette extase du quotidien, sans fioritures, douce et tranquille qui illumina le destin de ses deux jeunes mariés qui dépassèrent les noces d'or et s'aimèrent jusqu'à la fin comme au premier jour... Sans jamais se lasser l'un de l'autre. Aujourd'hui Hermine a dans les mains un trésor : le trésor de ses souvenirs inscrits sur les pages maculées d'un livre qui chante cette union comme la marque d'une espérance pour les jeunes générations. Trop souvent, l'amour, de nos jours, est devenu éphémère et capricieux, il a soif de nouveauté, de conquêtes, d'un toujours mieux qui est l'ennemi du bien, il compare, se jette éperdu dans les méandres du doute et rêve d'amour éternel tandis qu'il ne se donne les moyens que de la passion vivace et fugace, sans jamais creuser les sillons du temps et attendre patiemment que l'amour éclore, que le parfum des jours embaume les pièces d'un air de jeunesse, à force de regarder dans la même direction, et d'unir ses yeux dans la même oraison, perdu entre le temps présent et l'éternité...

